This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

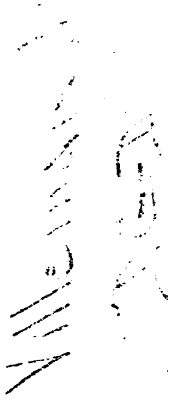
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



~~1108 A~~

MÉMOIRES CONTEMPORAINS.

MÉMOIRES

DE MADEMOISELLE

AVRILLION.

TOME SECOND.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.

MÉMOIRES

DE MADEMOISELLE

AVRILLION,

PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE DE L'IMPÉRATRICE,

SUR LA VIE PRIVÉE

DE JOSÉPHINE,

SA FAMILLE ET SA COUR;

ORNÉS D'UN TRÈS-BEAU PORTRAIT DE L'IMPÉRATRICE ET DE FAC-SIMILE DE LETTRES DE L'EMPEREUR.

TOME SECOND.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,

RUE CHABANNAIS, N° 2.

1833.

MÉMOIRES

DE

Mlle AVRILLON.

Le cocher d'un roi d'Espagne et les voitures sans siége. — Grand appétit de Charles IV. — Les trois carafes. — Tournure de la reine d'Espagne et cadeaux de l'impératrice. — Mauvaises nouvelles d'Espagne. — Le général Savary remplaçant le prince Murat à Madrid. — L'empereur au château d'Henri IV. — Séjour à Toulouse. — Voyage à Barrèges et contre-ordre. — Retour à Bordeaux. — Changement des Bordelais. — Préoccupation de l'empereur et chagrins de l'impératrice. — Projet de l'empereur d'aller à Madrid. — La Rochelle. — Les billets de logement et le lit volé. — Séjour à Nantes et enthousiasme des Nantais. — Retour à Saint-Cloud.

XX.

Un jour, le cocher de je ne sais quel roi d'Espagne entendit, étant sur son siége, une conversation de son maître avec un confident. Le cocher fut indiscret, et la chose ébruitée ayant été d'une conséquence fâcheuse, on eut

recours au moyen le plus simple et le plus efficace pour que pareille indiscrétion ne se renouvelât plus. En Turquie, on eût fait couper la langue du cocher; en Espagne, on se contenta d'enlever le siége de la voiture, et voilà pourquoi, depuis ce temps, il n'y a jamais de siége à la voiture du roi d'Espagne. Cette explication me fut donnée à Marrac un jour que, regardant les équipages dans lesquels leurs majestés avaient voyagé, je m'étonnais de ce qu'il n'y avait pas de siége à la voiture du roi. Et quels équipages, bon Dieu! Un vieux cabas qui remontait au moins au temps de Louis XIV, et que traînaient des mules, au lieu de chevaux. Cette voiture était très-basse. Quand Charles IV y montait, c'était une cérémonie à n'en plus finir; il fallait le hisser à force de bras et à l'aide d'un marchepied volant en forme de sellette, qu'un valet de pied portait sur son dos, attaché avec une courroie, à peu près comme les grooms anglais portent le manteau de leur maître dans leur ceinture. La reine, dans sa tour-

nure grotesque, était plus allante que le roi. L'impératrice, dans l'espoir de faire quelque métamorphose dans son costume, lui fit présent de plusieurs objets de toilette, ce qu'elle reçut fort gracieusement; elle donna même une fort belle bague en diamant à la personne chargée de les lui présenter.

Le roi mangeait beaucoup, mais il ne buvait jamais que de l'eau; et comme il avait la manie de la boire à une certaine température, on lui servait auprès de lui trois carafes; l'une contenait de l'eau à la glace, la seconde de l'eau chaude, et la troisième de l'eau ordinaire. Chaque fois qu'il voulait boire, il versait alternativement des trois carafes, et tâtait son verre, jusqu'à ce qu'il eût trouvé son degré de température.

Le séjour de l'empereur à Bayonne fut long; arrivée au commencement d'avril, sa majesté y resta presque jusqu'à la fin de juillet. Nous ne savions que par contre-coup et par des démonstrations extérieures les grandes affaires qui se passaient alors, à l'exception

des cas rares où l'impératrice daignait me parler de ses inquiétudes. Les princes d'Espagne ne restèrent pas aussi long-temps à beaucoup près que leurs majestés; car nous étions encore au château de Marrac quand nous apprîmes l'arrivée du roi et de la reine à Fontainebleau, et celle de leurs enfans au château de Valençay, où ils furent reçus par le prince de Bénévent.

L'empereur était extrêmement occupé. Nous apprîmes successivement que le roi d'Espagne et les héritiers de sa couronne avaient fait une cession du trône d'Espagne à l'empereur, et que le roi Joseph, alors à Naples, était nommé roi d'Espagne. Nous le vîmes arriver à Bayonne, et l'empereur alla au-devant de lui en grand cortége pour le recevoir à deux lieues de la ville. On disait généralement que l'empereur affectait ces dehors cérémonieux pour faire voir aux Espagnols, qui étaient en grand nombre à Bayonne, de quelle considération l'empereur des Français voulait entourer leur nouveau souverain. En

effet, Bayonne avait presque autant l'air d'une ville espagnole que d'une ville française. Vers la mi-juin, les notables espagnols convoqués par l'empereur s'y réunirent en grand nombre ; mais les nouvelles qui arrivaient chaque jour de delà les Pyrénées n'étaient rien moins que rassurantes. La junte de Madrid, docile à ses instructions, avait bien, à la vérité, et le conseil de Castille lui-même, demandé à l'empereur un de ses frères pour roi, aussitôt qu'on eut appris la renonciation du roi et des infans ; mais les provinces espagnoles furent loin de sanctionner l'assentiment des autorités de la capitale. On apprit d'abord qu'un mouvement insurrectionnel avait éclaté à Santander, puis qu'à la suite d'un soulèvement populaire une junte de gouvernement s'était formée à Séville; enfin, le jour de la Saint-Ferdinand, le tocsin sonna dans toute l'Espagne pour appeler le peuple aux armes ; l'insurrection devint générale dans les provinces méridionales, et, à l'instigation d'un moine nommé Fernando, les malheureux Français qui se

trouvaient à Valence y furent impitoyablement massacrés. En même temps, le général Palafox était proclamé, à Sarragosse, capitaine général de la province d'Aragon; l'insurrection, dont le foyer était à Badajoz, se répandit dans toute l'Estramadure; et à Cadix, un Espagnol, nommé Solano, fut assassiné, pour cela seulement qu'on l'accusait de favoriser le parti des Français; enfin, à Algésiras, le consul de France fut arrêté et jeté en prison. Chaque courrier apportait des nouvelles de plus en plus désastreuses; la Catalogne se souleva dans toute son étendue, et peu après eut lieu l'horrible massacre de Madrid.

C'est au milieu de ces circonstances que fut promulgué le décret impérial qui nommait Joseph Napoléon roi des Espagnes et des Indes. En réponse à cette proclamation, la junte du gouvernement, qui s'était instituée à Séville, déclara la guerre à la France, et nos troupes marchèrent contre les insurgés. D'abord nous n'eûmes que des succès, mais

ils furent chèrement achetés, et bientôt nous éprouvâmes des défaites.

Tels étaient les bruits répandus autour de nous ; mais la confiance qu'inspirait alors l'empereur était si grande, que personne de nous ne concevait la moindre inquiétude pour l'avenir; je remarquais toutefois que l'impératrice commençait déjà à être beaucoup plus triste que de coutume.

Quand l'empereur eut terminé toutes les affaires d'Espagne et que le roi Joseph se fut mis en route pour Madrid, où le général Savary avait remplacé le prince Murat, leurs majestés quittèrent Bayonne, mais sans toutefois s'éloigner précipitamment des frontières d'Espagne. Notre première couchée fut à Pau. L'empereur, en descendant de voiture, alla, avec l'impératrice, visiter, dans ses plus grands détails, le château où naquit Henri IV. Il était parfaitement entretenu, et on y conservait soigneusement divers objets qui avaient appartenu à son enfance, et que leurs majestés examinèrent avec beaucoup d'intérêt.

Nous passâmes successivement à Tarbes et à Auch. Leurs majestés passèrent un jour dans cette dernière ville, où elles visitèrent l'ancienne cathédrale; puis elles se dirigèrent sur Toulouse, où elles restèrent plusieurs jours.

L'empereur, devant faire une tournée le long des côtes, avait décidé que l'impératrice ne l'accompagnerait pas; sa majesté, se trouvant si près des Pyrénées, avait témoigné le désir d'aller prendre les eaux de Barrèges, et déjà l'on avait envoyé retenir des logemens pour sa majesté et pour sa suite. A peine fûmes-nous arrivés à Bagnères-de-Luchon, qui n'est qu'à quatre lieues de Barrèges, qu'un courrier vint apporter à l'impératrice une lettre, dans laquelle l'empereur lui mandait de venir le rejoindre à Bordeaux, ville vers laquelle sa majesté s'était dirigée plus promptement qu'elle ne comptait le faire. On attribua ce changement de direction à des nouvelles d'Allemagne, qui annonçaient des armemens en Autriche. Quoi qu'il en soit, nous rebroussâmes chemin dès

le jour même de l'arrivée du courrier, et nous rejoignîmes l'empereur à Bordeaux.

Là, nous pûmes tous nous apercevoir du changement que les affaires d'Espagne avaient amené dans la disposition des esprits. Il s'en fallut de beaucoup que leurs majestés fussent reçues comme elles l'avaient été lors de leur premier passage; il y eut bien des fêtes, des bals, de brillantes réceptions, des spectacles d'apparat, mais l'empressement n'était plus le même. L'empereur était dans une agitation continuelle : à chaque instant on voyait arriver des courriers porteurs de mauvaises nouvelles; peu de nuits se passaient sans que sa majesté fît réveiller son secrétaire. Leurs majestés étaient réunies dans la même chambre, ce qui arrivait plus fréquemment lorsque l'empereur était préoccupé d'une manière désagréable; cette circonstance me mit à même d'être témoin des allées et venues que cela occasionnait. Malgré son aptitude à cacher les divers mouvemens de son âme, la préoccupation de l'empereur n'était un secret pour per-

sonne de la maison, et la tristesse de l'impératrice était visible à tous les yeux. A son retour d'un bal, sa majesté fut saisie d'une violente attaque de nerfs; l'empereur me fit appeler, et nous lui portâmes les secours qu'exigeait son état : le duc de Rovigo fut témoin de cet évanouissement. Pendant tout le temps que je restai au service de sa majesté, je remarquai que ces sortes d'accidens n'avaient lieu qu'à la suite de violentes émotions; j'eus l'occasion d'en être témoin dans trois circonstances différentes et très-remarquables : la première, le jour de l'entrée de leurs majestés à Milan; la seconde, dans l'instant que nous citons aujourd'hui; et la troisième fois, au moment où sa majesté apprit la nouvelle du divorce. Ce changement dans l'esprit des Bordelais fut si douloureux pour l'impératrice, qu'elle en fut réellement malade pendant plusieurs jours; mais il fallait toujours se montrer, parce que l'empereur ne voulait pas que l'on pût s'apercevoir de la tristesse qui régnait dans l'intérieur.

Les nouvelles d'Espagne devenaient tellement fâcheuses, que l'empereur fut sur le point de partir pour Madrid; quelques dispositions avaient même déjà été prises pour que l'impératrice revînt directement à Paris. Mais un nouveau courrier, arrivé d'Espagne, fit renoncer l'empereur à son projet : alors il fut décidé que leurs majestés iraient à Rochefort, où nous nous rendîmes en effet, et où nous passâmes deux jours. L'empereur visita les chantiers, où plusieurs vaisseaux étaient en construction, et se fit rendre compte de tout ce qui pouvait l'intéresser; depuis le matin jusqu'au soir, il était occupé à tout voir par lui-même. Nous passâmes ensuite à La Rochelle, où nous restâmes seulement quelques heures : après quoi, nous nous engageâmes dans les départemens de l'ancienne Vendée, où il restait encore des traces visibles de tout ce que ce malheureux pays avait souffert pendant la révolution.

Arrivés à une petite ville nommée Châtillon, nous couchâmes chez le maire, dont la

maison était extrêmement petite. Peu de personnes purent obtenir une chambre, de sorte qu'il fallut, comme cela se pratiquait en pareil cas, avoir recours aux billets de logement. On m'avait comprise dans le nombre des personnes qui devaient être logées ainsi au dehors; mais ne pouvant m'absenter d'auprès de l'impératrice, il fallut aviser à un autre moyen. Pour que je pusse donc me trouver à portée de sa majesté, on me fit coucher dans un salon où l'on accommoda un lit; mais ne voilà-t-il pas que, pendant que je couchais sa majesté, on me vola mon lit. Comme il était fort tard, plus de moyen d'aller au dehors; le salon dans lequel je devais passer la nuit était au rez-de-chaussée et donnait sur la cour du château, où se tenaient, comme bivouaqués, les officiers de la maison de leurs majestés : j'ouvris une fenêtre pour leur faire mes doléances. Ces messieurs me firent un lit de paille; ayant essayé de me coucher dessus, il me fut impossible d'y rester, d'autant plus que j'étais tout habillée; et pour

passer la nuit le moins désagréablement possible, nous l'employâmes à jouer au piquet, et bien certainement, même sans être joueur, on ne saurait nier que, dans de certaines circonstances, le jeu est une excellente ressource.

Nous avions encore les cartes à la main quand le moment du départ sonna; il était de très-bonne heure, et nous nous dirigeâmes sur Napoléonville. Cette ville, comme on le sait, avait été entièrement détruite pendant les guerres de la Vendée. L'empereur en avait ordonné la reconstruction; il voulait juger du progrès des travaux qui étaient alors fort actifs. Leurs majestés y passèrent la nuit et y restèrent une journée entière, ensuite de quoi elles partirent pour Nantes, où elles arrivèrent le surlendemain matin à trois heures.

A Nantes, l'impératrice avait repris son attitude ordinaire; l'enthousiasme des Nantais fut extrême et fit oublier la froideur des Bordelais. La ville de Nantes donna à

l'empereur un très-joli petit bâtiment que l'on envoya à Saint-Cloud; leurs majestés firent de là une excursion à Paimbœuf. En quittant Nantes, nous suivîmes les bords délicieux de la Loire sur la levée, et nous visitâmes successivement Angers, Saumur, Tours et Blois. De là nous prîmes la route d'Orléans, et nous arrivâmes à Saint-Cloud la veille de la Saint-Napoléon. Comme la chaleur était excessive pendant les derniers temps de notre voyage, on restait dans les villes jusqu'au soir, et nous voyagions fort avant dans la nuit. Ainsi se termina cette longue excursion pendant laquelle surgirent les premières chances fâcheuses que la fortune réservait à l'empereur.

Amitié de l'empereur pour le maréchal Berthier. — La goutte et les visites de l'empereur. — Les noms inséparables. — Madame Visconti. — M. de Talleyrand et madame Grant. — Les grands dignitaires et les mariages. — Conseils de divorce. — Mariage du prince de Neuchâtel. — La femme et la maîtresse. — Le mari peu galant. — Parcimonie du prince de Neuchâtel. — Fantaisie de femme grosse. — Le premier deuil de la famille impériale. — Mort du prince Louis Napoléon. — Désespoir de la reine Hortense. — Voyage de l'impératrice au château du Lac. — Retour à Saint-Cloud et voyage de la reine de Hollande aux Pyrénées.

XXI.

Tout le monde sait combien l'empereur était attaché au maréchal Berthier; j'en ai eu des preuves pendant notre séjour au château de Marrac. Comme le maréchal souffrait alors de la goutte dont il avait de fréquentes attaques, sans qu'il fût toutefois aussi podagre

que Charles IV, l'empereur allait très-souvent le voir dans une petite maison qu'il habitait, à un quart de lieue du château ; l'empereur faisait quelquefois le chemin à pied, et restait beaucoup de temps avec lui. Long-temps, et à cette époque plus que jamais, on regarda le nom du maréchal Berthier comme inséparable de celui de l'empereur; mais, dès-lors aussi, il y avait un nom de femme qu'il était impossible de séparer de celui du maréchal Berthier, et je suis sûre que tout le monde a déjà nommé madame Visconti. Cette liaison, dont l'origine remontait au commencement des premières guerres d'Italie, et qui avait par conséquent plus de dix années de date, était encore dans toute sa vivacité, du moins de la part du maréchal : jamais jeune homme n'a aimé plus passionnément que lui.

Madame Visconti, née Italienne, avait été mariée, en premières noces, au comte Sopransi, également Italien, mais qui était général au service de Prusse; elle en avait eu un fils que l'empereur avait fait élever au Prytanée,

et qui, à l'époque dont je parle, était aide-de-camp du maréchal. Veuve très-jeune, elle s'était remariée à M. Visconti, frère, à ce que je crois, du fameux antiquaire de ce nom; elle en avait eu aussi un fils, mais depuis long-temps le mari et la femme ne vivaient plus ensemble. Madame Visconti était d'une beauté remarquable; il me semble la voir encore avec sa taille riche et élevée, sa belle tournure et ses cheveux noirs à la Titus, comme on les avait encore alors. Un jour qu'elle portait dans ses cheveux une couronne d'épis de blé, qu'elle était vêtue d'une robe blanche, brodée et lamée en paille, que rehaussait un bouquet de coquelicots, on l'aurait prise pour la déesse Cérès, dans le temps des divinités. Les années, si peu ménagères de la beauté des femmes, avaient respecté la sienne à un tel point que, parvenue à un âge déjà fort avancé, madame Visconti était encore réellement belle. Je n'ai vu, dans ma vie, que madame Bonneuil, mère de madame Regnault de Saint-Jean-d'Angély, dont la conservation fût plus ex-

traordinaire encore que celle de madame Visconti.

Ce n'était pas seulement par sa beauté que madame Visconti pouvait plaire; elle était fort aimable, avait de l'esprit, et son accent italien très-prononcé donnait je ne sais quoi de piquant à ce qu'elle disait : cela même aidait à faire passer quelques mots un peu lestes de son vocabulaire. L'impératrice, qui l'avait connue précédemment, l'aimait beaucoup; mais l'empereur ne voulait pas qu'elle vînt à la cour, et, en général, il était extrêmement scrupuleux sur le choix des femmes qui y étaient admises; celles qui n'étaient point, comme on dit, en puissance de mari, en étaient exclues, à moins d'être veuves, et, dans le cas dont il s'agit, c'était bien le prince Berthier qui, sans être marié, était, lui, en puissance de femme.

Lors de la fondation de l'empire, l'empereur voulut marier les grands dignitaires de sa couronne, pour qu'ils pussent tenir un état de maison, avoir des entours, une suite; M. de

Talleyrand même ne put échapper aux volontés de l'empereur à cet égard, et il fut, comme on sait, obligé d'épouser madame Grant, avec laquelle il avait depuis long-temps des relations à peu près semblables à celles qui existaient entre le maréchal Berthier et madame Visconti, quoique, à vrai dire, M. de Talleyrand fût beaucoup moins amoureux. Le maréchal Berthier était parvenu à éluder les intentions de l'empereur jusqu'à l'année 1808; mais alors la volonté du maître se prononça de telle sorte, qu'il n'y eut plus à reculer, et force fut au maréchal d'épouser une princesse de Bavière. J'ai entendu dire, sans pouvoir l'affirmer, que l'empereur avait long-temps compati à l'amour de son favori pour madame Visconti; que, même alors que le divorce offrait de moins grandes difficultés qu'il n'en offrit par la suite, il lui avait conseillé de faire divorcer madame Visconti d'avec son mari, et de l'épouser; mais que le mot de divorce avait toujours effarouché les oreilles du maréchal, élevé dans de tout autres idées.

Sans doute, si madame Visconti eût été libre, le maréchal Berthier n'eût pas hésité un instant à la prendre pour femme ; elle le devint, mais trop tard : à peine y avait-il trois mois qu'il était marié, que M. Visconti mourut ; cette circonstance renouvela le chagrin qu'il avait éprouvé en contractant l'alliance que l'empereur avait exigée de lui.

J'étais dans la chambre de l'impératrice, quand le maréchal Berthier vint lui annoncer ce que l'empereur exigeait de lui ; il pleurait comme un enfant, en lui parlant du sacrifice qu'il faisait : je me retirai sur-le-champ, mais sa majesté m'en parla le soir, et c'est d'elle-même que je tiens les détails qui suivent.

Il fallut tout le respect, tout l'attachement que le maréchal avait voués à l'empereur, pour le déterminer à se soumettre à ses volontés ; il avait une horrible répugnance pour ce mariage, et, chose assez singulière, ce furent les instances de madame Visconti qui arrachèrent son consentement. La princesse était loin d'être jolie, mais elle était d'une hu-

meur fort douce et avait beaucoup de bonté dans le caractère; elle vit madame Visconti, et ce qu'il y eut de curieux, c'est que ces deux dames, la femme et la maîtresse, se lièrent d'une intime amitié, ce qui est peut-être sans exemple : leur attachement a même survécu à tous les événemens.

A la mort de M. Visconti, le maréchal conta de nouveau ses chagrins à l'impératrice, qui était tellement étonnée de l'incroyable constance du prince de Neuchâtel qu'elle m'en parlait souvent. Elle le plaignait profondément de ne pas le voir plus heureux, car personne n'a peut-être, à l'égal de sa majesté, compati aux souffrances d'autrui; jamais un affligé n'avait recours à elle sans en obtenir des consolations, tant elle avait un excellent cœur, et son indulgence la portait toujours à prendre en pitié les faiblesses humaines.

Les personnes qui connaissaient depuis long-temps le prince de Neuchâtel eurent à remarquer un grand changement dans son

caractère après son mariage. Lui qui avait été si bon, si aimable, quelquefois si prodigue pour madame Visconti, il ne fut rien moins que cela pour sa femme; dans sa maison, il devint dur, avare, et voulut qu'elle fût gouvernée avec une parcimonie qui approchait de la lésinerie : j'en puis citer un exemple vraiment remarquable.

Le prince Berthier avait pour maître d'hôtel un parfait honnête homme, très-doux et d'une complaisance à toute épreuve; méfiant de sa nature, le prince craignait toujours qu'on ne le volât. Un jour entre autres, il entre dans la cuisine et demande combien il y avait de livres de viande dans la marmite; quand on le lui eut dit, il la fit ôter et peser devant lui pour s'assurer que le poids y était bien et qu'on ne le trompait pas. Or, ce que je viens de dire n'est pas un fait isolé, une boutade d'un jour : de pareilles scènes se renouvelaient assez souvent.

Je citerai actuellement un autre fait qui prouvera combien le maréchal était peu ai-

mable pour sa femme : la princesse était grosse et sa grossesse la rendait fort malade ; elle éprouvait des dégoûts continuels et ne pouvait garder aucun des alimens qu'elle prenait. Ayant mangé, à la terre de Gros-Bois, du pain de ménage qu'elle avait fait prendre chez le régisseur, et qui lui avait réussi, elle désira s'en procurer de nouveau. Le maître d'hôtel, l'ayant su, crut être agréable à la princesse en donnant l'ordre à un homme à la livrée du prince de monter à cheval et d'en aller chercher à la belle terre de Gros-Bois, que le général Berthier avait achetée du maréchal Moreau après sa condamnation. Malheureusement le prince chassait en ce moment; voyant un courrier à sa livrée sur la route, il le fit appeler et lui demanda où il allait ; quand il l'eut appris et que le courrier lui eut dit que c'était le maître d'hôtel qui lui avait donné l'ordre, il entra dans une fureur épouvantable, et ordonna au domestique de rebrousser chemin. En rentrant, il fit une scène si affreuse, que

le maître d'hôtel, qui était à son service depuis long-temps, n'y put tenir et lui demanda son congé.

On sait assez quelle fut la conduite du maréchal Berthier en 1814, et je n'aurais point à m'en occuper si je ne me rappelais combien l'impératrice, malgré son indulgence, en fut indignée, et si moi-même je n'avais éprouvé un sentiment impossible à définir, en le voyant figurer dans un cortége où il n'aurait jamais dû paraître : c'était le jour de l'entrée du duc d'Angoulême à Paris. Le hasard me fit passer sur le boulevard au moment où le cortége le traversait. Je ne saurais dire de quel saisissement je fus atteinte lorsque j'eus reconnu le maréchal Berthier. Mais laissons ces douloureux souvenirs, nous n'y arriverons que trop tôt.

Quelque temps après notre retour de Bayonne, un événement funeste vint rappeler à la famille impériale que les souverains sont, comme les autres hommes, soumis aux coups du sort. L'empereur ayant nommé son

frère Louis roi de Hollande, ce prince partit pour ses États, emmenant avec lui sa femme et ses enfans, ainsi que l'empereur l'avait exigé. A peine étaient-ils arrivés à leur résidence, que l'aîné de leurs enfans, le prince Louis Napoléon, fut attaqué du croup, maladie encore fort peu connue alors. Le roi et la reine, aux premiers symptômes de cette cruelle maladie, expédièrent à Paris un courrier porteur d'une consultation pour Corvisart, et de la prière de venir sur-le-champ à La Haye; mais le prince était mort avant le retour du courrier.

Il est des choses dont aucune parole ne peut donner une idée, et dans le nombre il faut placer avant tout la douleur d'une mère qui perd son enfant. La malheureuse reine de Hollande tomba dans un désespoir si violent, que l'on craignit sérieusement pour ses jours. Le roi, qui aimait ses enfans à l'adoration, partagea son affliction; ce malheur commun amena quelques instans de rapprochement entre eux, et ils pleurè-

rent ensemble. Ce ne fut ni par des cris, ni par des démonstrations extérieures, que la reine Hortense manifesta sa douleur; elle tomba dans un accablement qui tenait de l'insensibilité; le cours de ses facultés était suspendu; elle était morne et taciturne, et si cet état s'était prolongé, on aurait eu à redouter la perte de sa raison. Dans ces douloureuses circonstances, on pensa qu'il fallait lui faire quitter des lieux où tout lui rappelait son malheur. Le roi expédia un courrier à l'impératrice pour l'engager à venir chercher la reine au château du Lac, ne doutant pas que la présence de sa mère ne fût pour la reine le plus puissant allégement à sa douleur. La lettre du roi de Hollande était extrêmement pressante; elle contenait les expressions les plus touchantes, et suppliait l'impératrice de venir, par sa présence, sauver sa femme du désespoir. Dans ce malheur commun, sa tendresse semblait s'être réveillée pour elle; mais l'empereur était absent, et aucune considération humaine n'aurait été

capable de déterminer l'impératrice à quitter Saint-Cloud sans son autorisation. Cependant on assembla le conseil, et, vu l'urgence du cas, on y décida unanimement que l'impératrice pouvait partir; mais pour surcroît de malheur, sa majesté était alors fort grièvement incommodée; depuis deux jours on lui avait mis derrière la nuque un vésicatoire qui la faisait beaucoup souffrir, et elle avait une fièvre très-forte.

J'avais passé la nuit dans la chambre de l'impératrice, et j'y étais couchée tout habillée sur un lit de repos, lorsque l'on apporta à sa majesté la missive du roi de Hollande. Il faut avoir été témoin de la douleur de l'impératrice pour s'en faire une idée; n'écoutant que ce que lui dictait son cœur maternel, elle ne perdit pas un moment, et ses préparatifs furent bientôt faits. Elle n'emmena dans ce voyage qu'une seule dame du palais, un chambellan, un écuyer, le secrétaire des commandemens, le médecin de service, un premier valet de chambre et moi.

Ce fut à l'occasion de l'indisposition de sa majesté, que M. Horau vint s'établir au palais de Saint-Cloud. L'impératrice avait précédemment pour médecin M. Leclerc, dans lequel elle avait une grande confiance, et qui la suivait dans ses voyages. Il mourut d'une manière qui mérite d'être rapportée : il était médecin de l'hospice de la Charité; venant de faire son service, il se sentit un peu fatigué, dîna légèrement et se coucha le soir de bonne heure; le lendemain matin, comme on ne le voyait point paraître, on entra dans sa chambre; mais il n'existait plus. On attribua cette mort subite aux résultats d'une opération qu'il avait faite la veille; ayant le doigt écorché, on pensa que le virus du malade avait pu s'introduire dans ses veines. M. Leclerc ne fut point remplacé immédiatement. Lors de l'indisposition de l'impératrice, comme sa majesté avait besoin de soins à tous les instans, et que M. Corvisart ne pouvait les lui rendre, il plaça près d'elle M. Horau, qui était son élève

et occupait déjà dans la maison de l'empereur la place de chirurgien par quartier.

Malgré l'état de souffrance de sa majesté, nous voyageâmes en toute diligence, et nous arrivâmes au château du Lac un peu avant la reine, que le roi y amenait. Je fus témoin de leur première entrevue. La reine était dans un état de stupeur vraiment effrayant; la présence de sa mère fit couler de ses yeux les premières larmes que lui eût arrachées son malheur; elles restèrent plus d'une minute embrassées, et confondant leurs larmes. Ces embrassemens maternels apportèrent quelques soulagemens à la reine. Le roi, ne pouvant rester, vint prendre congé de l'impératrice pendant la nuit, et repartit pour la Hollande. Ce fut moi qui l'introduisis dans la chambre de sa majesté. Il était réellement dans un état à faire pitié; accablé de douleur, il l'était aussi par les infirmités à un tel point, qu'il pouvait à peine marcher.

Après quelques jours passés au château du Lac, il fut question de savoir le parti que

prendrait la reine de Hollande, et le lieu où il lui conviendrait de se rendre. Comme sa santé était fort altérée, on s'arrêta à l'idée d'un voyage dans les Pyrénées, la saison des eaux étant favorable : on espéra que le mouvement, l'air des montagnes, seraient pour elle les distractions les plus convenables; elle était comme un enfant, sans volonté, se rendit à toutes les raisons qu'on lui donna, et partit pour le lieu de sa destination. Le lendemain nous nous mîmes aussi en route pour retourner à Saint-Cloud.

Le château du Lac, ou de Laken, où nous passâmes de tristes jours, est situé à une fort petite distance de Bruxelles; dans toute autre circonstance, cette maison de plaisance eût été un séjour fort agréable. L'empereur, qui l'avait rangée au nombre des palais impériaux, venait de la faire meubler à neuf. Nous étions au mois de mai, et nulle part je ne me rappelle d'avoir entendu un pareil concert de voix de rossignols; les bosquets attenans au château en étaient remplis, et nous

éprouvions tous un véritable plaisir à les écouter. Le point de vue était en outre magnifique ; le canal d'Anvers passait au bout du parc et du jardin, et l'œil dominait toutes les campagnes environnantes. Dans ce pays, la végétation est admirable, et la proximité où nous étions de Bruxelles faisait du château du Lac un séjour vraiment délicieux.

Après un mois de séjour dans les Pyrénées, la reine de Hollande revint à Saint-Cloud ; elle était enceinte. Le voyage avait influé, d'une manière remarquable, sur sa santé ; elle était plus calme, et elle accoucha d'un prince qui fut baptisé par le pape. On lui donna le nom de Louis, qui était celui du prince décédé. En apprenant cette mort, la première qui ait frappé la famille impériale, l'empereur en témoigna un vif chagrin. Son intention, disait-on, avait été d'adopter le jeune prince, et de le désigner pour son successeur ; mais je ne sais rien de positif à cet égard, n'en ayant jamais entendu parler à l'impératrice.

Une autre mort précéda celle du prince Louis, et affligea vivement le cœur de l'impératrice, bien qu'elle ne fût pas connue. C'est celle de madame de la Pagerie, mère de sa majesté.

Cette dame était toujours restée à la Martinique, d'où elle était en correspondance suivie avec sa fille, qui l'aimait beaucoup et avait pour elle la plus vive tendresse.

Nous étions aux Tuileries, quand la nouvelle de sa mort parvint à l'empereur; comme elle n'était rien en dehors de la famille, qu'aucun lien ne l'attachait à l'État, l'empereur voulut que cette mort passât inaperçue, car lui-même aurait été obligé de prendre le deuil de sa belle-mère, et il ne pouvait y avoir là aucun prétexte à un deuil de cour, seul genre de deuil qu'il lui convînt de porter. Tout signe de douleur extérieur fut donc expressément interdit non-seulement à l'impératrice, mais aussi à ses enfans et à tous les membres de la famille; c'est du moins ce que je dus conjecturer,

car cet événement fut un de ceux sur lesquels l'impératrice, dans la crainte de déplaire à l'empereur, garda le silence le plus absolu; elle ne m'en parla pas même à moi, à qui elle faisait plus volontiers qu'à toute autre les confidences de cette nature; mais nous savions la vérité par ces rumeurs d'intérieur qui ne laissent rien ignorer dans les palais. Et d'ailleurs je vis combien l'impératrice était triste; c'était pitié de la voir se cacher pour répandre des larmes sur un sujet si légitime, et que pourtant elle n'osait avouer.

Quelques personnages de la cour. — Madame mère de l'empereur et le cardinal Fesch. — Respects de l'empereur pour sa mère. — Les reines et les rois sur des chaises. — Soumission du cardinal au pape et refus de l'archevêché de Paris. — M. le marquis de Caulaincourt. — Liaison de madame de Beauharnais et de madame de Caulaincourt. — Les protégés de l'impératrice. — Le duc de Vicence. — L'amant pris aux piéges et madame de V.... — M. de Caulaincourt et madame de Canisy. — Divorce. — Sévérité de l'empereur. — Rare exemple de constance. — M. Eugène de Caulaincourt et la fille du prince de Gaves. — Mariage non consommé. — Aventure de madame *** et l'impératrice aux aguets. — Madame Gazzani. — Hauteur des dames de la cour. — La garde des diamans de l'impératrice. — Minuties impériales.

XXII.

Je me propose de consacrer ce chapitre à rappeler quelques traits que j'ai été à même d'observer et de recueillir à l'égard de personnages marquans, soit de la famille de l'empereur, soit de sa cour, soit encore de ceux qui ont eu une part dans les intimités

du château. J'ai déjà parlé des trois sœurs de sa majesté, et accidentellement de ses frères; mais je n'ai encore rien dit de madame mère. Elle avait été fort belle femme, et était encore très-bien lorsque je la vis pour la première fois; elle avait conservé l'accent corse, et parlait à tout le monde avec une extrême bienveillance. L'empereur lui rendait ostensiblement tous les respects qu'il lui devait, mais ne lui laissa jamais prendre aucun ascendant sur son esprit. Comme elle n'aimait pas l'impératrice Joséphine, elle ne venait la voir que très-rarement. Son intérêt d'économie, poussé jusqu'à la parcimonie, et presque jusqu'à l'avarice, était devenu une chose proverbiale et qui déplaisait fort à l'empereur; car s'il trouvait que sa femme dépensait trop, il se plaignait aussi que sa mère ne dépensât pas assez. Lorsque l'empereur lui en faisait des reproches, elle lui répondait, pour s'excuser, que tous ses enfans n'étaient pas *établis;* ce qui voulait dire que Lucien n'était plus en

France, et que Jérôme n'était pas encore roi. Son économie, qui ne paraissait alors que ridicule, devint par la suite des événemens un acte de prévoyance; à l'époque des grands malheurs, elle se trouva à même d'aider ses enfans : on dit même que, dans le voyage qu'elle fit à l'île d'Elbe, pour aller voir l'empereur, elle lui porta une forte somme d'argent.

On sait que, depuis la chute de l'empire, madame Létitia s'est retirée à Rome avec son frère, le cardinal Fesch, qui emporta aussi de France une fortune très-considérable. Ainsi que sa sœur, il était d'une grande économie. L'empereur aimait beaucoup le cardinal son oncle, quoique celui-ci se fût mis plusieurs fois en opposition manifeste avec les intentions de sa majesté, notamment dans ses démêlés avec le pape ; il était dévot de bonne foi, ou du moins était parvenu à passer pour tel. La fermeté de son caractère allait quelquefois jusqu'à l'entêtement; il en donna une preuve évidente lorsque,

désigné par l'empereur pour être archevêque de Paris, il refusa par le seul motif que le pape avait refusé sa sanction à sa nomination. Il resta donc archevêque de Lyon, ce qu'il est encore, n'ayant jamais voulu écouter aucune des propositions qui lui furent faites pour se démettre de son archevêché, moins complaisant en cela pour le roi de France que ne le fut monsieur l'archevêque de Malines envers le roi des Pays-Bas.

Le cardinal Fesch avait sur sa sœur l'avantage d'aimer beaucoup les arts; il consacra des sommes considérables à acheter des tableaux des grands maîtres, dont il orna le bel hôtel qu'il possédait à l'extrémité de la rue du Mont-Blanc, à l'angle de la rue Saint-Lazare; il y avait aussi réuni une belle collection de statues, dont plusieurs étaient antiques et d'un grand prix. Tout fut vendu quand le cardinal quitta la France.

Madame mère avait beaucoup d'amitié pour son frère, et ils se voyaient très-souvent. Quand elle venait à la cour, l'empereur l'en-

tourait de toutes sortes de distinctions; au spectacle de la cour, par exemple, il lui faisait placer un fauteuil à côté du sien, et il en était de même dans les salons. Les sœurs de l'empereur sollicitèrent la même faveur, mais sans pouvoir l'obtenir; madame Murat, même depuis qu'elle était reine, non plus que les rois Joseph, Louis, Jérôme, Murat, et la reine de Hollande, n'eurent jamais qu'une chaise en présence de leurs majestés.

Parmi les personnes qui ont été le plus sincèrement attachées à S. M. l'impératrice, celle dont le nom se présente d'abord à mon souvenir est M. le marquis de Caulaincourt; il avait quatre enfans dont deux filles; l'aînée épousa M. de Mornay, et la seconde mourut à quinze ans d'une maladie de langueur. L'ancienne amitié qui unissait l'impératrice à M. de Caulaincourt ne contribua pas peu à assurer la fortune de ses fils, qui, d'ailleurs, s'en montrèrent dignes de toutes les manières. C'était pour sa majesté des connaissances qui dataient de long-temps, car lorsqu'elle était

encore madame de Beauharnais, elle avait été l'intime amie de leur mère; l'impératrice m'en parlait souvent comme d'une femme excellente. L'aîné de ses fils, celui qui devint par la suite grand-écuyer, à la mort de son oncle le général d'Harville, ancien écuyer de l'impératrice, puis duc de Vicence et ministre des affaires étrangères, était un homme plein de douceur et de bonté, et d'un excellent ton. Dans aucune circonstance, M. le marquis de Caulaincourt n'oublia ce qu'il devait à l'impératrice, et il lui en donna des preuves.

Galant, aimable de sa personne, joignant les formes de l'ancienne cour à la valeur plus réelle des hommes de la cour militaire de l'empereur, M. de Caulaincourt eut plusieurs affaires de cœur. Parmi les dames du palais de l'impératrice, il y avait une madame de V.....s, femme fort respectable et qui n'était plus de la première jeunesse : sans être d'une beauté remarquable, elle était encore très-bien et parfaitement conservée, et de plus

elle avait un vieux mari. Croyant avoir à se plaindre de M. de Caulaincourt, elle en dit un jour beaucoup de mal, ce qui, comme on peut le croire, fut promptement rapporté par quelque âme charitable à celui que cela intéressait. En l'apprenant, M. de Caulaincourt promit de s'en venger, et voici comment il s'y prit : à dater de ce jour, M. de Caulaincourt affecta de rendre à la dame les soins les plus empressés. Il réussit au-delà de ses espérances, mais lui-même il fut pris au piége qu'il avait tendu : en se faisant aimer, il aima, il fut captivé par son esprit plein de charmes, et cette liaison dura assez long-temps.

M. de Caulaincourt eut un autre attachement qui fut plus durable. On a entendu parler de sa liaison avec madame de Canisy, dame du palais de l'impératrice et dont le mari était écuyer de l'empereur. J'ai eu à ce sujet des renseignemens assez détaillés qu'on ne lira peut-être pas sans intérêt.

Madame de Canisy était une fort belle femme, et sa figure rappelait le type des beau-

tés juives. Elle était d'un caractère charmant et d'une bonté plus séduisante encore que sa beauté et son esprit ; elle inspira à M. de Caulaincourt un sentiment qui ne finit qu'avec sa vie. En vain sa famille le pressa de se marier, lui offrit les plus brillans partis : il résista toujours à ses instances. Madame de Canisy demanda le divorce : son mari, qui l'aimait beaucoup, fut obligé d'y consentir; mais ce ne fut pas sans un violent chagrin qu'il se résigna au sacrifice qu'on exigeait de lui. Mais le divorce une fois prononcé, il fallut bien faire contre fortune bon cœur.

L'empereur, qu'effarouchait le mot de divorce, et qui bientôt se montra moins scrupuleux pour lui que pour les personnes de sa cour, fit intimer à madame de Canisy l'ordre de donner sa démission de dame du palais, ce qui causa beaucoup de bruit dans le monde. La famille de M. de Caulaincourt saisit cette occasion pour renouveler ses sollicitations auprès de lui, espérant enfin le déterminer à se marier, pensant en même temps qu'il ne

voudrait pas continuer une liaison que l'empereur avait si solennellement condamnée; on lui représenta qu'il était l'aîné de sa famille, mais toutes les prières échouèrent devant la constance de ses refus, conservant toujours l'espérance que l'empereur finirait par consentir à son mariage avec madame de Canisy. Mais ce fut en vain qu'il se berça de cet espoir, et il finit par renoncer au mariage; il reporta tous ses droits sur son frère, M. Auguste de Caulaincourt, et lui céda tout ce qu'il pouvait attendre de l'héritage de sa famille; il y ajouta tous les sacrifices qu'il était en son pouvoir de faire pour mettre son frère en état de contracter un bon mariage, et celui-ci épousa en effet la fille du prince de Gaves, chambellan de l'impératrice. Cette jeune personne, n'ayant plus sa mère, était rentrée dans la pension où elle avait été élevée, et le général ayant reçu l'ordre de partir pour l'armée, le mariage fut conclu en toute hâte, mais ne fut pas consommé. Immédiatement après la célébration du mariage, le mari monta en voiture et

la femme retourna dans sa pension, ainsi que cela était déjà arrivé précédemment lors du mariage du prince Aldobrandini, frère du prince Borghèse, avec mademoiselle de La Rochefoucauld.

Ce fut au commencement de la campagne de Russie qu'eut lieu ce mariage; on sait que, tué à la bataille de la Moskowa, M. Auguste de Caulaincourt ne revit pas sa femme, qui ainsi se trouva veuve sans avoir été tout-à-fait mariée. La famille de M. de Caulaincourt aurait pu contester à mademoiselle de Gaves les droits censés acquis par une simple cérémonie; mais cette famille avait trop de noblesse et trop de grandeur pour s'occuper de calculs d'intérêt de cette nature, à l'occasion d'un événement qui la plongeait dans la douleur.

Lorsque les événemens eurent fait rentrer le duc de Vicence dans la vie privée, devenu maître de ses actions, il épousa madame de Canisy, dont il eut plusieurs enfans. La mort le frappa encore jeune, et certes M. de

Caulaincourt a dû être regretté de tous ceux qui l'ont connu.

On a beaucoup parlé dans le monde de la liaison de l'empereur avec madame ****; j'aurais peu de choses à en dire qu'on ne sache déjà, sans une particularité qui, certainement, a été connue de peu de personnes. L'impératrice s'était aperçue, depuis quelque temps, de la préférence que l'empereur accordait à cette dame, et elle m'en avait déjà parlé plusieurs fois, lorsqu'un beau jour l'empereur, voulant hâter le dénouement de cette intrigue, donna tout à coup l'ordre que l'on irait dîner et coucher à La Malmaison : c'était dans le cœur de l'hiver, et il faisait un froid violent. A peine eûmes-nous deux heures pour faire les apprêts de ce déplacement impromptu : nous étions fort peu nombreux ; et il avait fallu partir si précipitamment, que l'on n'avait pas même eu le temps de prévenir le concierge pour qu'il fît chauffer les appartemens. Nous quittâmes donc les Tuileries, où nous étions comme dans une étuve, pour nous

rendre à La Malmaison, qui était une véritable glacière. Personne de nous ne put se réchauffer; et je me rappelle que, pour ne pas geler tout-à-fait, je fus obligée de mettre sur mes épaules la couverture de mon lit, en attendant l'heure de nous coucher : or, cette heure arriva fort tard. A cette époque, la mode des manteaux n'était point encore connue, ce qui nous eût été d'un grand secours. Tourmentée de jalousie, l'impératrice ne pouvait se déterminer à se mettre au lit : elle passa une partie de la nuit dans la plus vive agitation; elle s'était mise aux aguets à une porte vitrée pour voir ce qui se passerait, et les appartemens étaient disposés de manière à ce que cela ne lui fût pas difficile. Quand elle eut enfin acquis la certitude de ce qu'elle craignait, elle regagna son lit, et je passai dans ma chambre mourant de froid et encore plus de peur; si, en effet, l'empereur nous eût aperçues, Dieu sait quelle scène s'en serait suivie. J'eusse été sûre pour mon compte d'encourir sa disgrâce; mais j'en fus quitte pour

la peur, et le lendemain nous retournâmes à Paris. Je dois ajouter que cette liaison, qui fit alors un certain éclat, ne fut pas de longue durée.

Puisque je suis arrivée au chapitre des amours de l'empereur, c'est ici, ce me semble, le lieu de parler de madame Gazzani. Je n'ai fait que la citer à l'époque de notre séjour à Gênes après le couronnement d'Italie, quoique ce fût alors que l'empereur fit sa connaissance; mais ayant eu par la suite quelques relations avec elle, j'ai mieux aimé attendre pour ne pas disséminer, dans mes souvenirs, ce qui la concerne.

Ce fut donc à Gênes que la belle madame Gazzani parut pour la première fois en présence de l'empereur. Dans toutes les villes où séjournaient leurs majestés, on nommait des dames pour faire le service de dames du palais auprès de l'impératrice, sa majesté ayant ordinairement avec elle une suite peu nombreuse; madame Gazzani fut du nombre des dames génoises présentées pour remplir ces

fonctions. Leurs majestés furent éblouies de sa beauté; et, en effet, je ne crois pas avoir vu de ma vie une figure plus régulièrement jolie. Il y avait dans sa physionomie je ne sais quoi de séduisant qui obligeait les yeux, même ceux d'une femme, à s'arrêter sur sa figure; et plus on détaillait ses traits, plus on était sous l'empire du charme que l'on éprouvait en la regardant. Ses yeux, animés par une douceur vraiment angélique, semblaient être de velours, et son regard avait quelque chose de caressant; c'était comme un magnétisme qu'elle exerçait sur tous ceux qui la regardaient. Sa taille était belle et élevée, mais moins remarquable pourtant que sa figure, car on aurait pu lui souhaiter un peu plus d'embonpoint.

Douée de tant de charmes, madame Gazzani était sûre de plaire : aussi n'eut-elle point de peine à obtenir une place à la cour, près de l'impératrice; elle y entra avec le titre de lectrice, place que l'on créa pour elle et dont elle n'eut jamais à remplir les fonc-

tions. Lorsque nous fûmes de retour à Paris, elle s'y rendit pour prendre son service, et elle se trouva placée dans une fausse position. Malgré son respect habituel pour les formes de l'étiquette, l'empereur voulut que madame Gazzani fût admise dans ce qu'on appelait le salon d'honneur avec les dames du palais. Une simple lectrice... quel scandale! Madame Gazzani eut beaucoup à souffrir des hauteurs et des dédains de la plupart de ces dames. On lui faisait un crime de sa naissance : elle était bien, à la vérité, la fille d'un homme comme il faut; mais sa mère avait été cantatrice, et quelle dame de l'empire aurait pu ne pas rougir de se trouver sur la même ligne que la fille d'une cantatrice? Enfin on cherchait toutes sortes de motifs de lui en vouloir, parce que personne n'osait s'en avouer la vraie raison : son crime était tout simplement sa beauté, qui éclipsait toutes les autres. Que d'humiliations on lui a fait endurer! Lorsqu'aux jours de grande réception elle paraissait dans le cercle, dès qu'elle

était assise, plusieurs de ces dames se levaient avec affectation pour ne pas se trouver près d'elle; elle voyait tout et souffrait tout sans se plaindre. Bonne comme son regard, incapable de la moindre idée de vengeance, elle avait l'air de ne s'apercevoir de rien; et, par cette conduite, elle ramena à elle plusieurs duchesses que je pourrais citer, et qui, après l'avoir traitée du haut de leur grandeur, finirent par se lier avec elle d'une étroite amitié.

Ce n'était pas un secret, dans la maison, que la préférence que l'empereur accordait à madame Gazzani. Son mari obtint promptement la place de receveur-général du département de l'Eure, et se rendit à Évreux pour en prendre possession; sa femme n'y allait que très-rarement. Malgré ce que l'on disait de sa liaison avec l'empereur, ce ne fut jamais une chose tout-à-fait avouée; et puis elle était si douce, si respectueuse avec l'impératrice, que sa majesté la traita toujours avec la plus grande bonté. Pour qu'elle ne fût point affi-

chée comme maîtresse de l'empereur, on lui donna, dans la maison, un titre sans charge, afin que sa présence eût au moins une apparence d'utilité. L'empereur voulut qu'on lui confiât la garde des diamans de l'impératrice, chose qui, jusque-là, avait toujours été dans mes attributions. Sa majesté se prêta, de bonne grâce, à tout ce que voulut l'empereur, mais il exigeait la chose impossible. L'écrin de l'impératrice restant toujours dans son appartement, la clef n'en pouvait être confiée qu'à une personne qui fût sans cesse présente et qui, du moins, fût promptement à sa disposition. Il m'arriva mainte et mainte fois d'être mandée les jours où je n'étais pas de service, quand sa majesté voulait faire voir ses parures à quelques-unes de ces dames. Il y avait, entre autres choses, une magnifique collection de camées; celle-là, je puis le dire, m'a fait faire bien des pas. C'était, fort habituellement, un des sujets de la conversation: on demandait à la voir, alors on se mettait à ma recherche jusqu'à ce que

l'on m'eût trouvée, ce qui ne manquait pas, soit dit en passant, de rendre ma place très-assujettissante.

A propos de l'écrin de l'impératrice, je dois mentionner un fait qui eut lieu pendant que nous étions à Strasbourg. Il fut fait un vol avec effraction dans l'écrin de S. M. l'impératrice. Ce fut la fille du Suisse des appartemens de sa majesté qui le commit. Cette jeune personne était liée avec un très-mauvais sujet, qui lui conseilla le vol et lui fournit les moyens de l'exécuter. Munie des objets qu'elle avait soustraits de l'écrin, le plus embarrassant était de s'en défaire ; elle s'adressa à un joaillier qui lui demanda, suivant l'usage, d'où provenaient les objets. Elle ne s'attendait pas à une pareille question et ne put y répondre d'une manière satisfaisante. Le joaillier la fit arrêter, et lorsqu'on l'interrogea, elle avoua la vérité; elle fut confrontée, et mise en prison immédiatement. La valeur de ce vol pouvait s'élever, autant qu'il m'en souvient, à trois ou quatre mille francs;

elle fut condamnée à une réclusion à temps. Lorsque l'impératrice apprit cette nouvelle, elle fit écrire à Paris pour empêcher que cette jeune fille ne fût jugée, mais il n'était plus temps; l'affaire était instruite, la justice eut son cours. Sa majesté en fut très-affligée; elle aimait beaucoup son père, qui était un fort honnête homme, ancien serviteur de la maison. Il perdit la place de confiance qu'il occupait; mais comme il avait droit à la pension de retraite par suite de l'ancienneté de ses services, il l'obtint. Du reste, c'est la seule fois, pendant le long espace de temps que j'ai vécu à la cour, qu'il se soit passé rien de semblable.

Ce fait de l'écrin me rappelle que l'empereur, soupçonneux au dernier point quand quelque chose ne lui paraissait pas tout-à-fait comme à l'ordinaire, étonné de me voir tous les jours à la toilette de l'impératrice, me demanda un jour avec humeur : « Est-ce que « vous êtes de service? »—L'impératrice prenant aussitôt la parole, sans me laisser le temps

de répondre, lui expliqua qu'étant chargée de la clef de son écrin et ne voulant la confier à personne, je me trouvais dans l'obligation de venir lui donner les bijoux qu'elle voulait mettre. Il hocha la tête en disant : « A « la bonne heure! » En vérité, je ne sais quelle pouvait être sa pensée; mais ce que je sais bien, c'est qu'aujourd'hui encore, quand j'y pense, il m'est impossible de concevoir que l'empereur, si occupé, si continuellement chargé des grands intérêts de sa politique et de son gouvernement, pût trouver du temps pour entrer dans une foule de petits détails dont peu d'hommes s'occupent dans leur ménage. « Qu'est-ce que c'est que cela? « — Je n'ai pas encore vu cela. — A quoi « cela sert-il? — Combien cela coûte-t-il? » Telles étaient ses questions habituelles, et la conclusion était presque toujours : « C'est trop « cher! »

Au surplus, ce que je viens de raconter en dernier lieu n'a pu exercer aucune influence sur la résolution que prit l'empereur de con-

fier à madame Gazzani la garde des diamans de l'impératrice. Trop de temps s'était écoulé depuis, et il avait pris assez l'habitude de me voir quand il venait à la toilette de sa majesté, pour ne plus être étonné de ma présence. D'ailleurs les choses restèrent comme par le passé : l'empereur eut l'air de croire que madame Gazzani remplissait ses fonctions, et je gardai la clef. Je dois encore ajouter que je n'eus qu'à me louer des relations que cela me donna avec madame Gazzani, et qu'elle eut toujours avec moi les procédés les plus aimables; et si elle fut réellement un moment la favorite de l'empereur, jamais femme n'a moins cherché à faire connaître sa faveur, et surtout à en abuser.

Mademoiselle Lenormand. — Audace et fausseté. — La dédicace d'un livre. — Les dames de la cour croyant aux prédictions. — Ma visite à la sibylle de la rue de Tournon. — Le petit jeu et le grand jeu. — Prophétie du passé. — L'empereur, militaire *très-distingué !* — Récit de ma visite fait à l'impératrice. — Bruits de divorce. — Mademoiselle Lenormand consultée par écrit. — L'impératrice non superstitieuse. — Fausseté de prétendues prédictions. — Courage de sa majesté. — Le feu au palais de Mayence. — Sommeil pendant l'incendie. — La chambre à coucher de l'impératrice après le divorce. — Terreur et scène de nuit. — Les orages et le mal de mer.

XXIII.

Une fort célèbre diseuse de bonne aventure, une demoiselle Lenormand, a eu le front de publier les Mémoires de l'impératrice Joséphine[1]; elle a eu l'audace de s'y représenter

[1] Mademoiselle Lenormand a publié des Mémoires ayant pour titre : *Mémoires historiques et secrets de*

elle-même comme *une amie* de sa majesté. J'ai eu le courage de lire ces Mémoires; j'ai

l'impératrice Joséphine, Marie-Rose Tascher de la Pagerie, première épouse de Napoléon Bonaparte. Ce livre est accompagné d'une dédicace à l'empereur Alexandre. La publication d'un pareil ouvrage, dont chaque page est une fausseté, causa une vive indignation au prince Eugène, qui écrivit à l'empereur Alexandre pour se plaindre qu'il eût laissé une intrigante placer un infâme libelle sous l'auguste protection de son nom. Au reste, mademoiselle Lenormand, lors de l'apparition de ces Mémoires, reçut une foule de démentis de la part de personnages trop honorables pour que leur témoignage ne soit pas d'une autorité infaillible, et qui, par leur position, furent à même d'apprécier combien les assertions de cette demoiselle sont absurdes et calomnieuses. L'empereur la fit arrêter une fois, pour je ne sais quel motif; elle parut devant le duc de Rovigo, alors ministre de la police. Ce fonctionnaire, après lui avoir adressé différentes questions, finit par lui dire, en faisant allusion à son mandat d'arrêt : « *Mais, mademoiselle Lenormand, « vous qui êtes sorcière, comment n'avez-vous pu pré- « voir celle-là?* »

triomphé, pour aller jusqu'au bout, d'une indignation qui croissait à chacune des pages de ce tissu de faussetés et de platitudes; j'ai voulu voir jusqu'à quel point pouvait aller l'audace d'une femme.

Sans doute, mademoiselle Lenormand n'a pas eu la gaucherie de dénier à l'impératrice Joséphine ses belles et adorables qualités; elle a eu assez d'intelligence pour comprendre que, si elle en avait mal parlé, il y aurait eu tant de témoins pour la démentir, que son bavardage eût été tout d'abord frappé de discrédit; mais sous quel faux jour elle montre le caractère de cette femme si regrettable, lorsque, d'un coup de sa baguette divinatoire, elle la doue bénévolement d'un esprit porté à la superstition, ce qui est de la plus insigne fausseté. Voulez-vous croire mademoiselle Lenormand? croyez. Vous saurez alors que sa majesté la connaissait depuis long-temps; vous saurez encore qu'elle avait consulté mademoiselle Lenormand à plusieurs époques de sa vie, lorsqu'elle était la femme de M. de

Beauharnais, et lorsqu'elle fut devenue sa veuve; vous saurez, enfin, que mademoiselle Lenormand a prédit alors à madame de Beauharnais tout ce qui lui est arrivé depuis. Croyez, croyez, si vous le voulez; mais, pour moi, je voudrais, quand on a le front de publier comme vraies de pareilles impertinences, que l'on eût la conscience de mettre, en tête de son livre, une dédicace ainsi conçue : Aux IMBÉCILLES.

Ce n'est pas tout : pendant que vous êtes en train de croire, croyez, s'il vous plaît, que l'empereur a consulté mademoiselle Lenormand, qu'il lui a livré sa main à examiner! Pour moi, je n'hésite point à le dire, c'est un infâme mensonge!

Voici ce qui est arrivé.

Quelque temps avant le divorce, le nom de mademoiselle Lenormand s'étant glissé dans la conversation, et plusieurs dames de la cour ayant consulté pour elles-mêmes la fameuse pythonisse de la rue de Tournon, en parlèrent à l'impératrice, ce qui fit naître en sa majesté

la curiosité de l'entretenir : ceci était dit plus sur le ton de la plaisanterie que sérieusement. Toutefois, il y eut quelque chose de sérieux, et voici comment : les dames qui avaient consulté mademoiselle Lenormand avaient la plus grande foi dans son savoir ; j'étais loin, je l'avoue, de croire, comme elles, à la sorcellerie et aux divinations ; cependant, ces dames étaient si robustes dans leur crédulité, elles me parlaient si continuellement de mademoiselle Lenormand comme d'un oracle, enfin elles firent tant, que je me décidai à faire par moi-même l'expérience de sa haute science de l'avenir, et j'allai lui faire une visite, après avoir long-temps hésité.

Ayant donc pris ma résolution, je me rendis chez mademoiselle Lenormand avec une dame de mes amies, après nous être toutefois munies d'un rendez-vous de la prophétesse, rendez-vous que nous fit obtenir une personne tierce, sur la discrétion de laquelle nous pouvions compter.

Exactes au rendez-vous, nous arrivâmes

rue de Tournon ; on nous introduisit dans un fort beau salon d'attente où un grand nombre de personnes attendaient l'heureux moment où elles pourraient lire dans leur avenir. Avant d'être initiée moi-même aux grands mystères de ma destinée, je liai conversation avec plusieurs dames, qui me parurent être des habituées du lieu ; elles me félicitaient sur la faveur que j'avais eue d'obtenir un rendez-vous, m'assurant que souvent on passait là des journées entières sans pouvoir être admis dans le sanctuaire, et que plusieurs personnes avaient été obligées de revenir jusqu'à trois fois pour jouir de cet insigne honneur.

Notre tour venu, mademoiselle Lenormand nous reçut, mon amie et moi, l'une après l'autre ; je ne passai qu'en second, ainsi que nous en étions convenues, et je me trouvai enfin en présence de la fameuse devineresse. La première chose qui me frappa en elle fut sa laideur : elle était vêtue d'une amazone de drap de couleur foncée ; ses formes étaient

extrêmement prononcées ; enfin, si je n'avais su qui elle était, je l'aurais prise pour un homme travesti en femme. Elle garda un sérieux imperturbable, comme si elle eût cru elle-même à ses jongleries, et me demanda quel jeu je voulais qu'elle me fît ; il y en avait, en effet, à des prix différens : car la connaissance de l'avenir a son tarif comme toute autre marchandise, et on ne peut pas en demander plus que pour son argent. Je me contentai du jeu modeste de trois francs, pensant que j'en saurais toujours assez, le prix des jeux variant depuis vingt francs jusqu'à trois.

Lorsque mademoiselle Lenormand se fut livrée à l'exercice de ses fonctions divinatoires, elle me *prédit*, d'une manière assez exacte, beaucoup de choses *passées ;* elle me parla beaucoup plus de l'impératrice que de moi, sans toutefois prononcer le nom de sa majesté, mais la désignant de manière à ce qu'il me fût impossible de m'y tromper ; elle me dit que je me trouvais souvent avec de grands personnages, qu'une grande dame avait beau-

coup d'amitié pour moi; que cette grande dame avait été veuve; qu'elle s'était remariée, que son mari était un militaire *très-distingué;* elle ajouta qu'elle ne savait pas trop quels étaient mes rapports avec ces grands personnages, mais que j'en avais infailliblement de fréquens, puisque je revenais toujours dans leur jeu; elle m'apprit que je logeais dans une grande maison où il y avait des sentinelles aux portes; enfin, elle me fit encore plusieurs autres prédictions accomplies; mais, quant à mon avenir, elle s'étendit beaucoup moins longuement sur ce chapitre.

Je déposai, en lui faisant une révérence, ma faible offrande d'un petit écu, regrettant presque de n'avoir pas fait la dépense du grand jeu, et nous revînmes aux Tuileries comme nous en étions parties, c'est-à-dire dans un modeste fiacre que nous avions eu le soin de prendre sur la place, nous étant d'ailleurs revêtues d'un costume extrêmement simple, ce que nous avions cru de nature à nous mieux déguiser.

Voici maintenant quelle part l'impératrice eut dans tout ceci.

Ayant dit à sa majesté que j'avais été voir mademoiselle Lenormand, elle me fit raconter de point en point les détails de ma visite, à peu près tels qu'on vient de les lire; elle me fit ensuite beaucoup de questions, et, à tout ce qu'elle me dit, il me fut facile de juger que l'impératrice ne connaissait aucunement mademoiselle Lenormand. S'il en eût été autrement, quelle raison aurait-elle pu avoir de m'en faire un mystère? Sûre, comme elle l'était, de ma discrétion, si elle l'avait connue anciennement, sans aucun doute elle m'en aurait dit quelque chose.

Cependant, comme à cette époque on parlait assez généralement, quoique vaguement encore, du divorce de leurs majestés, et comme cette pensée était la plus cruelle qui pût se présenter au cœur de l'impératrice, elle céda à un mouvement de curiosité, et se détermina à consulter mademoiselle Lenormand; mais ce fut par écrit, et par l'intermédiaire

d'une des dames du palais, qui croyait à ses prédictions plus qu'à un article de foi. Ce fut cette dame qui présenta à la devineresse la consultation de sa majesté, et rapporta sa réponse, circonstance dont, je dois le dire, elle ne me parla que plus tard.

Après le divorce, sa majesté voulut, une seule fois, à ma connaissance, se donner la distraction de voir mademoiselle Lenormand : elle la fit venir à La Malmaison, et ce fut moi qu'elle chargea du soin de l'y conduire. On lui écrivit pour lui indiquer l'heure à laquelle elle devrait venir me prendre au palais de l'Élysée; elle s'y rendit, et nous montâmes en voiture, sans qu'elle m'eût reconnue pour avoir été chez elle. Mademoiselle Lenormand m'offrit, avec une extrême obligeance, de me faire gratuitement le plus efficace de tous ses jeux, ce dont je la remerciai fort humblement : j'en avais assez comme cela.

Peut-être, depuis cette visite, mademoiselle Lenormand a-t-elle eu l'occasion de revoir l'impératrice; mais, ce que je puis

affirmer, c'est que cela ne fut jamais à ma connaissance : or, comment supposer qu'après lui avoir une fois servi d'introductrice, sa majesté en aurait choisi une autre, ou se serait cachée de moi? Cela n'est guère présumable.

Lorsqu'un faux bruit, répandu d'abord pour occuper les oisifs d'une grande ville, est accueilli par les personnes amoureuses du merveilleux, on le commente, on l'amplifie; de la conversation, il passe dans les livres, on le répète à l'envi, et il finit par usurper la place de la vérité, de telle sorte que la raison n'est plus admise à le rectifier. C'est ce qui est arrivé pour la fameuse prédiction faite, dit-on, à S. M. l'impératrice, lorsque, étant jeune, elle quitta la terre natale pour venir en France. Il n'est pas un écrivain, parlant de l'impératrice, qui n'ait adopté la fable de la vieille tireuse de cartes dont quelques-uns ont fait une négresse; tous ont répété qu'il lui avait été prédit qu'elle serait reine de France, et qu'elle mourrait dans la

misère. Je doute fort, je ne dirai pas seulement de l'exactitude, mais de la réalité de cette prédiction ; jamais ni moi ni aucune des personnes attachées à sa majesté ne lui en avons entendu dire un seul mot. Ce qu'il est le plus raisonnable de croire à cet égard, c'est que l'on a voulu renouveler la prédiction toute pareille qui, assure-t-on, avait été faite à madame de Maintenon dans sa jeunesse.

C'est un travers assez naturel chez les femmes douées d'un esprit faible, et même chez certains hommes qui leur en remontreraient à cet égard, que de supposer ses propres faiblesses dans les grands. Je trouve donc tout naturel que l'on ait attribué à l'impératrice, même à l'empereur, de certaines faiblesses d'esprit, et il est tout naturel encore que, vivant de la crédulité publique, afin de rehausser son trépied, mademoiselle Lenormand ait représenté l'impératrice comme une femme superstitieuse : c'était pour elle une espèce de brevet de

devineresse de sa majesté, capable d'inspirer de la confiance aux chalands, comme le titre d'arquebusier de l'empereur devait attirer les amateurs de belles armes; mais, à moi, il m'est bien permis de dire, à mon tour, que jamais rien n'a été imaginé de plus faux.

En effet, l'impératrice n'était rien moins que superstitieuse; elle n'avait même pas ces petites faiblesses que l'on reproche à notre sexe, et qui bien souvent sont moins une superstition qu'une habitude d'enfance prise par la crainte que l'on a de choquer de vieux parens. Jamais sa majesté n'a fait attention au vendredi pour entreprendre une chose, non plus qu'au nombre treize en se mettant à table. Souvent chez elle on se trouva treize à déjeûner, ce dont elle ne s'apercevait seulement pas, à moins qu'il n'y eût une personne que cela choquât, car alors par bonté elle cherchait à l'éviter; mais certes, une pareille attention, surtout de la part d'une souveraine, ne sera jamais rangée au nombre des superstitions.

Non-seulement l'impératrice Joséphine n'était pas superstitieuse, mais elle n'était nullement peureuse. Le feu, qui effraie tant de personnes, et souvent à fort juste titre, ne lui causait aucun effroi, ce dont je puis citer plusieurs exemples. Pendant un de nos séjours à Mayence, le feu prit à une poutre qui passait trop près de la cheminée; le froid étant extrêmement rigoureux, on faisait des feux d'enfer, et presque continuels, de sorte que la poutre s'échauffa au point de s'enflammer. Je n'ai pas besoin de dire qu'aussitôt que l'on s'en fut aperçu, on apporta promptement tous les secours nécessaires pour empêcher le développement de l'incendie, qui pouvait faire de rapides progrès; mais, pendant ce temps, l'impératrice resta parfaitement calme.

Une autre fois, le feu prit d'une manière à peu près pareille dans l'appartement qu'occupait l'impératrice : ce fut à la terre de Jean d'Heures, chez le maréchal Oudinot, où sa majesté s'arrêta pour coucher, au re-

tour d'un de nos voyages d'Allemagne. Comme il faisait très-froid depuis plusieurs jours, on entretenait un grand feu pour échauffer les appartemens. En y entrant, il me sembla sentir une odeur de fumée calcinée; mais c'était fort peu de chose, et l'impératrice se mit au lit. Dès qu'elle fut couchée, j'en fis autant; mais à peine avais-je la tête sur l'oreiller que l'on vint frapper à ma porte pour m'annoncer que le feu minait sourdement une partie du plancher de la chambre qu'occupait madame de La Rochefoucauld, et qui était placée au-dessus de l'appartement de l'impératrice, ce dont on venait seulement de s'apercevoir. On ne savait comment s'y prendre pour en informer l'impératrice. Tout le monde était en l'air dans la maison; on allait, on venait, sans savoir quel parti prendre. Connaissant sa majesté, j'assurai qu'elle s'effrayait très-difficilement; craignant, toutefois, que le bruit inévitable que l'on faisait n'allât jusqu'à elle, j'entrai dans sa chambre pour lui en faire connaître la cause. Ayant

assuré à sa majesté que, s'il y avait du danger, je viendrais l'avertir, elle resta fort tranquillement dans son lit, et se rendormit pendant que l'on éteignait le feu.

Après le divorce, sa majesté couchait toute seule dans sa chambre à La Malmaison. Pour arriver à la mienne, qui était de plain-pied, il fallait traverser une antichambre et une salle de bain; sa majesté ne voulut jamais permettre qu'un valet de pied couchât la nuit dans l'antichambre, et cependant aucun homme n'habitait le corridor du premier; le chevalier d'honneur, le chambellan de service et le premier valet de chambre de sa majesté occupaient le second. Quant aux autres hommes, aucun d'eux ne couchait au château; ils étaient tous logés à Boispréau, où ils se rendaient le soir quand leur service était fini.

Une nuit, étant profondément endormie, tout à coup je fus réveillée par le tintement de la sonnette de sa majesté; j'en fus tout effrayée, car c'était du plus loin qu'il me

souvînt d'avoir été éveillée de la sorte. M'étant précipitée en bas de mon lit et affublée en toute hâte d'une robe, je courus dans la chambre de l'impératrice, m'efforçant de dissimuler l'effroi que j'éprouvais malgré moi. Elle avait entendu à plusieurs reprises, me dit-elle, un bruit léger qui paraissait venir de son boudoir; elle me dit de voir ce que c'était; et comme je semblais quelque peu indécise : « Est-ce que vous avez peur? » me dit-elle; et elle sortit aussitôt de son lit et se mit en devoir d'entrer dans le boudoir. Un peu honteuse de ma poltronnerie, je me hâtai de l'y devancer, tenant en main une bougie allumée; nous cherchâmes partout, mais toutes nos perquisitions furent vaines : nous ne pûmes jamais découvrir la cause du bruit que sa majesté avait entendu. Dans cette espèce de bravoure, on conviendra qu'il y avait bien un peu d'imprudence; car s'il eût été vrai que quelqu'un fût parvenu à se cacher dans le boudoir, ce n'aurait pu être que dans de mauvaises intentions; qu'aurions-nous pu

faire pour nous défendre, deux femmes seules, presque en chemise? appeler à notre secours? mais, d'après la distribution des appartemens, nous aurions été égorgées sans qu'il nous fût possible de nous faire entendre de personne.

On sait que beaucoup de femmes ont peur du tonnerre; le plus violent orage n'inspirait pas la moindre frayeur à l'impératrice; souvent même elle laissait ses fenêtres ouvertes pour contempler ce spectacle. Elle ne craignait qu'une seule chose : c'était la mer, mais non point par un sentiment de peur; toutes les fois qu'elle eut à visiter un port de mer avec l'empereur, elle s'embarquait toujours avec sa majesté et l'accompagnait dans toutes ses courses; et pourtant, chaque fois que cela lui arrivait, elle en était assez fortement incommodée : elle était même pour cela d'une telle susceptibilité, qu'elle éprouvait les mêmes incommodités en naviguant sur un lac ou sur une rivière; mais, je le répète, la peur n'y était pour rien. Telle était, telle j'ai vue,

pendant plus de dix ans, la femme que, dans ses plates rapsodies, ses suppositions mensongères, mademoiselle Lenormand a voulu peindre comme une femme superstitieuse. Quand on fait un roman historique, encore faudrait-il conserver le caractère de son héros.

Voyage en Allemagne. — L'impératrice sans déjeûner. — Les omelettes de village. — Navigation sur le Rhin. — Le prince primat. — L'habit ecclésiastique et l'épée. — Visite à Francfort-sur-le-Mein. — Les Allemands en grande tenue et les présidens de canton. — Les arts protégés par l'impératrice. — M. Denon. — M. Bosio. — M. Fontaine. — La reconnaissance et les ingrats. — Goût de l'empereur pour la musique italienne. — Crescentini et madame Grassini. — Un musicien rival de l'empereur. — Les spectacles de la cour et les petits concerts de Fontainebleau. — La Couronne de Fer.

XXIV.

Je disais tout à l'heure que toute espèce de navigation fatiguait beaucoup l'impératrice Joséphine, mais que jamais elle n'éprouvait un sentiment de peur; j'aurai l'occasion de donner une nouvelle preuve de cette dernière assertion, lorsque, plus tard, je racon-

terai les diverses circonstances d'un voyage en Suisse où j'accompagnai sa majesté. En attendant, il me revient en souvenir quelques détails relatifs à l'un de nos séjours à Mayence, détails qui avaient momentanément fui de ma mémoire lorsque j'ai parlé de nos voyages en Allemagne.

Je ne me rappelle pas précisément l'époque du voyage auquel je fais allusion; je sais seulement que l'empereur avait dit à l'impératrice de venir l'attendre à Mayence. Dans le trajet que nous fîmes sur le Rhin, il arriva un petit incident qui me rappela le souper de Fontainebleau dont j'ai parlé précédemment. Un bateau couvert, portant le déjeûner que nous devions faire en cheminant, faisait partie obligée du convoi; mais on n'avait pas mis assez de chevaux à ce bateau, qui, cependant, était parti bien avant sa majesté, de sorte qu'il ne put jamais nous rejoindre après que nous l'eûmes dépassé. Cependant la faim se faisait sentir aussi bien à sa majesté qu'à nous; on aborda près d'un

village où l'on nous procura tout ce qu'il fut possible de trouver, c'est-à-dire pas grand'chose, et nous étions très-nombreux. Nous nous sauvâmes à force d'omelettes, et loin de témoigner la moindre humeur de ce petit contre-temps, sa majesté fut on ne peut pas plus gaie, et je ne l'ai jamais vue manger de meilleur appétit.

En général, ce voyage fut charmant; le yacht que montait l'impératrice était superbe: on l'avait orné de glaces à l'intérieur et tapissé en damas bleu. Sa majesté avait pour elle seule une fort belle chambre, bien meublée, et dans laquelle se trouvait un excellent lit, ce qui ne lui fut point inutile, car elle resta presque constamment couchée. Ainsi que cela lui arrivait toujours, comme je l'ai dit précédemment, elle fut fort incommodée du mouvement du yacht, quoique ce mouvement fût presque insensible.

Pendant son séjour à Mayence, sa majesté eut une cour très-brillante; tous les princes voisins accoururent lui présenter leurs hom-

mages, et le prince primat ne fut pas un des derniers. Je l'avais déjà vu à Paris, où il était venu peu après le couronnement de l'empereur; mais mes yeux ne pouvaient s'accoutumer à le voir portant une épée avec le costume ecclésiastique.

Le prince primat ayant engagé l'impératrice à venir dans la capitale de ses États, Francfort-sur-le-Mein, elle s'y rendit et y reçut une brillante réception; il y eut bal paré, et ce ne fut pas une chose peu comique à nos yeux français, toujours portés à saisir le ridicule, que de voir les bons gros habitans de Francfort sous divers costumes qu'ils portaient avec une gaucherie native. A cause de la présence de sa majesté, les hommes ne pouvaient être admis que costumés ou en habit habillé, et les cheveux emprisonnés dans une bourse; auprès d'eux, les fameux présidens de canton, dont on s'était tant moqué à Paris, auraient été des modèles de grâce et d'élégance. La plupart d'entre eux ayant les cheveux à la Titus, leur bourse

était attachée avec une épingle au collet de leur habit, et ce collet étant assez bas, chaque fois qu'ils baissaient la tête, cela produisait l'effet le plus plaisant du monde.

Il y eut aussi bal masqué à l'occasion de l'arrivée de l'impératrice; il fut très-brillant, bien que les masques ne fussent que pour la forme. Les dames, élégamment parées, avaient un petit domino fort court, tel qu'on les porte à Venise, et qui ne voilait que fort peu la beauté et la richesse de leur parure; leur figure était couverte d'un masque qui cachait à peine le front; le tour des yeux était garni d'une petite dentelle noire; la plupart des hommes avaient un faux nez et une fausse barbe, et ce déguisement si simple produisait pourtant l'effet le plus plaisant; il était presque impossible de reconnaître ceux qui le portaient, tant leur physionomie était changée. L'impératrice et le prince primat assistaient à ce bal dans la loge du prince; mais la reine de Hollande et la princesse de Bade, et plusieurs dames de la cour, se déguisèrent, et, se

mêlant à la foule, s'amusèrent beaucoup à intriguer différentes personnes qui ne les reconnurent pas. Le prince primat fut charmant pour tous les gens du service de l'impératrice, et nous traita avec beaucoup de distinction.

Je reviens maintenant, sans aucune transition, à quelques détails relatifs à l'impératrice. Sa majesté aimait beaucoup les arts, et, quand elle le pouvait, elle ne négligeait jamais l'occasion de protéger les artistes. Combien ont été secourus par elle! combien en ont reçu des encouragemens, et toujours avec la plus exquise délicatesse! Elle aimait beaucoup la conversation de M. Denon, qui venait souvent la voir. On sait que ce savant avait accompagné l'empereur lors de l'expédition d'Égypte, et que, depuis cette époque, sa majesté avait en lui la plus grande confiance. M. Denon contribua puissamment à enrichir nos musées de statues et de tableaux. Dès que l'empereur s'était emparé d'une province étrangère, d'une ville renfermant des objet d'art, M. Denon

était aussitôt mandé auprès de lui, pour apprécier le mérite des ouvrages qu'il jugerait dignes de figurer au musée Napoléon. Les artistes trouvaient en lui un protecteur aussi aimable qu'éclairé; bien souvent l'impératrice l'aida à procurer de l'ouvrage à de jeunes artistes, dont il savait deviner le talent. Parmi ceux qui commençaient à jouir d'une réputation qu'ils ont méritée depuis, je pourrais citer M. Bosio, le protégé favori de M. Denon, qui le fit connaître à leurs majestés, dont il obtint fréquemment des encouragemens qui ont dû beaucoup contribuer à le faire parvenir au rang qu'il occupe parmi nos sculpteurs.

Toutes les fois que M. Denon venait faire sa cour à l'impératrice, il en était parfaitement reçu : elle aimait beaucoup à s'entretenir avec lui de tout ce qui intéressait les arts; et, à vrai dire, il était impossible de trouver un homme plus aimable, d'un meilleur ton, et dont la conversation fût plus intéressante. C'était pour moi un grand plaisir

lorsque j'étais à même d'assister à leurs entretiens.

L'impératrice connaissait déjà depuis longtemps M. Fontaine lors de son élévation. C'est elle qui le fit connaître à son mari tout aussitôt qu'il devint premier consul. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'empereur sut apprécier le mérite de cet homme justement célèbre, car on sait qu'il lui donna toute sa confiance, et qu'il la lui conserva jusqu'à la fin de son règne. Quels qu'aient été les autres travaux dont M. Fontaine fut chargé depuis par la maison d'Orléans, il a toujours conservé un vif souvenir de sa reconnaissance pour sa première protectrice. C'est un exemple que j'aime à citer préférablement à beaucoup d'exemples contraires et sur lesquels je m'impose silence; il ne faut pas que dans un livre uniquement consacré au souvenir de la femme par excellence on puisse lire des noms d'ingrats; et, d'ailleurs, la liste en serait trop volumineuse. Chaque fois que depuis la mort de l'impératrice j'ai eu l'honneur de

voir M. Fontaine, je n'ai pas eu besoin de le mettre sur la voie pour qu'il rappelât avec un noble sentiment d'affection dévouée tout ce qu'il avait dû aux bontés de sa majesté pour lui.

Quant à ce qui me concerne, je n'ai qu'à me louer des aimables procédés de M. Fontaine; étant allée le trouver dans les derniers temps pour le prier de me rendre un service, j'en reçus l'accueil le plus gracieux. Il était, quand je vins le voir, entouré de plusieurs personnes de distinction, et, entre autres, de quelques officiers de l'armée; il quitta tout pour venir à moi, et lorsque je lui eus expliqué le sujet de ma visite, il s'excusa auprès des personnes qui se trouvaient là de les laisser seules un instant, en ajoutant : « Pardonnez-moi, mes-« sieurs, mais madame et moi sommes de « vieilles connaissances; car nous avons *servi* « ensemble. »

Aimant beaucoup la musique, il était tout naturel que l'impératrice étendit sa protection sur les musiciens. L'empereur partageait

son goût pour la musique; mais il accordait une préférence très-marquée à la musique italienne.

Ce fut pendant un de ses séjours à Vienne que l'empereur entendit pour la première fois Crescentini. Il en fut tellement enchanté, qu'il fit tout ce qu'il put pour l'engager à venir à sa cour et pour le déterminer à s'y attacher. Outre un traitement fixe de cinquante mille francs, il lui donnait fréquemment de bonnes gratifications. L'empereur ne permit jamais que son chanteur de prédilection parût sur un théâtre public.

Crescentini était d'une taille élevée, mais mal fait; à son embonpoint flasque, à ses joues blafardes, on l'aurait pris, à la ville, pour une vieille femme habillée en homme. Il avait une apparence de douceur et de bonté que son caractère ne démentait pas; car on en disait beaucoup de bien. La première fois que nous le vîmes, ce fut peu après le retour de l'empereur, de la campagne d'Austerlitz. Il faisait l'admiration de toute

la cour et de tous ceux qui l'entendaient, notamment dans la *Cléopâtre* de Nazzolini, où il était merveilleusement secondé par madame Grassini.

Des mouvemens pleins de grâce et de dignité, une parfaite intelligence de la scène, des gestes modérés et parfaitement en rapport avec le dialogue, une physionomie sur laquelle toutes les nuances de passion se peignaient avec la plus étonnante vérité; toutes ces qualités rares et précieuses donnaient aux accens de cet artiste une magie dont il est impossible de se faire une idée, à moins de l'avoir entendu.

Madame Grassini avait été, comme on le sait, la maîtresse de l'empereur, lorsque, n'étant encore que général, il dévasta l'Italie de lauriers, expression dont se servit un jour M. de Fontanes en parlant à l'impératrice. L'empereur l'ayant fait venir à Paris, il y eut quelque rapprochement entre eux; mais il eut bientôt un musicien pour rival heureux. En ayant été informée par des langues chari-

tables, et il n'en manquait pas aux Tuileries, sa majesté fit donner l'ordre à madame Grassini de s'éloigner; mais elle eut, peu de temps après, la permission de revenir. C'était encore une fort belle femme, quoique n'étant plus de la première jeunesse.

Crescentini chanta dans plusieurs opéras avec une égale perfection; mais il se surpassa dans le *Romeo e Giulietta* de Zingarelli : aussi représentait-on très-souvent cet ouvrage, que son auteur avait composé à Rome pour Marchesi et pour madame Catalani, qui débuta, pour la première fois, par le rôle de Giulietta.

Lors du voyage de Fontainebleau, c'était presque toujours la troupe italienne de la cour que faisait venir l'empereur. Les spectacles que l'on y donnait ressemblaient plus à des concerts qu'à des représentations dramatiques : bien souvent, en effet, le spectacle se composait d'un acte d'opéra buffa et d'un acte d'opéra séria, ce qui faisait un contraste fort singulier pour nous autres qui n'avions point l'habitude de ces sortes de pasti-

ches, fort usités d'ailleurs en Italie. Ne sachant pas l'italien, je ne pouvais jouir, ainsi que beaucoup d'autres personnes, que de l'attrait de la musique et des décorations ; aussi était-ce une chose vraiment bizarre, après avoir vu au lever du rideau de rians paysages, des guirlandes de fleurs et des bergères, de voir tout à coup la décoration changer et représenter le tombeau de Giulietta dans un obscur souterrain.

A Paris, lorsqu'il y avait spectacle à la cour, une pièce jouée par les comédiens français précédait presque toujours l'opéra italien. Ce fut, comme on le sait, après une de ces représentations que l'empereur, ravi de la manière dont Crescentini avait chanté le rôle de Roméo, lui donna la croix de la Couronne de Fer. Ce jour-là, de la loge où j'étais, je voyais parfaitement avec ma lorgnette la figure de sa majesté ; pendant que Crescentini chantait le fameux air *Ombra adorata aspetta*, elle était, sans exagération, rayonnante de plaisir. L'empereur s'agitait sur son fauteuil, parlait fré-

quemment aux grands officiers de l'empire qui l'entouraient, et semblait vouloir leur faire partager l'admiration qu'il éprouvait. Le spectacle n'était pas fini lorsqu'il fit appeler M. de Marescalchi, et ce fut alors qu'il lui dit de donner la croix à Crescentini.

Cette récompense inattendue fit beaucoup de bruit à la cour, et se répandit dès le lendemain dans Paris. Beaucoup de personnes blâmèrent l'empereur, d'autres l'approuvèrent, mais en moins grand nombre; les militaires surtout qui étaient décorés de la même croix en parurent fort mécontens. Je n'ai point d'opinion à avoir sur ce que fit l'empereur en cette circonstance; j'ai dit ce que j'ai vu de sa vive satisfaction pendant la représentation, et je dois ajouter qu'il était impossible d'entendre Crescentini sans être ravi d'admiration. C'était avec un art incroyable qu'il modérait sa voix, ou lui donnait de l'extension, selon l'étendue de la salle dans laquelle il chantait; il la faisait vibrer avec une force extraordinaire dans la salle de spectacle, et la

retenait à son gré lorsqu'à Fontainebleau, par exemple, il était appelé aux concerts que donnaient leurs majestés dans les petits appartemens. Elles étaient remplies d'égards pour lui; mais, comme il avait un ton excellent, il ne s'écarta jamais des bornes du respect qu'il leur devait. Chose qui pourra paraître assez surprenante : Crescentini avait pour maîtresse une fort jolie femme, qui l'accompagnait dans tous ses voyages; mais ce qui le paraîtra beaucoup moins, c'est qu'il en était très-jaloux.

Respect de l'empereur pour la propriété. — Mademoiselle Julien et la maison de Boispréau. — Les offres rejetées. — Mort tragique de mademoiselle Julien. — Les deux parcs. — Sobriété de l'empereur. — Les déjeûners intervertis. — Administration de la maison impériale. — Le maréchal Duroc, le grand écuyer et le maître de la garde-robe. — La manie des économies. — L'empereur et les mémoires de blanchisseuse. — Nos toilettes critiquées par l'empereur. — Mariage de plusieurs aides-de-camp. — Les deux mariages du général Rapp. — Froideur de l'empereur pour M. de Lauriston et pressentiment. — Le général Corbineau. — Fatale prédiction réalisée. — Lettre de l'empereur et mort du général Corbineau. — Larmes de l'impératrice.

XXV.

Un des traits les plus distinctifs de l'empereur était un profond respect pour la propriété, toutes les fois, bien entendu, qu'il ne s'agissait pas d'une principauté ou d'un royaume; car alors, c'était sa politique qui agissait et non sa conscience d'homme; mais,

dans toutes les affaires particulières, il n'aurait pas souffert de la part de ses serviteurs la moindre vexation envers qui que ce fût, même pour ce qui paraissait l'intéresser le plus.

N'étant encore que consul, il passait beaucoup de temps à La Malmaison, et, comme sa maison et celle de l'impératrice augmentaient tous les jours, il n'y eut bientôt plus assez de place pour loger tout le monde. Non loin du château était une maison que l'on appelait Boispréau, appartenant à une demoiselle Julien qui l'avait eue par héritage de son père. Mademoiselle Julien était d'un certain âge, et se plaisait beaucoup dans sa propriété, où elle avait à peu près concentré toutes ses habitudes. Le premier consul désirait vivement en faire l'acquisition, et en fit offrir un prix double de sa valeur; mais mademoiselle Julien rejeta toutes les offres, et ne voulut jamais consentir à se défaire de sa maison. Devenu empereur, il fit renouveler ses offres, en proposant les plus grands avantages; mais

ses émissaires reçurent toujours pour réponse un refus opiniâtre à écouter aucune proposition. L'empereur, tout contrarié qu'il était, ne témoigna jamais qu'il en voulût à mademoiselle Julien, et ce ne fut qu'à la mort de celle-ci que ses héritiers vendirent à l'impératrice la propriété tant souhaitée.

La maison de Boispréau était fort jolie; elle avait pour principale dépendance un fort beau parc, qui touchait presque à celui de La Malmaison. Dans ce parc étaient plusieurs pièces d'eau alimentées par des sources. Ce fut dans une de ces pièces d'eau, que la malheureuse demoiselle Julien trouva une mort volontaire. Avant d'exécuter son funeste projet, elle laissa dans sa chambre une lettre par laquelle elle informait sa famille de la résolution qu'elle avait prise de se détruire, afin que l'on ne pût accuser personne de sa mort. Ayant ensuite écarté sous divers prétextes les personnes qui l'entouraient habituellement, elle alla se jeter dans la plus grande pièce d'eau du parc. Ce ne fut qu'au

bout de quelques heures que, ne la trouvant pas dans son appartement, on se mit en devoir de la chercher dans le parc, de l'appeler; enfin, lorsqu'on découvrit son corps, il était trop tard, elle avait cessé d'exister. Nous n'avons jamais su quelle cause avait pu porter mademoiselle Julien à cet acte de désespoir. Elle avait passé l'âge des passions; elle jouissait d'une fortune plus qu'aisée; n'ayant jamais été mariée, on ne pouvait lui supposer des chagrins domestiques; elle était aimée, considérée de tous les habitans de Ruel, dont plusieurs la connaissaient par ses actes de bienfaisance; ne trouvant point à sa fatale détermination de motif plausible, on l'attribua à un moment d'aliénation mentale.

Lorsque, après la mort de mademoiselle Julien, l'impératrice fut en possession de Boispréau, on fit abattre la séparation qui existait entre les deux parcs, qui n'en formèrent plus qu'un. La maison fut habitée par les personnes de service qui venaient le matin au château et s'en retournaient le soir; de-

puis cette acquisition, on pouvait aller à Ruel sans sortir de la propriété de sa majesté, car l'entrée de Boispréau donnait dans le village.

Si l'empereur prêchait souvent l'économie à l'impératrice, on ne saurait nier qu'il prêchait d'exemple. Il était d'une extrême sobriété, et lorsqu'il voyait plusieurs plats sur sa table, il grondait : « Monsieur, disait-il « alors à son premier maître d'hôtel, vous « voyez bien que vous me faites trop man- « ger ; je n'aime pas cela ; cela m'incommode, « je veux qu'on ne me serve que deux plats. » Il était aussi très-réservé sur le vin, dont il ne buvait jamais que d'une sorte ; c'était presque toujours du Chambertin, et il en buvait très-peu. Il mangeait avec une rapidité qui passe toute imagination, lorsque surtout il était préoccupé ; alors il ne savait réellement pas ce qu'il mangeait ; et comme on le servait en ambigu, il lui arrivait très-souvent de commencer par un biscuit. Après chaque repas il prenait une tasse de café à l'eau.

C'était une grande époque dans le palais, et surtout pour les chefs de service, que le moment où l'empereur s'occupait du budget annuel de sa maison. Le maréchal Duroc, chargé de toutes les dépenses de la maison proprement dite, avait établi dans cette administration un ordre vraiment admirable; le moindre gaspillage était impossible, et tout était payé avec la plus scrupuleuse ponctualité. Le grand écuyer était chargé de la dépense des écuries, et le grand maître de la garde-robe de tout ce qui concernait la personne de l'empereur. Quelque économie que l'on y apportât, sa majesté trouvait toujours que la dépense montait trop haut; et quand elle était parvenue à faire quelque réduction, elle en était enchantée; elle s'en vantait devant l'impératrice, lui expliquait quelles sommes il avait pu économiser : sans doute l'empereur espérait lui faire partager, par voie d'insinuation, ses goûts parcimonieux; mais il prêchait dans le désert, et l'impératrice faisait la sourde oreille.

En vérité, la manie économique de l'empereur était poussée trop loin; et si je prends ici la liberté d'en faire l'observation, je vais le prouver par un fait. Pour parvenir à faire toutes les économies que voulait sa majesté, il fallait bien que quelqu'un en souffrît, et cela tombait tout directement sur les employés de la maison. Sans doute nos tables étaient plus que suffisantes, et l'on se contenterait à moins; mais enfin elles étaient progressivement moins bien servies, et continuellement on en retranchait quelque chose. Ce n'est pas toutefois à ces retranchemens que je fais allusion quand je dis que la manie économique de l'empereur était poussée trop loin : voici le fait.

L'empereur entrait si minutieusement dans les plus petits détails de sa maison, qu'un jour son attention s'étant arrêtée sur le mémoire de la blanchisseuse, il trouva que cette dépense était trop élevée, et s'en plaignit au maréchal Duroc, qui, pour trouver l'économie que demandait l'empereur, décida que

tous les employés de la maison ne changeraient de draps qu'une fois par mois, et que par mois aussi on ne donnerait à chacun que deux serviettes. Il y a peu de maisons bourgeoises où l'on ne soit un peu plus magnifique; mais l'empereur avait prononcé, et il fallut l'intervention de l'impératrice pour que nous ne fussions pas comprises dans cette mesure.

Je m'abstiendrai d'entrer dans quelques détails sur la toilette de l'empereur, sur ses habits de prédilection, son usage de se baigner; je ne pourrais que répéter ce que Constant en a dit. Si sa toilette l'occupait peu, il n'en était pas de même de celle des autres; il était fort exigeant sur ce chapitre avec les personnes qui l'approchaient, et surtout à l'égard des femmes. Lorsque dans son salon il apercevait des dames dont le costume n'était pas frais, ou dont la toilette était mal faite, cela lui sautait aux yeux, et il en faisait des reproches. Son exigence s'étendait jusque sur nous; il fallait

être en tenue, même dans les voyages; il ne voulait pas même souffrir que nous eussions, le matin, un châle sur les épaules, et lorsque cela nous arrivait, il nous menaçait de le jeter au feu. Lorsqu'il nous voyait en redingotes blanches, il disait que nous n'étions pas habillées. « Je ne veux point que vous soyez « ainsi *en pet-en-l'air.* » Telle était alors son expression favorite, et il fallait bien souvent que l'impératrice prît la parole pour nous défendre.

L'empereur avait fait faire de riches mariages à plusieurs de ses aides-de-camp, voulant leur assurer une belle existence dans le monde, et que leurs femmes pussent briller à la cour; mais ces unions souvent forcées, qui rappelaient celles de l'ancien régime, lorsqu'un grand seigneur épousait une fille de finance, ne firent pas le bonheur de tous ceux qui les contractèrent. Ainsi, par exemple, l'empereur fit épouser au général Rapp, qu'il aimait beaucoup et qui conserva toujours un ton de franchise dont quelques autres perdi-

rent promptement l'habitude, mademoiselle W***, fille d'un banquier; elle reçut en dot un million avec lequel le général Rapp acheta le bel hôtel de Montmorin, situé sur le boulevard neuf, au coin de la rue Plumet. Ce mariage ne tarda pas à tourner mal. Madame Rapp était fort jolie et fort coquette; elle eut des adorateurs; et si la plupart furent malheureux, il fallut bien admettre au moins une exception. Dans un bal masqué, une dame eut la cruauté de dire au général quel était son sort; les preuves ne furent point épargnées, et on lui cita jusqu'au nom de la personne qui prêtait les mains à cette intrigue et aidait à le tromper. Une femme de chambre gagnée, témoin et confidente de tout le mystère, en dévoila les secrets, et le général Rapp eut toute la certitude possible de ce qu'il est si sage de vouloir ignorer. Le bruit même courut à la cour que les choses furent tellement disposées, que le général Rapp ne put conserver aucun doute. Il alla trouver l'empereur, auquel il raconta sa mé-

aventure, et pria sa majesté d'autoriser son divorce : les faits étaient trop avérés pour que l'empereur le refusât ; le divorce fut prononcé, et quelques années après, le général Rapp contracta un second mariage, dont il eut autant à s'applaudir qu'il avait eu à se plaindre du premier.

L'empereur aimait beaucoup moins M. de Lauriston ; cependant il était, je crois, le plus ancien de ses aides-de-camp après le général Junot et le maréchal Duroc ; mais ces messieurs ne restèrent pas aussi long-temps que M. de Lauriston aides-de-camp de sa majesté. Dès le consulat, madame de Lauriston, femme exemplaire sous tous les rapports, avait été nommée dame de compagnie de madame Bonaparte. Le général était un des plus beaux hommes de la cour ; quand l'empereur en parlait, il disait quelquefois : « Mon bel « aide-de-camp. » Quant à l'espèce de froideur que l'empereur avait pour lui, je ne sais à quoi l'attribuer ; c'était peut-être un pressentiment !

Le général Corbineau fut aussi particulièrement attaché à la personne de l'empereur. Il fut compris dans la première nomination d'écuyers qui eut lieu à l'époque du sacre. Au moment de partir pour la première campagne de Vienne, il n'était encore que colonel. Il était avec nous à Saint-Cloud lorsqu'il reçut l'ordre de rejoindre son régiment. Pressé, comme on peut le croire, de se rendre à Paris, comme il traversait la cour du château, il aperçut une voiture, à la livrée de l'empereur, qui partait; il s'informa de la personne qui était dedans; quand on lui eut dit que c'était moi, il me demanda la permission d'y monter, et je n'ai pas besoin de dire quelle fut ma réponse.

Le colonel Corbineau était un homme fort agréable de sa personne et d'un caractère excellent; il n'avait pas cette fierté que l'on a pu reprocher à quelques généraux de la cour militaire de l'empereur, notamment à M. de Lauriston, aux MM. Lemarois, etc. Je ne le voyais pas pour la première fois, car j'avais

déjà eu l'occasion de le connaître dans un voyage où il avait accompagné leurs majestés.

A l'ordre de rejoindre l'armée était jointe sa nomination au grade de général. Qu'il était heureux de son avancement! comme il témoignait avec expansion la joie qu'il en éprouvait! avec quel enthousiasme il me disait : « Ou je me ferai tuer ou je mériterai la fa- « veur que l'empereur m'accorde. Mademoi- « selle (ici je suis sûre de rapporter ses « propres expressions, tant elles me frappè- « rent), mademoiselle, vous entendrez par- « ler de moi; si je ne suis pas tué, je ferai « quelque action d'éclat. » L'une de ces deux choses arriva, ou plutôt toutes deux furent réalisées : après s'être couvert de gloire en diverses rencontres, le malheureux général Corbineau trouva la mort dans cette même campagne en même temps que la victoire. J'étais aux Tuileries, à la toilette de l'impératrice, au moment où on lui remit une lettre de l'empereur, dans laquelle il lui disait : « J'ai perdu le général Corbineau,

« que je regrette beaucoup ; il s'était couvert « de gloire. » L'impératrice, comme cela lui arrivait souvent quand nous étions seules, nous lut tout haut ce passage de la lettre de l'empereur ; je lui racontai alors le voyage de Saint-Cloud à Paris, que j'avais fait, quelques mois auparavant, avec le général Corbineau ; je lui rendis un compte exact de la conversation que j'avais eue avec lui le long de la route, lui rapportant les paroles trop prophétiques qu'il m'avait dites. Sa majesté lui donna des larmes ; souvent elle ne pouvait les retenir quand elle apprenait la mort de quelques généraux. Elle n'eût pas été plus sincèrement, plus profondément affligée, s'il se fût agi de la mort d'un de ses parens ; hélas ! elle n'eut que trop souvent à déplorer de semblables pertes !

La maréchale Lefebvre. — Les dîners de Saint-Cloud et M. de Talleyrand. — Amitié de l'impératrice pour la maréchale Lefebvre. — Le diamant perdu, — Le domestique fouillé. — Originalité systématique. — La duchesse de Bassano. — Le maréchal Bessières et Virginie. — Anecdote racontée par l'impératrice.

XXVI.

Je ne crois pas qu'il ait paru un seul ouvrage sur le consulat ou sur l'empire où l'auteur n'ait cité le nom de madame la maréchale Lefebvre. On rapporte sur son compte beaucoup d'anecdotes, dont quelques-unes sont vraies et la plupart supposées; on

a profité de ce que des locutions plus que naïves lui étaient échappées pour en grossir le nombre, comme on prête à monsieur de Talleyrand une foule de bons mots qui ne sont pas de lui, et qui très-probablement auraient passé inaperçus, sans le couvert de celui auquel on les attribuait. Il y a du vrai dans ce que l'on a dit de madame la maréchale Lefebvre, mais il y a beaucoup d'exagération. Elle n'avait point un langage façonné aux exigences de la société ; mais il y avait plus d'esprit naturel dans sa conversation que dans celle de la plupart de beaucoup de belles dames qui parlaient fort correctement, sans doute, mais qui avaient précisément autant d'esprit que l'on en trouve à chacune des pages de la grammaire française. Quant au caractère, quant à la bonté de cœur de la maréchale, il eût été difficile de trouver à qui la comparer. En général, l'impératrice avait un tact si parfait pour juger de la valeur des personnes qui venaient la voir, que l'on ne courait presque jamais le risque

de se tromper en adoptant son opinion ; et elle aimait beaucoup madame la maréchale Lefebvre.

N'ayant reçu que peu ou point d'éducation, ce n'était pas son mari qui aurait pu la former aux usages des salons, et elle ne chercha jamais elle-même à s'enduire de ce vernis brillant et si souvent trompeur que l'on nomme le bon ton. Elle était douée d'un jugement sain, et de beaucoup d'esprit naturel qui rehaussait l'originalité de ses expressions.

Chaque fois que madame la maréchale Lefebvre se présentait pour voir l'impératrice, soit aux Tuileries, soit à Saint-Cloud, elle était reçue immédiatement ; elle venait quelquefois le matin et était sûre de l'accueil le plus aimable. Les courtisans, dans l'espoir de divertir sa majesté, recueillaient soigneusement tout ce qu'elle disait de plaisant, le rapportaient à l'impératrice et l'engageaient à le lui faire répéter. Quelquefois elle le faisait. Quand l'empereur apercevait madame la maréchale Lefebvre, il ne manquait jamais

de lui adresser la parole. Les jours de conseil, lorsque la cour était à Saint-Cloud, les ministres, les maréchaux et leurs femmes étaient ordinairement invités à dîner. Quand M. de Talleyrand s'y trouvait, et il manquait rarement de venir ces jours-là, on avait toujours l'attention de le placer, à table, près de la maréchale. C'était alors un feu roulant de mauvaises plaisanteries, ce qui rendait ces dîners extrêmement gais et amusait beaucoup leurs majestés.

La maréchale avait une certaine histoire qu'elle racontait volontiers; il s'agissait d'une chose qui lui était arrivée à elle-même tout récemment, et qui faisait pouffer de rire les auditeurs. On en prévint un jour l'impératrice, qui, tout naturellement, la mit sur la voie un matin qu'elle vint la voir; toutefois, l'impératrice ne voulut pas la faire parler devant ces dames, craignant les gorges chaudes qu'elles n'auraient pas manqué d'en faire, et elle attendit que celles-ci fussent sorties du salon. Lorsque l'impératrice et la maré-

chale furent seules, le récit commença. J'éprouve beaucoup de difficultés, je l'avoue, à le rapporter ici; je l'aurais même passé sous silence, si je ne le tenais de la bouche même de l'impératrice, qui riait aux éclats en me racontant la chose. Je n'y mettrai pas toutefois la même franchise de langage que la maréchale. On lui avait volé un fort beau diamant; soupçonnant un domestique de sa maison d'être l'auteur de ce vol, elle le fit venir en sa présence et resta seule avec lui; alors elle se mit en devoir de le fouiller; n'ayant rien trouvé, elle lui ordonna de se déshabiller complètement, et dans cet état... Eh bien !... dans cet état... elle le fouilla encore. Je ne puis pas vous en dire plus, sinon que le diamant fut retrouvé.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, et ce qui rendait encore bien plus comique le récit de la maréchale, c'est qu'elle racontait cela comme si elle eût dit la chose du monde la plus simple, la plus naturelle; l'impératrice pensait que cette sorte de cynisme naïf était

un système que la maréchale avait adopté. Elle avait trop d'esprit pour ne pas juger qu'il lui serait impossible de briller à la cour, même de s'y faire remarquer par un langage et des manières ordinaires, et elle avait choisi, pour fixer l'attention et faire parler d'elle, ce genre d'originalité, bien singulier dans une femme. Du reste, elle était extrêmement charitable, bonne, affable envers tout le monde jusqu'à la familiarité, et c'étaient ces rares et précieuses qualités qui la faisaient aimer de l'impératrice. Le maréchal fut du petit nombre des maréchaux qui moururent sans fortune; sa probité, non moins que sa valeur militaire, lui avaient conquis l'estime de l'empereur, quoiqu'il le soupçonnât d'être toujours resté, au fond, un peu républicain.

Parmi les dames de la cour de l'impératrice, il y en avait une qui, par ses manières distinguées, son ton de politesse, la grâce, l'élégance de sa personne, et sa beauté presque idéale, était tout l'opposé de la maréchale

Lefebvre : c'est de madame Maret, depuis duchesse de Bassano, que je veux parler ; comme elle avait fait partie de la suite de l'impératrice, lors du voyage de Milan pour le couronnement d'Italie, j'avais eu occasion de la voir souvent ; car depuis, elle faisait rarement son service, étant fort occupée des soins qu'elle donnait à sa jeune famille ; elle eut quatre enfans qu'elle nourrit tous les quatre ; sa conduite, comme femme et comme mère, fut si parfaite, si complètement exemplaire, que, malgré sa beauté, la calomnie n'osa pas essayer de flétrir sa vertu. Quand elle se trouvait dans le salon de l'impératrice avec la duchesse de Rovigo et madame Gazzani, ces dames formaient un trio charmant. Ce qu'il y eut de rare chez la duchesse de Bassano, c'est que le temps respecta cette beauté jusqu'à sa dernière heure. On sait qu'une mort subite la jeta, pour ainsi dire, toute parée dans la tombe. Cette mort causa au duc une douleur à laquelle on craignit de le voir succomber. La duchesse fut aussi bonne épouse

que bonne mère, et l'on eût difficilement trouvé un ménage plus uni que le leur, bien que M. de Bassano fût plus âgé que sa femme d'un assez grand nombre d'années. On ne saurait se faire une idée de la tendresse et des soins qu'il avait pour ses enfans, les caressant continuellement, jouant avec eux, et les portant dans ses bras.

Je n'ai nullement l'intention, comme on peut le penser, d'intercaler dans ces souvenirs *l'Almanach galant de la cour impériale;* pourtant je ne répudierai pas toutes les anecdotes de ce genre qui se présenteront sous ma plume. Le maréchal Bessières était, dans la plus grande extension du terme, un très-bon et très-brave homme, sans compter ses rares talens militaires qui sont en dehors de mon domaine. Sa femme, dame du palais de l'impératrice, était fort agréable de sa personne, d'un caractère charmant, d'une douceur vraiment angélique et d'une conduite irréprochable. Les deux époux faisaient très-bon ménage, ce qui n'empêchait pas le maréchal

de succomber quelquefois à ce que l'on appelle la tentation.

Le maréchal Bessières avait donc remarqué, dans les chœurs de l'Opéra, une jeune et jolie danseuse dont le nom, devenu fort célèbre depuis, était alors fort peu connu. Elle se nommait Virginie; elle était extrêmement jeune et à peine formée, mais d'une gentillesse charmante; ses grands et beaux yeux noirs avaient surtout une expression on ne peut plus séduisante. Son père, comme l'histoire l'a consacré depuis, était coiffeur du théâtre de l'Opéra. Le maréchal, ayant pris tout-à-fait Virginie sous sa protection, manquait rarement le ballet de l'Opéra, où je l'ai vu souvent, la lorgnette dirigée sur le chœur dansant, faire à sa beauté des signes d'intelligence. On sait quelle mort cruelle et glorieuse vint arrêter le maréchal dans sa noble carrière; la maréchale fut au désespoir quand elle apprit cette irréparable catastrophe, et une circonstance inopinée vint encore ajouter à sa trop juste douleur : les femmes me comprendront. En

visitant les objets renfermés dans le secrétaire de son mari, elle y trouva des preuves irrécusables de ses liaisons avec Virginie. Voici maintenant comment cette anecdote est venue à ma connaissance : Collia, peintre en miniature, désirant peindre sa majesté, déposa entre ses mains plusieurs portraits pour qu'elle pût juger de son talent ; au nombre de ces portraits était celui de Virginie, et ce fut en me le montrant que l'impératrice me raconta ce qu'on vient de lire. Lorsque madame Bessières revint pour la première fois à La Malmaison, après la mort de son mari, elle raconta à l'impératrice que la découverte qu'elle avait faite des infidélités de son mari avait de beaucoup augmenté sa douleur, et lui avait porté un coup bien sensible. Le maréchal s'était toujours conduit avec elle d'une manière à ne lui inspirer aucun soupçon, et si quelques personnes avaient été informées de ses liaisons avec Virginie, la personne intéressée à les connaître les avait toujours ignorées. La des-

tinée de Virginie était de perdre ses amans d'une mort tragique : un boulet de canon emporta le maréchal Bessières, et l'on sait quelle fut la fin de l'infortuné duc de Berry.

Dernier voyage de l'impératrice avec l'empereur. — La mort du maréchal Lannes. — Désespoir de la maréchale. — Adieux du duc de Montebello à l'impératrice et funestes pressentimens. — L'empereur et l'impératrice à Fontainebleau. — Bruits avant-coureurs du divorce. — Les demi-confidences de Fouché. — Soirées de la princesse Borghèse à Fontainebleau. — Visites des ministres et questions de l'impératrice. — Correspondance avec le prince Eugène. — Modèle de piété filiale. — Douloureuse mission du prince. — Ma conversation avec l'impératrice. — Promesse de l'empereur à l'impératrice. — Le secret des Tuileries. — Fête donnée au roi de Saxe, à La Malmaison. — Dernière soirée théâtrale. — Mort de mademoiselle Contat. — Grande cérémonie à Notre-Dame. — L'empereur, pour la première fois, sans l'impératrice. — Le roi de Westphalie. — Méprise naturelle.

XXVII.

Le dernier voyage que l'impératrice fit avec l'empereur fut le voyage de Strasbourg, lorsque sa majesté quitta Paris pour la campagne de Wagram, dont l'issue devait être le divorce, et le mariage de l'empereur avec

l'archiduchesse Marie-Louise. Je me rappelle parfaitement les circonstances de ce départ, qui fut très-inopiné. La cour était établie au palais de l'Élysée; depuis quelque temps on savait que l'empereur projetait un voyage, car on parlait, comme d'une chose décidée, d'une nouvelle guerre avec l'Autriche; mais le moment n'en était pas encore fixé, lorsque tout à coup, immédiatement après l'arrivée d'un courrier, l'empereur ordonna le départ. N'étant pas alors de service, je me trouvais aux Tuileries; cependant, comme j'avais été désignée pour accompagner l'impératrice, je me tenais sur le qui-vive; mais le départ fut tellement précipité, qu'on n'eut pas le temps de me faire avertir. On n'eut qu'une heure pour faire les préparatifs indispensables, et l'impératrice, voulant absolument accompagner l'empereur, emmena avec elle la femme de chambre qui se trouvait là pour le service du soir; celle-ci monta en toute hâte dans une chaise de poste avec Constant, valet de chambre de l'empereur, sans qu'on lui eût

même laissé le temps de prendre ses effets de première nécessité.

Leurs majestés voyagèrent jour et nuit et se rendirent à Strasbourg sans s'arrêter. L'empereur n'y resta que le temps de prendre un bain, et passa le Rhin le jour même de son arrivée : aussi n'était-il déjà plus à Strasbourg quand nous y arrivâmes, et cependant nous avions quitté Paris peu d'heures après leurs majestés, et, comme elles, nous avions voyagé jour et nuit. J'avais été informée du départ de l'impératrice, et j'avais en même temps reçu l'ordre de venir la rejoindre avec les autres personnes du service désignées pour le voyage.

On n'attend sûrement pas de moi que j'entre dans aucun détail sur cette campagne, qui fut si glorieuse et fit pourtant verser tant de larmes ; je dirai seulement que tant qu'elle dura, jusqu'à la paix conclue à Schœnbrunn, l'impératrice n'eut aucun lieu de se douter que ce qu'elle avait craint si souvent allait enfin arriver : jamais, en effet, les lettres de l'em-

pereur à sa majesté n'avaient été plus fréquentes; ces lettres, il est vrai, ne contenaient souvent que très-peu de mots, et elles ne pouvaient guère être plus longues, étant quelquefois écrites sur le champ de bataille; mais telles qu'elles étaient, chaque fois qu'il en arrivait une, c'était un sujet de joie pour tout ce qui environnait l'impératrice. L'écriture de l'empereur était quelquefois tellement indéchiffrable, que, malgré l'habitude que sa majesté avait de la lire, je l'ai vue être obligée de l'étudier long-temps. J'ai entre les mains une preuve de ce que j'avance; c'est l'original d'une lettre écrite de Berlin à l'impératrice, et dont on trouvera le *fac-simile* en tête de mon second volume, ainsi que celui d'une autre lettre dont j'ai déjà parlé au commencement de cet ouvrage. L'impératrice avait toujours la bonté de nous lire ses lettres; je ne saurais dire l'effet que cela produisait sur nous quand l'empereur annonçait de bonnes nouvelles: alors nous étions réellement comme des fous. Lorsqu'au contraire nous appre-

nions la mort de quelque compagnon de gloire de l'empereur, il régnait dans notre intérieur une consternation générale.

Ce fut pendant cette campagne que nous apprîmes que le maréchal Lannes avait eu les deux jambes emportées par un boulet de canon. Quand cette fatale nouvelle arriva à Paris, madame la maréchale se mit en route sur-le-champ, espérant revoir encore son mari. Lorsqu'elle passa à Strasbourg, elle était tellement pressée d'arriver à sa destination, qu'elle ne put venir au palais; mais sa majesté, voulant la voir, alla lui faire une visite à l'auberge où elle était descendue. Hélas! malgré toute la diligence qu'elle fit, elle arriva trop tard, ou plutôt elle n'arriva pas : un courrier qu'elle rencontra en route lui annonça qu'il n'existait plus, et elle revint sur ses pas.

Je n'essaierai point de peindre la douleur de madame la duchesse de Montebello; elle était dans un désespoir qu'il serait impossible de se figurer, car son ménage était un des

plus heureux, des plus unis et des plus exemplaires parmi les grands de l'empire; mais il est un fait dont je puis parler avec pleine connaissance de cause, en ayant été témoin.

Malgré son incomparable bravoure, malgré cette audace devant laquelle tout danger disparaissait, malgré cette habitude d'affronter la mort de sang-froid, le maréchal Lannes n'était pas parti pour cette campagne comme pour toutes celles qu'il avait faites : soit pressentiment, soit tout autre motif, ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'il se sépara de sa famille, et il retarda, autant qu'il le put, l'instant de son départ.

Voici maintenant ce que j'ai vu et entendu : j'étais dans la chambre de l'impératrice lorsque le maréchal vint prendre congé de sa majesté. Il avait l'air tellement triste que l'impératrice en fut frappée, et que même elle lui en fit l'observation : « Cela est vrai, « lui répondit-il; j'éprouve, pour la première « fois, un sentiment pénible dont je ne puis

« me rendre compte, mais jamais il ne m'en « a autant coûté pour me séparer de ma fa- « mille. » Ceci ne me frappa pas d'abord autrement; mais lorsque nous eûmes appris la nouvelle de sa mort, je ne pus m'empêcher de rappeler cette circonstance à l'impératrice, qui y vit, comme moi, un inexplicable pressentiment.

L'empereur aimait beaucoup le maréchal Lannes; il savait apprécier non-seulement ses grands talens militaires, mais aussi cette loyauté de caractère qui lui fit plus d'une fois dire la vérité au risque de déplaire. Au surplus, la conduite de l'empereur avec la veuve prouve assez tout le cas qu'il faisait du mari.

Pendant notre séjour à Strasbourg, M. Pfister, contrôleur de la bouche, ayant été atteint d'aliénation mentale, fut envoyé à Paris par l'empereur; il passa par Strasbourg, où se trouvait alors l'impératrice : sa folie n'était pas furieuse; elle se manifestait tantôt par les propos les plus cyniques et les plus dégoûtans,

tantôt par des récits de conspirations relatives à la personne de l'empereur, et qu'il ne racontait qu'avec mystère et sous le secret. A son arrivée à Strasbourg, l'impératrice, toujours pleine de bonté pour tout ce qui tenait à sa maison ou à celle de l'empereur, voulut voir M. Pfister : on lui fit observer qu'il était à craindre, vu son état mental, que le pauvre contrôleur ne s'oubliât devant elle et ne tînt, comme il en avait la manie, des discours peu convenables ; mais cela n'empêcha point sa majesté de le faire mander près d'elle. Les premières paroles de Pfister furent aussi sensées qu'on eût pu l'attendre d'un homme dans la plénitude de sa raison ; mais sa majesté lui ayant dit : « Eh bien ! Pfister, vous avez vu « de belles femmes dans votre voyage ? » le pauvre homme se mit à parler d'une façon si grossièrement cynique, avec un dévergondage si dégoûtant, et cependant si grotesque, que sa majesté finit par en rire et s'en amusa beaucoup. La nuit qui suivit cette visite, Pfister, qui ne pouvait dormir, se prit à chan-

ter d'une manière si bruyante, que sa voix parvenait jusqu'à la chambre de l'impératrice, qui m'appela en me disant : « Écoutez donc, « mademoiselle Avrillon, ce pauvre Pfister qui « chante. » Au reste, leurs majestés avaient été très-sensibles au malheur qui avait frappé Pfister; c'était un fidèle serviteur de l'empereur, attaché depuis long-temps à son service, et qui même l'avait suivi en Égypte : voici les détails qui nous furent donnés sur les premiers symptômes de son aliénation. Le jour du combat de Landusht, qui précéda la prise de Ratisbonne, Pfister sort de sa tente, court se cacher dans un bois voisin du champ de bataille, et se dépouille complètement de ses vêtemens. Au bout de quelques heures, l'empereur demande Pfister; on le cherche, on s'informe, personne ne peut dire ce qu'il est devenu. L'empereur, craignant qu'il n'ait été fait prisonnier, envoie une ordonnance aux Autrichiens pour le réclamer; l'ordonnance revient en disant que les Autrichiens n'avaient point vu M. Pfister. L'empereur, vivement

inquiet, ordonne de faire une battue dans les environs; et l'on découvre le pauvre malade, tout nu, blotti derrière un arbre, et dans un état affreux. Madame Pfister, qui était venue à Strasbourg au-devant de son mari, le conduisit à Paris, et le confia aux soins du docteur Esquirol, qui parvint à lui rendre une partie de sa raison; mais ses facultés intellectuelles ne revinrent, pour ainsi dire, qu'aux dépens de ses forces physiques; sa santé s'altéra. Sa famille le conduisit dans une maison de campagne; mais le bon air ne put le rétablir, et sa mort suivit de près. M. Pfister avait une fille que l'impératrice avait tenue sur les fonts de baptême; sa femme était plus jeune que lui, fort bien de sa personne, et d'origine créole; ils faisaient excellent ménage, et elle fut douloureusement affectée de l'état de son mari. Lorsqu'elle arriva à Strasbourg, l'impératrice, toujours compatissante aux peines d'autrui, la reçut avec la plus grande bienveillance.

La vie que nous menions à Strasbourg était

extrêmement triste, dans les premiers temps surtout. Le théâtre de la guerre n'étant pas fort éloigné de nous, nous voyions continuellement des charrettes de blessés traverser la ville pour se rendre dans l'intérieur de la France; tous les jours nous avions de nouveaux sujets de larmes : aussi quittâmes-nous Strasbourg avec une vraie satisfaction. Sa majesté ne revint point directement à Paris; elle alla prendre les eaux de Plombières, où se rendit aussi la reine de Hollande. Beaucoup d'autres personnes vinrent également à Plombières pour y voir sa majesté, qui, tout entière à elle-même, y était beaucoup plus accessible que dans les palais impériaux. Chacun s'empressa pour lui rendre le séjour des eaux le plus agréable possible : on donna plusieurs bals; on représenta une petite comédie de circonstance dont madame Hainguerlot était l'auteur; elle joua le principal rôle de sa pièce avec un talent vraiment remarquable; c'étaient d'autres personnes de la société qui remplissaient les autres rôles. Enfin il y avait

unanimité d'efforts, parmi toutes celles qui se trouvaient à Plombières, pour être agréables à l'impératrice. Le matin, nous faisions assez habituellement des courses dans les environs, et presque tous les soirs on se réunissait chez sa majesté.

Me voici maintenant arrivée à l'époque où commencèrent les grands chagrins de l'impératrice; il fallait que sa destinée s'accomplît. La campagne de Vienne terminée, l'empereur revint à Fontainebleau, où il lui avait mandé de se rendre de son côté, afin de l'y trouver à son arrivée; par suite de je ne sais quel malentendu, l'empereur arriva quelques heures avant sa majesté, ce qui le mit de très-mauvaise humeur : aussi fit-il une scène affreuse à l'impératrice, qui pleura beaucoup. Lorsque je la revis, le lendemain matin, je pus juger, à sa figure toute décomposée, combien elle avait versé de larmes pendant la nuit. La conduite de l'empereur dans cette circonstance, conduite que l'on me permettra d'appeler indigne, suf-

firait pour prouver que déjà il avait arrêté dans sa tête le projet de divorce qu'il exécuta plus tard. Il lui cherchait des torts pour justifier l'abandon dans lequel il voulait la laisser. Je me rappelle à cette occasion que, quelque temps avant cette mauvaise réception, Fouché, en causant familièrement avec l'impératrice, glissait, dans la conversation, quelques mots qui pussent faire entrevoir à sa majesté la possibilité du divorce. Ces demi-confidences l'alarmaient vivement, et elle prit un jour la résolution d'en parler à l'empereur, qui nia positivement le fait et promit même de réprimander Fouché; malgré cela, j'ai toujours gardé la conviction que le duc d'Otrante n'avait agi de la sorte que par ordre de l'empereur. La vérité est que, plusieurs fois, Fouché avait fait semer de pareils bruits par ses agens, qui s'en allaient disant qu'il fallait à l'empereur un héritier, et cela, pour voir l'effet que cela produirait dans le monde, et y acclimater, si l'on peut ainsi dire, l'opinion du public. Chaque fois que ces bruits

se répandaient, c'était pour l'impératrice un sujet de nouveau chagrin; et d'ailleurs, il était bien facile de voir que l'empereur n'était plus le même pour elle : il tourmentait, comme à plaisir, les personnes qui l'approchaient et lui étaient le plus dévouées. D'un autre côté, l'impératrice n'ignorait pas que quelques personnes de la famille de l'empereur, et surtout sa sœur Pauline, pressaient sa majesté de divorcer, mettant en avant le vœu de la France, qui lui demandait un fils pour assurer la durée de son empire.

Jamais, je l'avoue, je n'ai pu bien comprendre les motifs pour lesquels la famille de l'empereur était si fort et si continuellement acharnée contre l'impératrice, et pourquoi elle le pressa avec tant d'opiniâtreté de prendre le parti de divorcer. L'impératrice s'était toujours montrée, comme nous l'avons déjà dit, extrêmement bonne pour la famille de l'empereur.

Pendant ce fatal séjour à Fontainebleau, la princesse Borghèse y était installée; elle

donnait dans son appartement de petites soirées, où l'impératrice n'était pas invitée, et où l'empereur paraissait quelquefois. Si sa majesté ne savait pas par elle-même ce qui se passait dans ces réunions chez sa belle-sœur, parmi les personnes qui l'entouraient, il ne manquait pas de gens charitables toujours empressés de l'en instruire : aussi savait-elle que la princesse s'entourait, autant qu'elle le pouvait, de personnes fort belles et fort complaisantes. Ces soirées commençaient très-tard, et seulement lorsque l'impératrice était rentrée dans son appartement. De ses croisées elle voyait les lumières, et Dieu sait combien elle était tourmentée, et combien de nuits blanches elle a passées dans une cruelle anxiété.

Déjà, depuis quelque temps, j'avais vu s'effacer cette intimité qui avait régné si long-temps entre leurs majestés; mainte et mainte fois j'avais été à même de remarquer l'embarras qu'éprouvait l'empereur, et combien il paraissait redouter de se trouver seul

avec sa femme. Toute confiance avait disparu; l'impératrice n'abordait plus l'empereur qu'avec crainte, et aucun spectacle n'est, selon moi, aussi douloureux que celui que j'avais alors incessamment sous les yeux. L'impératrice, toujours en larmes, s'efforçait de les dérober à la vue des personnes qui l'entouraient, mais il ne fallait pas des yeux bien exercés pour voir que son bonheur était à jamais détruit, car elle vivait dans un état d'agitation continuelle.

Je ne saurais réellement dire si elle fut plus malheureuse du coup qui la frappa que de tous les préliminaires de l'événement lui-même. Quand, malgré la conviction de son avenir, elle nourrissait encore sinon des espérances, au moins une vague pensée d'incertitude, chaque fois qu'un ministre ou un grand dignitaire de l'empire venait la voir, elle le pressait de questions indirectes, également tourmentée par le besoin de connaître son sort et par la crainte de l'apprendre. Mais tout le monde restait muet, ou ne faisait que des

réponses évasives. Alors sa distraction favorite était d'écrire à son fils; elle lui écrivait souvent, et, chaque fois, elle en recevait une réponse. L'impératrice voulut bien me lire quelques-unes des lettres du prince Eugène : que cette correspondance serait précieuse aujourd'hui! Quelle âme il avait, cet excellent fils d'une excellente mère! Il lui donnait les meilleurs conseils, l'engageait à la résignation, la plaignait, la consolait; enfin ces lettres étaient un modèle de piété filiale, sans que toutefois il parlât de l'empereur autrement que dans les termes les plus respectueux.

Lorsque le prince Eugène arriva à Paris, ce fut un moment de délire pour sa mère; la pauvre femme abandonnée semblait se rattacher au seul appui qui lui restât dans le monde. Dans ces cruelles circonstances, la conduite du prince fut admirable : il donnait à sa mère tout le temps dont il pouvait disposer; tous les jours ils restaient plusieurs heures ensemble; enfin il s'efforçait, par tous

les moyens, de la préparer à recevoir, sans une trop violente secousse, la confidence fatale.

Je n'étais point de service le jour où l'empereur annonça à l'impératrice la terrible nouvelle qui devait la mettre au désespoir, malgré toutes les précautions préparatoires; je ne vis pas même l'impératrice pendant toute cette cruelle journée. Ce ne fut que le soir, en rentrant, que j'appris que sa majesté s'était trouvée mal chez l'empereur, qu'elle avait été saisie d'une violente attaque de nerfs, et qu'on avait eu beaucoup de peine à la faire revenir; qu'on l'avait portée dans son appartement; qu'il y avait eu dans le palais beaucoup d'allées et de venues. Voilà tout ce que l'on put me dire, sans savoir encore positivement la cause d'un événement dont je ne devinais que trop bien le motif. Je me couchai en proie à la plus dévorante inquiétude.

Étant de grand service le lendemain, j'entre, comme de coutume, dans la chambre de l'impératrice. Lorsque le valet de chambre de

service eut entr'ouvert un des volets et se fut retiré, sa majesté me dit d'une voix émue : « Ma chère, approchez-vous de mon lit; j'ai « bien des choses à vous dire; mais voyez « d'abord à ce que la porte soit bien fer- « mée. »

Après avoir obéi aux ordres de sa majesté, je m'approchai de son lit, et je la vis dans un état vraiment digne de pitié; ses yeux rouges et gonflés ne témoignaient que trop des larmes qu'elle avait répandues. Ce fut alors qu'elle me raconta tout ce qui s'était passé la veille; elle me dit que l'empereur lui avait déclaré qu'il s'était décidé à faire prononcer le divorce; et en ce moment chacune de ses paroles était interrompue par des sanglots. A ces mots je fus anéantie, comme si une puissance invisible eût tout à coup arrêté la circulation de mon sang, et, malgré nos pressentimens trop bien fondés, je ne pus retenir un cri de surprise, qui heureusement ne fut pas entendu du dehors. Il faut que la douleur que j'éprouvai en apprenant la funeste vérité m'ait

mise dans un état de désespoir que je ne compris pas moi-même, car ce fut l'impératrice qui bientôt chercha à me consoler. Elle excusait l'empereur, contre lequel, dans le premier moment, une expression trop vive m'était échappée. « Il est désolé, me disait-elle, de « se séparer de moi; il me l'a dit; il m'en a « donné des preuves; lui aussi il pleurait en « me disant : « C'est le plus grand sacrifice « que j'aie pu faire à la France. » — Il m'a dit « cela, reprenait sa majesté, et avec quel ton « de pénétration il me parlait! Oui! je le « sens bien, il lui faut un héritier de sa gloi- « re, un enfant qui revive en lui et consolide « son empire. Je ne puis douter de son atta- « chement, il m'a juré qu'il n'exigerait jamais « de moi que je quittasse la France. »

Cette idée de ne point quitter la France, à laquelle sa majesté revint plusieurs fois, me parut être le plus grand allégement à sa douleur. J'étais étonnée, après les premières explosions, de la voir redevenue presque calme en me détaillant avec une sorte de complai-

sance et de fierté, tout ce que l'empereur voulait faire pour elle. « Il m'a dit encore, « répéta-t-elle avec des larmes d'attendris- « sement, qu'il serait toujours le même pour « mes enfans, et qu'il viendrait souvent me « voir dans ma retraite. Il permet que j'ha- « bite La Malmaison; il veut que je continue « à jouir de la plus grande considération et « que j'aie à disposer d'un revenu considéra- « ble. »

Ainsi l'impératrice cherchait des illusions jusque dans son malheur; ainsi la force de son caractère lui faisait saisir toutes les armes qu'elle pouvait trouver pour triompher de l'humiliation qui déchire toujours l'âme d'une femme délaissée; mais cette femme, et plusieurs passages de ces souvenirs l'attestent par des faits, avait bien aussi son genre d'héroïsme. Dans tout ce qu'elle me dit, pas la moindre plainte, pas le plus léger murmure ne lui échappa contre l'empereur.

Voyant arriver l'heure ordinaire de sa toilette, l'impératrice me dit de me retirer, après

m'avoir recommandé le plus grand secret sur ce qu'elle m'avait confié; il fallait que rien encore n'en pût transpirer dans le palais, et je sortis de sa chambre avec beaucoup de précautions, pour ne point éveiller de soupçons parmi les autres personnes de service. Le lever de sa majesté eut ensuite lieu comme à l'ordinaire; et elle sut prendre assez sur elle, pour que l'on pût n'attribuer son abattement et sa pâleur qu'aux suites naturelles de l'indisposition de la veille. Ainsi la nouvelle du divorce ne fut d'abord connue que d'un très-petit nombre de personnes, et l'on verra d'ailleurs, par la suite, avec quelle ponctualité l'empereur tint toutes les promesses qu'il avait faites à l'impératrice.

Rien de ce qui se passait au château ne transpirant au dehors, il s'écoula quelque temps avant que l'on sût rien dans Paris des grands événemens qui se préparaient dans l'intérieur du palais. Il n'y avait pas alors, comme aujourd'hui, une foule de journaux, toujours à la piste des nouvelles; et d'ailleurs,

ceux qui existaient n'avaient pas le droit de dire ce qu'ils savaient. Je ne me permettrai pas de décider si cela valait mieux : je constate seulement un fait; mais je pense, s'il m'est permis de le dire, que si la curiosité des oisifs et la malignité du public y perdaient, la morale et la tranquillité des familles ne pouvaient qu'y gagner. Quoi qu'il en soit, je rapporterai ici deux faits qui appartiennent à cette époque qui suivit le divorce arrêté en famille et le divorce publiquement annoncé. Le second de ces faits fut, comme on le verra, de nature à mettre sur la voie de la vérité les faiseurs de conjectures.

Pour donner le change à l'opinion, que l'empereur ne jugeait pas à propos d'éclairer encore, leurs majestés continuèrent à vivre publiquement ensemble; et certainement on ne se serait jamais douté de ce qui en était, tant l'empereur, devant le monde, était rempli de petits soins et d'égards pour l'impératrice. Le roi de Saxe se trouvant alors à Paris, l'empereur voulut lui donner une fête à La Mal-

maison. Il y eut spectacle : les comédiens français, que l'on appelait alors les comédiens ordinaires de l'empereur, vinrent y représenter *la Coquette corrigée* et *la Gageure imprévue*. Mademoiselle Contat, qui était retirée du théâtre, et qui, même, avait eu à l'Opéra une représentation à bénéfice composée d'*Othello*, joué par Talma, et du *Conteur* ou *les deux postes*, où elle remplissait un rôle, mademoiselle Contat se fit un devoir et un plaisir de contribuer à l'éclat de cette représentation, et elle joua le principal rôle dans les deux pièces; ce fut la dernière fois qu'elle parut sur un théâtre. L'impératrice aimait beaucoup cette grande comédienne; elle l'avait connue n'étant encore que madame de Beauharnais, à l'époque où les comédiens français furent mis en prison aux Dames Anglaises; depuis, elle n'avait cessé de donner des marques de sa protection à mademoiselle Contat, qui conservait au théâtre son nom d'actrice, bien que, depuis plusieurs années, elle eût épousé M. de Parny, frère du grand poète de ce nom.

Après avoir fait long-temps les délices de la scène française, mademoiselle Contat avait tout d'un coup cessé d'y paraître; une maladie horrible, triste privilége de notre sexe, un cancer au sein, l'avait forcée à la retraite lorsqu'elle était encore dans toute la force de son talent. Le vif sentiment de reconnaissance que lui avaient inspiré les bontés de l'impératrice la fit triompher de ses douleurs pour jouer dans la représentation dont je viens de parler, et où elle fut admirable: elle mourut, peu de temps après, de son affreuse maladie, qui avait fait des progrès rapides. Je me rappelle, à ce sujet, une circonstance qui serait bien faite pour guérir les femmes de la curiosité qu'on leur reproche.

Le médecin de mademoiselle Contat ayant été forcé de reconnaître l'inefficacité de ses remèdes, et n'étant pas bien sûr de la présence du mal, qui, alors, n'avait pas encore pris de caractère bien décidé, l'engagea à consulter Corvisart, et lui remit, pour le célèbre médecin, une lettre dans laquelle il lui détail-

lait le traitement qu'il avait suivi jusque-là. La malade se rendit auprès du savant docteur, qui, après l'avoir examinée, se mit à son bureau, disant qu'il allait répondre à son confrère. Quand il fut en train d'écrire, mademoiselle Contat, poussée par un fatal mouvement de curiosité, se lève doucement du fauteuil où elle était assise, s'avance derrière Corvisart, lit par-dessus son épaule les mots qu'il traçait, et voit sa plume écrire distinctement le mot *cancer*. La pauvre femme, à qui son horrible maladie était révélée si brusquement, pousse un cri et tombe à la renverse; Corvisart, effrayé, se retourne, et il n'apprend l'indiscrétion de mademoiselle Contat qu'en la voyant étendue sans connaissance derrière son fauteuil. A quelque temps de là, on la pria vivement de consentir à une opération dangereuse, à la vérité, mais qui, du moins, présentait quelques chances à une guérison impossible sans cela : elle ne voulut pas, et elle succomba bientôt dans des souffrances épouvantables. La sœur de ma-

demoiselle Contat mourut également d'un cancer, après une opération à laquelle elle s'était prêtée avec beaucoup de courage. Cette dame était depuis long-temps retirée de la scène. Elle avait eu d'une ancienne liaison deux filles; le père de ses deux enfans, voulant légitimer cette union, épousa la mère à son lit de mort.

Voici maintenant l'autre fait dont je veux parler : presqu'en même temps que la fête donnée à La Malmaison au roi de Saxe, eut lieu à Notre-Dame une solennité, à je ne sais plus quelle occasion, mais à laquelle, pour la première fois, l'empereur et l'impératrice ne se rendirent pas dans la même voiture. L'impératrice y alla de son côté, accompagnée seulement de ses dames de service. Quelle différence avec les joies de la journée du sacre!

Le long de la route que suivit le cortége impérial, l'absence de l'impératrice ne fut remarquée que d'un petit nombre de personnes, et cela à cause d'une méprise assez

singulière et en même temps assez facile à concevoir : le roi de Westphalie était dans la voiture de l'empereur; bien qu'il fût sur le devant, un grand nombre de personnes le prirent pour l'impératrice, s'étonnant seulement de la voir occuper le devant de la voiture, et, en vérité, cette erreur était bien excusable. Qu'on se rappelle que le roi de Westphalie était petit et mince, d'une assez jolie figure, mais ayant des traits peu caractérisés; que l'on se souvienne en même temps de son costume efféminé; qu'on le revête d'un habit de satin blanc brodé en or; que l'on entoure son cou d'une collerette; que sur le devant de sa poitrine on fasse pendre un long jabot de dentelle; qu'on le coiffe d'une toque de velours noir, ombragée d'un vaste panache de plumes blanches retenues par un nœud de diamans; qu'on le décore ensuite de couleurs bariolées, des rubans et des colliers de ses ordres; qu'enfin on le place dans une voiture où son buste seul était apparent, et l'on ne sera nullement surpris qu'on ait pu pren-

dre le roi de Westphalie pour une femme.

Cependant ce notable changement survenu dans les usages et l'étiquette de la cour impériale, s'étant promptement répandu dans Paris, donna lieu à toutes sortes de commentaires. Cette séparation de l'empereur et de l'impératrice, dans une cérémonie où l'empereur seul paraissait comme souverain, et elle comme une première spectatrice, commença à faire pressentir le mot de l'énigme ; c'était d'ailleurs un des moyens les plus habituellement employés par l'empereur, que de préparer l'opinion par des demi-confidences en action sur ce qu'il voulait faire : par là, le blâme s'usait sur des doutes, et quand, selon une de ses expressions favorites, la poire était mûre, nul n'était plus surpris de ce qu'il avait prévu. Certes, il me sera permis d'ajouter que, dans la douloureuse circonstance dont je rappelle le souvenir, ces précautions ne furent pas inutiles, car on aimait l'impératrice ; les Parisiens, surtout, la connaissaient par sa grâce, sa bonté, ses bienfaits : c'était une

Le jour du divorce officiel. — Toilette de l'impératrice. — Le discours appris par cœur. — Consternation générale dans le palais. — Le prince Eugène et la reine Hortense. — L'accouchement en voiture. — L'empereur à Trianon. — La première nuit à La Malmaison. — Courage de l'impératrice. — Nouvelle composition de sa maison. — Madame de La Rochefoucauld et madame d'Arberg. — M. de Beaumont et le prince de Monaco. — Service de la chambre. — MM. Gasse et Glatigny. — Mesdames Saint-Hilaire et Bazan. — L'impératrice invitée à dîner à Trianon. — Le château de Navarre. — Lettre de l'impératrice à l'empereur. — Réponse de l'empereur. — Visites de l'empereur à La Malmaison. — Jalousie de l'impératrice Marie-Louise. — Conseils de l'empereur à l'impératrice Joséphine. — Embarras des courtisans, et la parole du maître. — Le cœur de l'homme et la politique du souverain.

XXVIII.

Peu de jours après la solennité de Notre-Dame, c'est-à-dire le 15 décembre 1809, le divorce entre leurs majestés fut prononcé, et officiellement livré à la connaissance du public. Malgré son consentement donné, l'impératrice eut cruellement à souffrir pendant

la fatale journée qui précéda cette lugubre cérémonie; elle eut lieu, le soir, dans l'appartement de l'empereur et avec tout l'apparat qu'il fut possible de lui donner. Les princes et les princesses de sa famille, l'archi-chancelier et tous les autres dignitaires de l'empire y assistèrent.

Ce jour-là, l'impératrice fit sa toilette comme à l'ordinaire; mais, malgré ses efforts pour cacher la douleur qu'elle éprouvait, il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir, à la rougeur de ses yeux, combien elle avait pleuré; son air triste et abattu faisait peine à voir, mais l'égalité de son humeur ne fut pas un moment altérée. Pendant qu'on la coiffait, je m'aperçus qu'elle jetait souvent les yeux sur un papier, et je pus voir que c'était le discours écrit qu'elle devait prononcer devant l'empereur, et qu'on lui avait donné à apprendre par cœur.

Sa toilette achevée, l'impératrice monta chez l'empereur, à l'heure accoutumée. La prononciation du divorce eut lieu dans la soi-

rée, et sa majesté écouta la lecture de l'acte qui la séparait de l'homme qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer, avec un courage que l'on peut appeler surnaturel. Je ne la vis pas ce soir-là, n'étant pas de service à son coucher; mais ce que j'ai vu, ce que tous ceux qui étaient alors dans le palais ont vu et peuvent attester, c'est que la consternation était générale dans la maison, et l'on surprenait des larmes dans tous les yeux. Comment en aurait-il été autrement? L'impératrice avait toujours été si parfaitement bonne pour tout le monde! Quel était celui des serviteurs de l'empereur qui ne la regardât pas comme une providence? En effet, c'était toujours à elle qu'on s'adressait quand on avait quelque grâce à solliciter, quelque droit à faire valoir, et personne ne peut avoir oublié avec quelle bonté elle accueillait ces sortes de réclamations!

Il avait été décidé à l'avance que, le lendemain de la lecture du grand acte de séparation, leurs majestés quitteraient Paris,

l'empereur pour se rendre à Trianon, et l'impératrice à La Malmaison. Dès le matin de notre dernier jour aux Tuileries, nous étions tous sur pied, pour nous livrer, chacun en ce qui nous concernait, aux préparatifs qu'exigeait un départ qui devait être sans retour. Je restai fort long-temps dans l'appartement de l'impératrice, pour y faire emballer les objets à son usage; ses enfans étaient avec elle; ils ne la quittèrent pas. Le prince Eugène s'efforçait de paraître tranquille et affectait un grand courage; il cherchait même à montrer une gaîté qui était bien loin de son cœur: l'impératrice ayant demandé des nouvelles d'une dame attachée au service d'honneur de la vice-reine, le prince raconta, au sujet de cette dame, une anecdote que je me rappelle, et qui nous fit sourire, quoique nous n'en eussions guère envie.

Cette dame, dont j'ai oublié le nom, accompagnant la princesse dans une très-grande soirée, et en toilette de cour, fut prise tout à coup des premières douleurs de l'accouche-

ment; elle fit bien vite approcher sa voiture, s'y précipita en recommandant au cocher d'aller grand train, et, pour ne pas perdre de temps, vu l'urgence, fit arrêter devant la porte de la sage-femme qu'elle voulut emmener avec elle. Pendant le temps que le domestique était allé l'avertir, la dame était accouchée dans la voiture.

Malgré les efforts du prince Eugène pour distraire son auguste mère et cacher ce qu'il éprouvait, il était facile de voir combien sa belle âme était ulcérée, et combien il lui en coûtait pour feindre un calme qui était si loin de lui. De son côté, la reine Hortense prodiguait à l'impératrice tous les soins, toutes les consolations imaginables, dans des circonstances que l'éclat du rang devait rendre encore plus douloureuses. Il faut avoir été, comme moi, témoin de ces scènes déchirantes pour se les figurer; un long temps a passé sur ces tristes événemens, et cependant, malgré un aussi long intervalle, je ne puis retenir mes larmes en retraçant ces souve-

nirs : il y a des impressions trop vives, trop poignantes pour que rien puisse jamais les détruire.

Dans cette cruelle matinée, plusieurs dames de la cour se présentèrent pour voir l'impératrice, mais elle ne put les recevoir toutes; parmi celles qui furent admises, je remarquai madame la comtesse de Montalivet, dont la tristesse me frappa, et qui donna à l'impératrice les preuves du plus vif attachement.

L'heure du départ avait été fixée à deux heures de l'après-midi. Le moment fatal arrivé, l'impératrice sortit des Tuileries pour n'y jamais rentrer. Un détachement de la maison, dont je faisais partie, suivit immédiatement sa majesté. Les voitures étaient rangées dans la cour; au moment où nous y montâmes, l'empereur se disposait à passer une revue; déjà les troupes étaient sous les armes; de sorte que les abords et l'intérieur de la cour étaient encombrés d'une immense affluence de personnes attirées, les unes par un simple

mouvement de curiosité, et le plus grand nombre par un sentiment d'intérêt pour l'impératrice. Lorsqu'il me fallut traverser cette foule d'hommes et de femmes, pour monter en voiture, j'étais sous l'empire d'une indéfinissable émotion; je ne pleurais pas, j'étouffais; et c'était pour ainsi dire sans les voir que mes yeux erraient machinalement sur ces milliers de visages qui nous environnaient.

Pour des yeux indifférens, il y aurait eu un côté comique dans notre déménagement : outre un perroquet, j'avais aussi dans ma voiture la petite chienne favorite de l'impératrice, animal duquel il convient que je dresse ici la biographie. Au dernier voyage de sa majesté à Strasbourg, on lui envoya de Berlin deux petits chiens-loups de la plus gentille espèce, mâle et femelle, nés tous deux en Prusse, dont leur race est originaire; le mâle surtout était bien l'animal le plus gracieux que j'aie jamais vu : il s'appelait *Askim*. L'impératrice l'aima bientôt à la folie; lui, de son

côté, s'attacha vivement à sa nouvelle maîtresse. De Strasbourg, nous allâmes à Plombières, puis à Fontainebleau; j'ai dit comment l'empereur reçut sa majesté dans cette dernière ville, et la scène qui eut lieu, scène pendant laquelle je fus préposée à la garde du pauvre Askim. Sa majesté était bien embarrassée de savoir comment introduire Askim chez l'empereur; cependant, après les premières avances, et lorsque la bonne humeur de Napoléon fut à peu près revenue, l'impératrice, en allant le revoir, osa emmener Askim avec elle : cette démarche hardie n'eut point de mauvais résultats, et le petit chien ne fut, de la part de l'empereur, l'objet d'aucun fâcheux procédé. Quant à la femelle, sa majesté la confia aux soins d'une femme de chambre qui, de temps en temps, la faisait descendre chez elle. Ce joli couple se reproduisit, et au moment où nous quittâmes les Tuileries, la petite chienne venait de mettre bas; la mère et les petits furent donc du voyage.

La première journée, et surtout la première nuit, furent extrêmement pénibles. L'impératrice était plongée dans une profonde affliction, mais sa majesté ne fut pas malade. Je restai près d'elle une grande partie de la nuit; il lui fut impossible de dormir, et le temps s'écoula en conversations. Sans doute une grande douleur était au fond de son âme, sans doute elle déplorait son sort, mais dans des termes si doux, d'une façon si résignée, que tout ce que l'on a dit de contraire est de pure invention. Aucune aigreur n'entrait dans ses discours, même pendant cette première nuit, où le coup qui l'avait accablée était encore si récent; elle parlait de l'empereur avec le même respect, avec la même affection que par le passé. Elle ne versa pas toutes les larmes qu'il a plu à l'auteur des *Mémoires contemporains* de lui faire répandre. Il est surtout de la plus insigne fausseté qu'elle ait pleuré au point *d'être six mois sans y voir clair*. L'impératrice souffrit, elle souffrit beaucoup; elle souffrit comme femme

et comme mère, elle souffrit dans sa vanité blessée; mais elle supporta son malheur avec courage, et ne changea rien à ses habitudes. N'était-elle pas à La Malmaison, dans un lieu qu'elle avait créé? tout n'y était-il pas plein de souvenirs dont elle se plaisait à nourrir sa vie nouvelle? Pendant les premiers momens, elle fut étourdie de sa chute; encore ne fallait-il pas attribuer sa douleur à la place qu'elle occupait sur le trône, mais au regret qu'elle éprouvait d'être à jamais séparée de l'empereur. Elle trouva d'ailleurs des consolations dans les fréquentes visites de ses enfans, et dans l'affection des personnes qui avaient obtenu la permission de la suivre dans sa retraite. La nouvelle position de l'impératrice amena une nouvelle formation de sa maison. Madame de La Rochefoucauld n'ayant pas désiré suivre sa majesté, qui lui avait pourtant prodigué tant de marques d'attachement, l'empereur nomma à sa place madame la comtesse d'Arberg, dont il connaissait les sentimens de dévouement, et je

puis dire d'amitié, pour l'impératrice; M. de Beaumont fut nommé chevalier d'honneur; MM. de Viel-Castel et de Turpin, chambellans; M. le prince Joseph de Monaco, premier écuyer; et MM. Pourtalès et de Guitry, écuyers ordinaires.

Parmi les dames du palais de sa majesté, celles qui sollicitèrent la faveur de la suivre dans sa retraite furent mesdames de Welsch-Seran, de Ségur, de Turenne, de Rémusat, de Colbert, et la maréchale Ney; mais cette dernière fut obligée d'y renoncer par ordre positif du maréchal, fait sur lequel j'aurai bientôt occasion de revenir quand j'essaierai de faire connaître un peu plus en détail les personnes qui composaient la nouvelle maison de sa majesté, dont je ne fais, en ce moment, qu'énumérer les noms.

L'empereur avait réduit de moitié les traitemens des personnes du service d'honneur qui étaient attachées à sa majesté; mais l'impératrice les rétablit dans leur intégralité. Lorsqu'elle était sur le trône, on avait atta-

ché à son service plusieurs femmes dès-lors presque inutiles, et qui le devenaient maintenant tout-à-fait; ces femmes furent remerciées; la lectrice fut également supprimée. Voici, au surplus, comment fut arrêté l'état de la chambre de sa majesté :

Quatre femmes de chambre, dont je faisais partie. Ayant jugé que l'une d'elles, mademoiselle Aubert, ne lui serait pas utile dans ce poste, puisqu'elle ne l'avait jamais habillée, l'impératrice la mit à la tête de la lingerie de la maison, et lui adjoignit deux personnes pour l'aider dans ce service : l'une était sa nièce, jeune fille de seize ans; et l'autre, la nièce du concierge de La Malmaison. On nomma pour garde des atours une jeune couturière qui était restée long-temps chez madame Germon, couturière de l'impératrice. Il y eut aussi deux filles de garde-robe d'atours : l'une de ces places fut confiée à la femme de chambre d'une dame du palais, et l'autre à une jeune négresse que l'on avait donnée, toute jeune, en présent à sa majesté. Après l'a-

voir fait baptiser, sa majesté l'avait fait élever, puis l'avait mise en pension chez madame Germon pour y apprendre la couture : elle la reprit auprès d'elle à l'époque du divorce. On avait aussi attaché aux atours un emballeur qui avait une fort belle écriture, et qui était chargé d'enregistrer tout ce qui entrait et sortait ; il suivait, dans les voyages, le fourgon de la garde-robe : cette partie du service était tenue avec un ordre admirable ; il y avait, en outre, deux femmes de garde-robe, chargées de faire le lit de sa majesté et d'avoir soin de tout ce qui avait rapport à son coucher.

Le service, en hommes, se composait d'un premier valet de chambre, de quatre valets de chambre ordinaires, dont l'un était valet de chambre tapissier, de deux valets de chambre coiffeurs et de deux huissiers de la chambre, MM. Gasse et Glatigny : ces derniers méritent une petite mention particulière. Après avoir fait partie de la maison de Louis XVI, ils étaient entrés aux Tuileries

lorsqu'on avait organisé le service des appartemens de l'empereur; au divorce, ils avaient suivi l'impératrice à La Malmaison; et, à la restauration, ils rentrèrent, en la même qualité, au service de Louis XVIII. Je n'en fus point surprise; mais ce qui eut lieu de m'étonner, c'est qu'après la chute définitive de l'empire ils eurent l'air de ne pas reconnaître les personnes qui avaient servi long-temps avec eux dans la maison de leurs majestés impériales : était-ce de leur part un petit mouvement de honte? ou craignaient-ils de se compromettre auprès de leur nouveau maître, en saluant d'anciens serviteurs de l'empire? C'est ce que je laisse à apprécier.

L'impératrice avait ramené de Bayonne deux Basques qui remplissaient auprès d'elle les fonctions de coureurs; elle en avait déjà eu deux lorsqu'elle habitait les Tuileries : les coureurs de l'impératrice n'étaient employés qu'à faire les commissions. L'empereur en avait aussi deux qui servaient au même usage; il ne voulut jamais qu'ils courussent

devant sa voiture : cette coutume rappelait trop les mœurs féodales.

L'impératrice prit aussi près d'elle, sous le titre de baigneuse, la femme d'un valet de chambre du prince Eugène. Cette femme avait beaucoup d'enfans, et c'est plutôt par bonté que par nécessité que sa majesté l'admit dans sa maison; ses fonctions se bornaient, comme l'indique son titre, à servir l'impératrice pendant qu'elle était dans le bain, et à lui faire les ongles.

Un homme bien connu à cette époque dans Paris, Tobias Koing, avait le titre de médecin pédicure : il venait tous les quinze jours exercer son ministère; c'était un bon juif allemand un peu simple, et surtout très-fier de sa position à la cour. On lui persuada de demander à sa majesté qu'elle lui fît faire un habit brodé comme celui de ses valets de chambre, et qu'elle lui permît de porter l'épée; une fois qu'on lui eut mis ce projet en tête, il n'eut pas de cesse qu'il ne fût réalisé, et l'impératrice, pour se débarrasser de ses in-

stances, finit par y consentir. Tobias Koing était un tout petit homme et avait l'accent de son pays fortement prononcé. Lorsqu'il était occupé auprès de l'impératrice, sa majesté lui adressait toujours la parole avec une grande bienveillance; elle s'informait de sa femme, de ses nombreux enfans, des besoins de sa famille. Il était porté sur les états de la maison : avant l'empire, il recevait 600 francs de traitement; mais, depuis, sa majesté avait doublé cette somme. Il occupait la même place chez l'empereur, qui se plaisait à lui adresser une foule de questions sur son état et sur les personnes près desquelles il était admis; toutefois, l'empereur avait rarement besoin de ses services.

Pendant les cent jours, l'empereur le fit appeler, et jamais on ne vit d'homme plus heureux et plus fier du souvenir de sa majesté; les expressions dont il peignait sa reconnaissance divertissaient beaucoup leurs majestés. A la seconde restauration, il fut attaché à la maison du duc de Berry, et res-

sentit un vif déplaisir de ce que Louis XVIII n'eut jamais besoin de lui.

Voilà l'état exact de la maison de l'impératrice. A cette même époque, je fus nommée première femme de chambre : j'en avais toujours occupé les fonctions, mais sans en avoir le titre. Cette place avait deux titulaires, mesdames Saint-Hilaire et Bazan, dont c'est ici le lieu de dire quelques mots.

C'est madame Campan qui avait placé madame Saint-Hilaire près de l'impératrice. Cette dame, qui débuta pendant le voyage d'Aix-la-Chapelle, avait à peu près quarante ans lors de son entrée dans la maison ; elle avait trois enfans, dont une fille alors âgée de seize ans, fort grande et d'un embonpoint extraordinaire pour son âge. Cette jeune personne avait une assez belle voix, mais qui manquait de culture ; l'impératrice daigna s'intéresser à elle, lui fit donner des maîtres, et voulut même que Blangini lui donnât quelques leçons de chant. Le mari de madame Saint-Hilaire était employé au minis-

tère de la guerre; sa mère avait été femme de chambre de madame Adélaïde, dame de France. Madame Saint-Hilaire n'avait rien de ce qu'il fallait pour réussir à la cour : aussi n'y exerça-t-elle pas l'influence que sa place eût pu lui donner. Elle attira Roustan chez elle, ce qui était inusité, et elle se fit beaucoup de tort dans l'esprit de l'empereur par les avances qu'elle lui fit. Elle avait conçu, disait-on, le projet de lui faire épouser sa fille; quand l'empereur sut cela, il se fâcha et défendit à son Mameluck de remettre les pieds chez la première femme de chambre. L'empereur ne voulait pas dans sa maison des mariages de comédie; il eût craint, en permettant de pareilles unions, que l'impératrice ne fût instruite de tout ce qui se passait chez lui.

Madame Bazan fut nommée première femme de chambre quelque temps avant le couronnement; elle fut présentée par M. Foncier, ex-joaillier de l'impératrice, qui avait conservé l'habitude de venir faire le matin sa

cour à sa majesté. C'était un homme fort respectable et qui jouissait d'une grande fortune; il maria une de ses filles au général Defrance, écuyer de l'empereur. Madame Bazan était femme d'un ancien libraire qui avait fait de mauvaises affaires; elle avait à peu près le même âge que madame Saint-Hilaire, et était, comme sa compagne, fort bien de sa personne. Du reste, son rôle fut tout-à-fait nul dans la maison, et l'impératrice n'agréa pas plus ses services que ceux de madame Saint-Hilaire.

A l'époque du divorce, mesdames Bazan, Saint-Hilaire et les quatre dames d'annonce furent remerciées, ainsi que madame Hamelin. Lorsque l'empereur eut épousé Marie-Louise, il demanda mademoiselle Aubert pour remplir la place de garde des atours de sa nouvelle femme, ce qui amena une petite mutation; la nièce du concierge devint alors chef de la lingerie. Nous étions depuis peu de jours à La Malmaison, lorsque l'impératrice reçut une invitation de l'empereur pour venir dîner

à Trianon, où sa majesté était restée depuis le divorce. Cette invitation combla de joie l'impératrice, qui s'y rendit avec un vif empressement; à son retour, elle me dit combien l'empereur avait été aimable pour elle : il l'avait retenue toute la soirée, lui disant les choses les plus agréables. Certes, ceux des serviteurs de l'empereur qui virent l'impératrice pendant sa visite à Trianon, ont pu juger, en la revoyant, si ses yeux s'étaient éteints dans les larmes. Elle avait au contraire, me dit la seule dame qui l'eût accompagnée, un air de bonheur et d'aisance qui aurait pu faire croire que leurs majestés ne s'étaient jamais quittées; au surplus, ce fut la seule fois qu'elles se revirent aussi intimement. Cependant l'empereur alla quelquefois encore rendre visite à l'impératrice.

En effet, il s'ennuyait aux Tuileries depuis que l'impératrice ne les habitait plus; ce palais lui semblait triste; il se trouvait isolé au milieu de ces vastes appartemens. Pour tromper ses ennuis et sa solitude, il s'occupait de

l'impératrice; il veillait à ce qu'elle ne manquât de rien, à ce qu'elle eût non-seulement l'utile, mais encore l'agréable. Ainsi, sur un simple désir de sa part, il mit à sa disposition cent mille francs pour l'extraordinaire de La Malmaison, et pour qu'elle pût faire exécuter des plantations dont elle avait envie; la laissant du reste maîtresse absolue de distribuer cette somme comme elle l'entendrait; il accorda, en outre, deux cent mille francs pour l'achat de la maison de Boispréau, voisine du château, et qui était à sa convenance; à la même époque, il lui fit compter un million en avance sur les trois qui lui étaient alloués par année, afin qu'elle pût se débarrasser de quelques dettes, et il lui abandonna, pour faire son argenterie et son linge, environ six cent mille francs qui se trouvaient dans l'armoire de La Malmaison. Certainement le mari le plus épris ne veillerait pas avec plus de soins sur la femme qui lui serait chère. J'ai dit que l'empereur vint quelquefois à La Malmaison, mais ses visites

furent très-rares. Elles étaient toujours annoncées à l'avance, et elles avaient, en apparence du moins, quelque chose de cérémonieux et de contraint; il se faisait toujours accompagner par deux de ses grands officiers de service. Dès que l'on apercevait la voiture de l'empereur, l'impératrice sortait pour se trouver au moment de l'arrivée de sa majesté. Ils ne s'embrassaient point; l'empereur lui donnait le bras, mais plus souvent la main, et ils faisaient un tour de promenade dans le parc; quelquefois ils s'asseyaient sur un banc où ils restaient à causer assez long-temps; mais il était facile de remarquer que l'empereur affectait toujours de rester en vue des croisées du château. Pendant ces tête-à-tête, les deux officiers qui avaient accompagné l'empereur se tenaient dans le salon avec les dames du palais. Lorsque l'empereur avait donné le signal du départ, l'impératrice le reconduisait jusqu'à sa voiture.

On attribuait généralement à la jalousie de Marie-Louise la précaution que prenait l'em-

pereur de rester en vue du château, chaque fois qu'il se promenait avec l'impératrice Joséphine, dont Marie-Louise était, dit-on, fort jalouse en effet. Pour maintenir la tranquillité dans son nouveau ménage impérial, il sacrifiait le plaisir qu'il aurait ressenti à s'entretenir souvent avec la femme qu'il avait tant aimée, et pour laquelle il conserva toujours un véritable attachement; j'ai vu un grand nombre des lettres qu'il lui écrivait; ces lettres, laconiques comme toutes celles qui venaient de l'empereur, commençaient toujours par ces mots: « Ma chère Joséphine, » ou bien, « Mon amie, » et avaient toujours pour but les affaires, les plaisirs, la santé ou les intérêts de l'impératrice, qui avait trop bon cœur pour calculer si sa fortune lui permettait d'être aussi généreuse qu'elle l'était; l'empereur lui avait toujours fait la guerre à ce sujet; il aurait voulu que l'impératrice pût, à La Malmaison, faire des économies.

« Mets de l'ordre dans tes affaires, lui écri-« vait-il; ne dépense que 1,500,000 francs, et

« mets de côté, tous les ans, autant ; cela fera « une réserve de 15,000,000 en dix ans, pour « tes petits-enfans : il est doux de pouvoir « leur donner quelque chose et de leur être « utile. Au lieu de cela, l'on me dit que tu as « des dettes ; cela serait bien vilain. Occupe- « toi de tes affaires, et ne donne pas à qui en « veut prendre. Si tu veux me plaire, fais « que je sache que tu as un gros trésor : juge « combien j'aurais mauvaise opinion de toi, « si je te savais endettée avec 3,000,000 de « revenu. »

Les sentimens qu'on savait que l'empereur conservait à l'impératrice, avaient mis les courtisans dans un grand embarras, lorsque, après le divorce, sa majesté se fut installée à La Malmaison. Que faire ?... c'était la grande question qu'ils s'adressaient à eux-mêmes, et tous n'avaient pas le courage d'y répondre. Dans le nombre, il y en eut qui, n'écoutant que le mouvement de leur cœur et le sentiment d'une juste reconnaissance, s'empressèrent de venir rendre visite à l'impératrice ; mais il y en eut

beaucoup aussi que l'intérêt de leur ambition laissa dans le doute, et qui, avant de se décider, voulurent attendre que le maître eût parlé. Le maître parla : il demanda à plusieurs grands personnages qui assistaient à son lever, s'ils avaient été voir l'impératrice Joséphine. La réponse était scabreuse à faire; fallait-il ou ne fallait-il pas y avoir été ? Ceux qui s'étaient abstenus se contentaient de faire une profonde salutation en signe de dénégation; d'autres donnaient à leur révérence une apparence affirmative; mais tous balbutiaient leur réponse de manière à ce que l'empereur ne pût l'entendre distinctement. Lui, alors, voyant leur embarras et prenant la parole, leur dit, avec ce ton d'amabilité qu'il possédait à un si haut degré quand il le voulait : « Messieurs, ce n'est pas bien.... Il « faut aller voir l'impératrice Joséphine. » A peine le lever était-il fini, que déjà la route de La Malmaison se couvrait de voitures. Et vogue le courtisan ! L'empereur avait parlé.

Depuis lors, ce fut une succession conti-

nuelle de visites ; chacun s'empressait d'apporter l'hommage de son respect. Les personnes qui avaient appartenu au service d'honneur de l'impératrice, revinrent comme par le passé, et furent admises à faire leur cour. Lorsque l'empereur, à son lever, distinguait, dans cette foule de courtisans qui l'environnaient, un de ceux qu'il savait être des plus assidus à La Malmaison, il lui adressait la parole avec bienveillance, s'informait avec intérêt de la santé de l'impératrice ; souvent même il le chargeait de quelque commission pour elle. C'est ainsi que le cœur de l'homme s'efforçait de cicatriser la blessure faite par la politique du souverain ; par ce moyen, l'impératrice délaissée demeura constamment environnée de la considération publique, se consolant aisément de ne voir que très-rarement la famille de l'empereur.

Madame d'Arberg et sa famille. — Mort de M. d'Arberg. — La maréchale Ney. — Reconnaissance de la maréchale envers l'impératrice. — Singulière défense du maréchal Ney. — Mot charmant de l'impératrice. — M. de Beaumont et le parfait courtisan. — M. Deschamps, secrétaire des commandemens de l'impératrice. — Le coiffeur Duplan. — Douze mille francs de traitement. — Intervention de l'empereur, et Duplan nommé coiffeur de Marie-Louise. — Chagrin de l'impératrice Joséphine. — Faux bruits à l'occasion de diamans. — L'écrin de l'impératrice. — M. Pierlot, intendant général de la maison de sa majesté. — M. de Montlivaut. — Dons de l'empereur à l'impératrice lors du divorce. — Trois millions de rente. — Navarre et l'Élysée-Bourbon. — M. Roy et le duc de Bouillon. — Premier voyage à Navarre. — Entrée des deux impératrices. — Le château sans meubles. — Chagrins et occupations de l'impératrice. — Lettres de l'impératrice à l'empereur. — Réponses de l'empereur à l'impératrice. — Retour à La Malmaison.

XXIX.

A dater de ce moment, la suite de mes souvenirs ne ressemblera que sous de certains aspects à ce qu'on a lu jusqu'ici. L'empereur y apparaîtra moins en personne que comme une influence invisible agissant sans cesse sur la femme qu'il a reléguée, et, comme on le

dit vulgairement, *faisant encore la pluie et le beau temps* aux lieux mêmes où il ne paraîtra pas; d'un autre côté, j'aurai à parler d'une souveraine détrônée, d'une cour sans action politique, mais non pas sans intrigues: en un mot, le théâtre sera moins vaste, mais on verra les personnages de plus près. Je pense donc qu'il ne sera pas hors de propos de commencer par faire une connaissance un peu moins superficielle avec ceux que la nature de leurs fonctions et les chances de la fortune ont placés sur le premier plan. On pourra donc, si l'on veut, considérer quelques-unes des pages qui vont suivre comme de simples notes biographiques sur les entours de l'impératrice Joséphine: après quoi je reviendrai à sa majesté pour ne la plus quitter qu'à sa mort.

Madame la comtesse d'Arberg appartenait à une des plus grandes familles de la Belgique; Bruxelles était le lieu de sa résidence habituelle, lorsque dans l'un de leurs premiers séjours dans cette ville leurs majestés eurent l'oc-

casion de la connaître, et par conséquent de l'apprécier. Je dis ceci sans flatterie aucune, car madame d'Arberg était une des femmes les meilleures que l'on puisse rencontrer. L'empereur l'ayant engagée à venir à sa cour avec sa fille aînée, elles s'y rendirent, et reçurent l'une et l'autre le titre de dames du palais de l'impératrice. Elles furent en quelque sorte privilégiées parmi les autres dames de sa majesté; car l'empereur leur donna un appartement aux Tuileries, et elles furent les seules qui habitassent le palais. Elles étaient toujours désignées pour faire partie des personnes qui accompagnaient l'impératrice dans ses voyages.

L'empereur ayant marié mademoiselle d'Arberg l'aînée avec le général Klein, la seconde des filles de la comtesse vint remplacer sa sœur auprès de sa mère, et épousa, quelque temps après, le comte de Lobau.

Madame d'Arberg avait une troisième fille; mais comme celle-ci était encore fort jeune et d'une santé très-délicate, elle resta à

Bruxelles auprès de son père, qui était fort âgé.

Lors du divorce, l'empereur ne pouvait donc faire un choix plus agréable à l'impératrice, pour remplacer madame de La Rochefoucauld en qualité de dame d'honneur, que celui de madame d'Arberg, qui depuis plusieurs années vivait dans l'intimité de sa majesté. Madame d'Arberg se fit aimer de tout le monde dans la maison. Elle joignait à une très-grande bonté beaucoup de noblesse et de dignité, de sorte qu'elle savait se faire respecter, et au besoin même se faire craindre, sans cesser de se faire aimer; elle était d'un caractère charmant, d'une justice à toute épreuve et d'une parfaite égalité d'humeur, la plus rare et peut-être la plus précieuse de toutes les qualités dans une femme : aussi sa majesté lui avait-elle voué un véritable attachement. C'était, quant à l'extérieur, une grande et belle femme, extraordinairement bien conservée; elle avait l'abord très-froid, mais un sourire charmant rendait soudain sa

physionomie gracieuse; indulgente par nature, elle savait pourtant se montrer sévère dans l'occasion. Investie de toute la confiance de l'impératrice, c'était à elle qu'on s'adressait quand on avait quelques réclamations à faire; et toutes les fois que ces réclamations étaient justes, on était bien sûr de la trouver favorablement disposée; mais elle possédait en même temps l'art d'éconduire les indiscrets, et Dieu sait combien il y en avait.

Malgré ses soins empressés auprès de l'impératrice, madame d'Arberg savait concilier tous ses devoirs de femme avec ceux de ses fonctions; quand sa majesté faisait un voyage un peu long, elle profitait de son absence pour aller passer ce temps à Bruxelles auprès de son mari. Outre les trois filles dont j'ai parlé, elle avait un fils que l'empereur s'attacha en qualité de chambellan; mais il mourut jeune, regretté de tous ceux qui le connaissaient.

J'ai déjà dit quelques mots de l'attachement de madame la maréchale Ney pour l'impéra-

trice Joséphine; mais ce peu de mots a besoin d'explications que moi seule, peut-être, je suis en état de donner, après madame la maréchale elle-même. Tant de souvenirs de gloire et de regrets se rattachent à la vie et à la mort de son mari, que je rapporterai les faits dans leur stricte exactitude, mais en tâchant de m'abstenir de toute réflexion.

Mademoiselle Gueheneuc avait été élevée chez madame Campan avec mademoiselle Hortense de Beauharnais : ces deux jeunes personnes, dès le temps de leur séjour en pension, s'étaient liées de l'amitié la plus intime, et cette amitié subsista toujours entre elles, lorsque l'une fut devenue reine de Hollande, et l'autre femme de l'homme surnommé par Napoléon *le brave des braves*. Madame la maréchale Ney était depuis long-temps l'une des dames du palais de l'impératrice lorsque le divorce arriva. Reconnaissante de toute l'amitié que lui témoigna toujours sa majesté et qu'elle éprouvait réellement pour l'intime amie de sa fille,

elle crut ne pouvoir mieux faire pour lui prouver son attachement que de demander à la suivre dans sa retraite. Elle y aurait d'ailleurs mené une vie plus conforme à ses goûts, plus d'accord avec la conduite exemplaire dont elle avait donné l'exemple sans affectation, et qui lui avait concilié l'estime de toute la cour.

Au moment du divorce, le maréchal n'étant point à Paris, sa femme demanda à l'empereur l'autorisation de conserver sa place auprès de l'impératrice, et écrivit en même temps à son mari, pour lui faire part du parti qu'elle avait cru devoir prendre. L'empereur donna son consentement, mais il n'en fut pas de même du maréchal. Lorsqu'il reçut la lettre de sa femme, loin de l'approuver il entra en fureur; il lui répondit en lui enjoignant de donner sur-le-champ sa démission, la menaçant même, dans le cas où elle ne se soumettrait pas immédiatement à sa volonté, de se séparer d'elle.

Cette réponse fut un coup de foudre pour

la maréchale; elle en fut au désespoir: mais enfin force lui fut de se soumettre à l'ordre impératif de son mari; et pour expliquer les motifs de la démission qu'elle donna, elle vint à La Malmaison et montra à l'impératrice la lettre du maréchal. Sa majesté qui, comme je l'ai dit, l'aimait beaucoup, fut très-fâchée de la perdre; cependant elle l'engagea à se soumettre à ce que lui prescrivait son mari. Elle fut nommée quelque temps après dame du palais de l'impératrice Marie-Louise.

Voici, maintenant, comment ces particularités sont venues à ma connaissance: ayant appris la retraite de madame la maréchale Ney, duchesse d'Elchingen, d'auprès de l'impératrice, je ne pus m'empêcher d'exprimer à sa majesté l'étonnement que me causait sa conduite; ce fut alors qu'elle me raconta les détails que l'on vient de lire, et je n'oublierai jamais avec quel ton de douceur et de bonté sa majesté ajouta: « Il me « semble, ma chère, que j'aurais eu bien

« mauvaise grâce en conseillant à une femme « de ne pas faire à son mari tous les sacri- « fices qu'il veut exiger d'elle. »

On a déjà vu figurer M. de Beaumont dans une scène de mystification assez comique, lors d'une excursion que fit l'impératrice aux îles Borromées; on sait donc qu'il était attaché comme chambellan à sa majesté à peu près depuis la formation de sa maison. M. de Beaumont était un très-brave homme, d'un caractère doux, et d'une complaisance extrême. Il était aux petits soins pour sa majesté; quelques personnes le trouvaient même trop attentif, parce qu'il poussait le zèle pour ses fonctions jusqu'à usurper quelquefois celles des valets de chambre. Pour moi, qui l'ai vu de près et souvent, je n'ai dû voir dans son empressement qu'un instinct de galanterie, comme l'avaient autrefois tant de vieux gentilshommes, et non des marques de servilité. Comment n'aurait-il pas été prêt à aller au devant des petits services dont sa majesté pouvait

avoir besoin, lui étant sincèrement attaché, puisqu'il était d'une extrême prévenance avec tout le monde, et d'une exquise politesse? Comme d'ailleurs l'impératrice était très-rieuse, il faisait volontiers les honneurs de sa personne pour l'égayer. Les dames du palais ne manquaient guère l'occasion de lui jouer quelque tour; mais, en vrai courtisan, il prenait toujours la chose au mieux et était le premier à en rire.

M. Deschamps, secrétaire des commandemens, était, comme nous l'avons dit, une des plus anciennes connaissances de l'impératrice; il ne tarda pas à posséder toute la confiance de sa majesté, et je dois dire que nul plus que lui ne s'en montra digne. Dès qu'il avait paru dans la matinée devant l'impératrice et qu'il avait rempli ses fonctions de secrétaire, il était libre jusqu'au lendemain; jamais sa majesté ne le faisait demander: aussi n'habitait-il pas La Malmaison. Tant que l'impératrice fut sur le trône, le traitement de M. Deschamps était de douze mille francs;

mais il cumulait deux places, l'empereur lui en ayant donné une de secrétaire de son cabinet, pour laquelle il recevait également douze mille francs. L'impératrice ayant quitté les Tuileries, les convenances ne permettant plus à M. Deschamps d'exercer des fonctions analogues auprès du mari et de la femme séparés, il lui fallut opter; mais l'impératrice trancha la difficulté : elle obtint de l'empereur, que M. Deschamps resterait auprès d'elle, et, ne voulant pas qu'il perdît à cet arrangement, elle lui compléta les vingt-quatre mille francs dont il avait joui précédemment.

Je n'insisterais pas, comme je le fais, sur une question d'émolumens, toujours peu intéressante pour ceux que cela ne concerne pas; mais ici, cela était nécessaire à cause du dénuement inexplicable dans lequel se trouva M. Deschamps à la mort de l'impératrice, et de sa fin probablement tragique. Ayant joui pendant plus de dix ans d'un beau traitement, il se trouva dans un tel état de détresse, que le prince Eugène fut

obligé de lui faire une petite pension pour qu'il eût de quoi vivre, et pourtant on ne l'avait jamais vu faire grande dépense; il n'était point marié, et on ne lui connaissait pas d'autre charge qu'une fille naturelle qu'il faisait élever. Il vivait dans un état voisin de l'indigence, quand enfin, il y a quelques années, il disparut sans que l'on pût découvrir ce qu'il était devenu. Était-ce le jeu ou la loterie qui l'avait réduit au désespoir? On n'en a pas eu de preuve positive; c'est cependant l'idée à laquelle on s'est arrêté.

Depuis plus de vingt ans, Duplan coiffait l'impératrice : c'était un fort brave homme, sincèrement dévoué à sa majesté, qui, elle-même, lui était fort attachée; elle était persuadée qu'aucune autre personne au monde ne l'aurait coiffée aussi bien que lui, et c'était en outre Duplan qui coupait les cheveux de l'empereur, de sorte qu'il prenait également le titre de son coiffeur. Depuis son avénement au trône, l'impératrice lui donnait un trai-

tement de 12,000 francs qu'elle lui conserva après sa retraite à La Malmaison. Mais ne voilà-t-il pas qu'à l'époque de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, l'empereur se met en tête que la nouvelle impératrice ne sera pas bien coiffée, si elle ne l'est par les mains de Duplan?

Donc, Duplan est mandé par-devant l'empereur, en personne, qui lui demande quel est son traitement auprès de l'impératrice Joséphine. « Sire, répond Duplan, 12,000 fr. « — Je vous nomme coiffeur de l'impératrice « Marie-Louise, je vous les donne; mais j'en- « tends que vous ne coiffiez qu'elle. — Sire, « S. M. l'impératrice Joséphine me permet- « tait de coiffer d'autres personnes, et mon « état me produisait encore autant. — Eh « bien! je vous donne 24,000 francs, mais à « la condition expresse que vous ne coifferez « aucune autre personne que l'impératrice. » N'ayant rien à répliquer à un tel argument, Duplan se soumit; et quelque temps après, l'empereur leva la défense exclusive, mais

seulement en faveur de madame la duchesse de Montébello.

Au moment où Duplan fut ainsi enlevé à l'impératrice Joséphine par l'empereur, la maison de Marie-Louise, déjà entièrement formée, était prête à partir pour aller au-devant de sa nouvelle souveraine; Duplan reçut l'ordre de suivre sans délai. En ce moment, nous étions à l'Élysée, habitation que l'empereur avait comprise au nombre des dons qu'il avait faits à sa femme en se séparant d'elle, et qu'il lui reprit bientôt, comme on le verra par la suite. Il faut que l'on sache d'abord que, lorsque nous étions à Saint-Cloud ou à La Malmaison, le matin, un valet de chambre coiffeur arrangeait les cheveux de sa majesté, et Duplan venait seulement pour l'heure de la coiffure du soir : à Paris, c'était toujours lui; il était venu, le matin, comme de coutume. A l'heure de la toilette de sa majesté, on vit arriver, au lieu de Duplan, un de ses élèves avec une lettre de lui, dans laquelle il exprimait à sa majesté le regret qu'il

éprouvait de ne pouvoir se rendre à ses ordres, et lui racontait comme quoi l'empereur en avait ordonné autrement, enfin la nécessité où il s'était trouvé d'obéir.

Certes, Duplan ne pouvait agir autrement qu'il le fit : aussi l'impératrice ne lui en voulut-elle pas; mais elle fut blessée jusqu'au fond de l'âme de ce mauvais procédé de la part de l'empereur. Elle me fit appeler pour me dire ce qui venait de se passer : de grosses larmes roulaient dans ses yeux, sa figure était altérée, non certes à cause de la chose en elle-même, mais cette circonstance ravivait dans son cœur les pénibles souvenirs de son divorce; on lui enlevait, pour le donner à celle qui lui succédait au chevet impérial, un homme qui lui était attaché avant même que son sort eût été lié à celui du général Bonaparte; un homme dont elle avait par conséquent l'habitude, dont elle aimait les services ! Cela fit sur elle une profonde impression, parce qu'elle y vit le prélude des sacrifices que, plus tard, on pourrait exiger d'elle. Du reste, il n'était

nullement difficile de remplacer Duplan, par un coiffeur qui possédât aussi bien que lui les secrets de son art ; la reine Hortense donna le sien à sa mère, et les coiffures eurent leur cours comme par le passé.

A l'occasion de coiffeurs et de coiffures, objets beaucoup plus importans qu'on ne le croit dans la vie d'une femme, il me prend fantaisie de rectifier quelques erreurs qui me semblent inexplicables, et qui ne me paraissent pas tout-à-fait sans rapports avec ce que je viens de dire, puisqu'il s'agit des diamans de l'impératrice : de la coiffure aux parures, il n'y a que la main.

On a dit dans le monde que, lors de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, l'empereur ayant éprouvé de la peine à se procurer des diamans assez beaux pour les lui donner, l'impératrice Joséphine avait offert les siens : rien de moins fondé que ces bruits mensongers sur une chose dont sa majesté n'eut pas même l'idée. L'impératrice avait de très-beaux diamans qui lui appartenaient et qu'elle

emporta dans sa retraite, laissant seulement tout ce qui provenait de la couronne; elle possédait en outre une superbe parure en perles fines, avec un très-beau diadême également en perles. Son écrin se composait, avec ces objets, d'un grand prix, d'autres magnifiques parures de rubis, d'émeraudes, d'opales, de turquoises de l'ancienne roche, de saphirs d'Orient; toutes ces parures, parfaitement complètes, étaient de la plus grande beauté. En dehors de cela étaient plusieurs rangs de perles fines, des épis en diamans, quelques objets de bijouterie, et, entre autres, la belle parure en camées antiques dont je crois avoir déjà parlé, et une parure en chrysocale entourée de brillans. Sans doute tout cela composait un écrin digne d'une souveraine, mais il y a loin de cette riche réalité aux merveilles des contes de fées et des *Mille et une Nuits*. C'est donc avec une extrême surprise que j'ai lu dans les Mémoires de mademoiselle Ducrest sur l'impératrice Joséphine, que sa majesté avait une *innombrable* quantité

de parures, qu'on les déposait dans un caveau, que madame Gazzani et M. Pierlot en avaient chacun une clef. Le caveau était tout simplement un meuble de la chambre à coucher de l'impératrice ; la seule clef qui l'ouvrît était entre mes mains, et je ne m'en dessaisissais que pour la remettre à l'impératrice, lorsque je m'absentais d'auprès d'elle : il y a donc erreur évidente de la part de l'auteur, et cette erreur n'est pas la seule. Je voudrais bien savoir, par exemple, lorsque l'auteur a *habité* La Malmaison, dans quelle chambre *elle* a couché ; car il n'y avait pas un seul logement à donner, à moins de déplacer quelqu'un, ce qui n'eut jamais lieu. Mademoiselle Georgette Ducrest était alors une jeune personne fort agréable : elle venait quelquefois dans la matinée faire sa cour à l'impératrice, qui la traitait avec bonté ; mais si ma mémoire ne me trompe, il me semble qu'elle éprouva alors une sorte de disgrâce, pour quelques légèretés, pour quelques prévenances du prince Eugène, qui sûrement ne furent pas

écoutées. Au surplus, je suis loin de confondre les Mémoires contemporains de mademoiselle Ducrest avec les prétendus mémoires de mademoiselle Lenormand, que j'ai traités comme ils méritaient de l'être : il y a loin du mensonge audacieux au besoin souvent si naturel d'ajouter un peu à la vérité, pour se rendre plus intéressant. Et d'ailleurs, comme ce n'est pas donner ses propres souvenirs que de contrôler ceux des autres, je ne pousserai pas plus loin ces rectifications.

Tout à l'heure le nom de M. Pierlot étant tombé de ma plume, il devient nécessaire de dire, pour ceux qui l'ignoreraient, quelle était sa position dans la maison de l'impératrice.

Lorsque la maison de sa majesté fut distraite de celle de l'empereur, M. Pierlot en fut nommé intendant-général : c'était un fort brave homme, mais qui n'avait pas ce qu'il fallait pour remplir cette place. Ses formes communes et presque grossières, offraient une trop forte disparate avec les manières nobles

et élégantes de la cour : rien donc ne prévenait extérieurement en sa faveur. Ensuite, il ne se fit pas aimer dans la maison, où il voulut introduire des réformes vraiment impossibles et inimaginables. En définitive, c'était toujours sur nous que retombaient les économies, et pourtant il en fallait bien faire, car l'impératrice aimait beaucoup le monde, recevait très-souvent ; or, toutes ces réceptions étaient extrêmement coûteuses, et quand venait le terrible quart-d'heure de l'examen du budget, on rognait où l'on pouvait. Pourra-t-on croire que dans une maison comme celle de l'impératrice, M. Pierlot en vint au point de vouloir supprimer le café qu'on nous servait après notre dîner ?

Plus de café !... C'est pour ceux qui en ont contracté l'habitude que je fais cette exclamation. Plus de café !... Ceux-là m'excuseront sans doute, quand j'avouerai que je fus tellement révoltée de cette mesquinerie, que je me déterminai à en parler à sa majesté, qui nous le fit rendre dans le même jour.

M. Pierlot n'était pas plus aimé dans le salon d'honneur que parmi nous, à cause de ses parcimonies vexatoires, et pour ainsi dire humiliantes : aussi y paraissait-il très-rarement. Des malheurs qu'il éprouva dans ses affaires le forcèrent de donner sa démission. Ici, malgré la meilleure volonté du monde, je ne puis me dispenser de réfuter un petit épisode des Mémoires de mademoiselle Ducrest, auquel il ne manque que la vérité; j'y suis en quelque sorte obligée, puisque je suis nommée personnellement. Il n'est point exact de dire que madame Pierlot, déguisée en marchande de modes, vint se jeter aux pieds de l'impératrice pour la supplier de conserver sa place à son mari, et lui expliquer les motifs, les causes qui avaient pu amener un déficit dans sa fortune : car si cela eût eu lieu, sans aucun doute je l'aurais su; mais ajouter que ce fut moi qui introduisis madame Pierlot auprès de sa majesté, c'est par trop fort, attendu que pareille chose ne m'est point arrivée. J'ai à peine entrevu madame Pierlot, qui venait

très-rarement à La Malmaison, et qui pourtant se trouvait à Navarre lors de la fête de l'impératrice. Voici comment les choses se passèrent : l'empereur, qui, comme on le sait, était fort peu romanesque en matière de comptes de finances, fit dire à M. Pierlot de donner sa démission ; cela fait, il nomma à sa place M. de Montlivaut, homme très-aimable, rempli d'esprit, et qui fut très-bon avec tout le monde, tant que dura son administration.

Cependant, les pénibles conséquences du divorce se déroulaient l'une après l'autre, et d'une façon déchirante pour le cœur de la bonne impératrice. La nouvelle souveraine allait arriver à Paris ; l'éclat de son entrée, la pompe de son intronisation, devaient, à coup sûr, retentir jusqu'à La Malmaison. Sa majesté comprit qu'il fallait s'éloigner et ne pas troubler, par un dangereux voisinage, le triomphe de sa rivale ; qu'il fallait quitter pour un temps, pour toujours peut-être, la charmante résidence si souvent embellie par

l'amour de l'empereur, et partout peuplée de souvenirs destinés à devenir pour elle aussi cuisans, aussi amers, qu'ils avaient été doux et enivrans : c'était aussi l'intention de Napoléon, je dirai même sa volonté. Toutefois, La Malmaison appartenait à l'impératrice en toute propriété; elle était maîtresse d'y demeurer, et, si elle se fût obstinée à n'en point sortir, quelqu'un eût-il osé l'en arracher? La chose est fort douteuse. Mais non : il fallait pousser le sacrifice jusqu'à ses extrêmes, entrer avec franchise dans son rôle de souveraine destituée, accepter avec résignation tous les chagrins, tout le désespoir de sa situation; et quelle femme au monde eut plus à souffrir que l'impératrice Joséphine! Quelle femme montra jamais plus de douceur et de patience! Pas une réclamation, pas une plainte, pas un murmure, et pourtant ce n'était pas seulement l'épouse qui souffrait, c'était la mère! On n'avait pas seulement froissé son amour-propre, foudroyé son orgueil et sa dignité de femme; ses affections maternelles, ce mobile

si puissant de toute sa vie, étaient comprises dans l'épouvantable disgrâce qui venait de la frapper, et l'avenir de ses enfans ne se montrait à elle que chargé de sombres orages. Si, plus heureuse qu'elle, la jeune impératrice devait donner à Napoléon un héritier, et remplir les exigences du vœu, plus politique que paternel, d'où le divorce était sorti, qui pouvait garantir à Joséphine la continuation des bontés de l'empereur pour Eugène et Hortense? Jusqu'alors la famille de Joséphine avait été celle de Napoléon; il avait permis à ses deux enfans de l'appeler leur père; mais qu'il vînt à être père réellement, à se faire une famille vraiment à lui, son ancien attachement à sa première femme suffirait-il pour les préserver de son oubli, pour leur garder toujours la même place dans son cœur? Il était bien permis à l'impératrice de concevoir quelques craintes à cet égard, et même de s'en alarmer vivement, sans mériter pour cela d'être taxée de faiblesse ou d'égoïsme. Voilà pourtant ce qui est arrivé; on a osé

traiter d'égoïste une femme, véritable type d'insouciance personnelle, pour qui l'abnégation humaine semblait avoir reculé ses limites; une femme dont tous les actes, toutes les pensées ont eu les autres pour but, jamais elle-même! J'aurais trop à dire sur ce chapitre; l'indignation m'emporterait peut-être plus loin qu'il ne m'est convenable d'aller. Je me tais.

Pour en revenir au départ de l'impératrice Joséphine, je dois dire que l'empereur voulant l'éloigner de La Malmaison, mais lui donner en échange un séjour au moins aussi digne de son rang, décida qu'elle entrerait en possession du domaine de Navarre, qui fut, à cet effet, érigé en duché. L'impératrice devait en jouir sa vie durante; après quoi le duché de Navarre devait revenir au prince Eugène, et après lui à ses descendans de mâle en mâle. A défaut d'héritiers mâles, il était réversible aux femmes, mais seulement dans la lignée du prince Eugène, à l'exclusion de celle de la reine de Hollande. Enfin

le domaine de Navarre devait, en cas d'absence d'héritiers directs, revenir à la couronne.

Le revenu de sa majesté était fixé à trois millions par an; savoir, deux millions affectés sur la forêt de Navarre, et le troisième payé par le trésor impérial. L'empereur donna en outre à l'impératrice le palais de l'Élysée, pour lui servir de maison de ville; mais il n'y vint qu'une seule fois après le divorce; et, d'ailleurs, c'était trop près des Tuileries.

L'empereur avait acheté de M. Roy la belle terre de Navarre, qui, comme l'on sait, avait appartenu précédemment aux princes de la maison de Bouillon, qui, eux-mêmes, l'avaient reçue de Louis XIV en échange du duché de Bouillon. C'est un lieu superbe, admirablement situé, et peut-être la plus belle terre de France, surtout sous le rapport des eaux, qui sont de la plus grande beauté; mais alors ce château était à peu près délabré et sans meubles. L'empereur devait le faire réparer à neuf et meubler d'une manière digne de la souveraine qui allait l'habiter;

mais la précipitation que l'on mit à éloigner l'impératrice de La Malmaison ne permit aucune de ces indispensables réparations; elles n'eurent lieu que plus tard.

Sa majesté fit son entrée à Navarre précisément le jour où l'impératrice Marie-Louise faisait la sienne à Paris. Quel triste rapprochement! Aussi l'épouse répudiée avait-elle le cœur bien gros en arrivant dans sa nouvelle demeure. Pourtant elle fit bonne contenance, et reçut très-bien les autorités de la ville d'Évreux, qui vinrent la complimenter. La garde nationale était sous les armes lors de notre arrivée; des corps de musique faisaient entendre des concerts d'harmonie, parmi lesquels ne fut point oublié l'air sacramentel du trio de *Lucile : Où peut-on être mieux?* etc.... J'avais plusieurs fois entendu exécuter cet air, qui n'est souvent qu'une flatterie notée, et je l'avais écouté comme on écoute un chant de théâtre; mais là, à Navarre, au milieu des circonstances qui nous environnaient, ayant sous les yeux les douleurs à peine contenues

dont souffrait le cœur de l'impératrice, et l'espèce de consolation qu'elle semblait recevoir de la joie que tous les habitans témoignaient de la voir parmi eux, il produisit sur moi une de ces impressions pénétrantes dont il est impossible de se rendre compte. Le soir, au coucher de l'impératrice, je surpris beaucoup d'altération dans ses traits; et elle me dit avec émotion : « N'est ce-pas, ma-« demoiselle Avrillon, qu'ils avaient l'air de « me faire des complimens de condoléance? »

Très-peu de monde accompagna sa majesté dans ce premier voyage à Navarre; elle n'avait emmené avec elle que les personnes indispensables à sa société ou à son service : mesdames d'Audenarde, d'Arberg et de Viel-Castel; MM. de Viel-Castel, de Monaco, d'Andlaw, Turpin et Pourtalès; mesdames de Turenne et de Colbert arrivèrent quelques jours après. Bien avait pris à sa majesté de ne point se faire suivre d'un plus nombreux cortége; car, en arrivant, nous trouvâmes le château en fort mauvais état et manquant de la

moitié des objets de première nécessité; tout était à refaire, tout absolument. Les personnes de la suite ne purent avoir chacune qu'une petite chambre, et dont les portes et les fenêtres ne fermaient pas. On pense tout ce que la froide température des premiers jours d'avril pouvait ajouter à cette insupportable incommodité; le logement de sa majesté elle-même n'avait rien de spacieux ni de commode; les boiseries en tenaient à peine. Ce mauvais état provenait principalement de la grande humidité des bâtimens, situés dans un vallon que les eaux nombreuses qui le parcourent inondent pendant six mois de l'année. En juin, juillet et août, Navarre est le séjour le plus enchanteur qui existe au monde; mais à l'époque où l'impératrice y vint, il était vraiment bien propre à changer en maladie sérieuse les dispositions mélancoliques de sa majesté.

Enfin nous parvînmes, tant bien que mal, à nous camper; les premiers jours furent difficiles à passer, mais ensuite il arriva bon nom-

bre de voitures chargées de meubles. Ces arrivages donnèrent lieu à quelques scènes assez plaisantes ; chaque fois que nous apercevions un des bienheureux convois dans la belle avenue qui descend du parc au château, c'était à qui aurait de meilleures jambes ; nous descendions dans la cour, et à mesure qu'on déchargeait les voitures, chacun s'emparait de ce qui lui était le plus nécessaire et le faisait placer dans son appartement.

Comme je viens de le faire sentir, l'impératrice était, en général, plus triste qu'à La Malmaison ; c'était un séjour nouveau ; cela sentait l'exil : et l'obligation de s'éloigner promptement de Paris se présentait à sa pensée comme un nouveau divorce, et il était impossible que son imagination ne lui montrât pas celle qui la remplaçait sur le trône, accueillie par ces acclamations flatteuses dont elle-même avait été si souvent l'objet. Et puis, Marie-Louise était là, auprès de l'empereur ; ce n'était plus à elle qu'il pouvait penser en ce moment ! Il faut être femme et se mettre à la

place de l'impératrice, pour comprendre tous les ennuis qui devaient assaillir son âme. Pourtant elle eut assez d'empire sur elle pour ne se pas laisser aller à l'abattement; elle s'occupa à visiter sa nouvelle propriété; elle présida elle-même à la culture de ses beaux jardins, fit plusieurs courses en voiture dans les environs, se mit à la recherche des malheureux, et son bon cœur se créa de douces jouissances en les soulageant.

Une chose, dans la situation de l'impératrice, lui était par-dessus tout pénible : c'était d'être privée de voir ses enfans. Un cruel devoir les attachait sur les pas de l'idole du jour, et que ce devoir dut être douloureux à remplir! Cherchant tout ce qui pouvait abréger la longueur du temps, l'impératrice se mit à faire de la tapisserie, et plusieurs autres de ces petits ouvrages qui remplissent les loisirs des femmes. Elle aimait beaucoup la lecture, cette première des consolations; elle recevait tous les journaux; on lui envoyait tous les ouvrages nouveaux à mesure

qu'ils paraissaient. Les autorités de la ville et toutes les personnes que leur position sociale permettait d'admettre chez sa majesté, venaient lui faire leur cour; elle les recevait avec cette grâce charmante qui attache ceux qui en sont l'objet; elle les invitait à dîner, et le soir on organisait une partie, soit de whist, soit de trictrac. Monseigneur l'évêque d'Évreux, homme excessivement aimable, bien qu'il eût soixante-seize ans passés, se montrait des plus assidus à ces réunions que l'on pourrait dire intimes.

Navarre, comme je l'ai dit, n'étant pas habitable, l'impératrice écrivit à l'empereur pour lui demander l'autorisation de retourner à La Malmaison. Pour la première fois, l'empereur ne répondit pas directement à l'impératrice, et lui fit dire par le prince Eugène qu'il consentait volontiers à ce qu'elle voulait, et qu'il lui accordait toutes les avances qu'elle lui demandait pour les travaux à exécuter au château de Navarre. L'impératrice fut vivement affligée que l'empereur

n'eût pas daigné lui répondre lui-même; ce procédé lui fut d'autant plus sensible que c'était trois semaines environ après le mariage de l'empereur avec Marie-Louise. La froideur de sa majesté dans un pareil moment persuadait à l'impératrice qu'elle ne devait plus compter même sur l'amitié de l'empereur, et que Marie-Louise l'avait entièrement chassée du cœur et même du souvenir de son époux, comme elle l'avait remplacée sur son trône. Dans son chagrin, elle écrivit à l'empereur la lettre suivante :

Navarre, le 19 avril 1810.

« Sire,

« Je reçois par mon fils l'assurance que « votre majesté consent à mon retour à La « Malmaison, et qu'elle veut bien m'accorder « les avances que je lui ai demandées pour « rendre habitable le château de Navarre.

« Cette double faveur, Sire, dissipe en « grande partie les inquiétudes et même les « craintes que le long silence de votre ma-

« jesté m'avait inspirées, d'avoir peur d'être « entièrement bannie de son souvenir : je « vois que je ne le suis pas. Je suis donc au- « jourd'hui moins malheureuse, et même « aussi heureuse qu'il m'est désormais pos- « sible de l'être.

« J'irai à la fin du mois à La Malmaison, puis- « que votre majesté n'y voit aucun obstacle; « mais, je dois vous le dire, Sire, je n'aurais « pas sitôt profité de la liberté que votre « majesté me laisse à cet égard, si la mai- « son de Navarre n'exigeait pas, pour ma « santé et pour celle des personnes de ma « maison, des réparations qui sont urgentes. « Mon projet est de demeurer à La Malmaison « fort peu de temps; je m'en éloignerai bien- « tôt pour aller aux eaux. Mais, pendant « que je serai à La Malmaison, votre majesté « peut être sûre que j'y vivrai comme si j'é- « tais à mille lieues de Paris. J'ai fait un « grand sacrifice, Sire; et, chaque jour je « sens davantage toute son étendue. Cepen- « dant ce sacrifice sera ce qu'il doit être, il

« sera entier de ma part, votre majesté ne « sera troublée, dans son bonheur, par au- « cune expression de mes regrets.

« Je ferai sans cesse des vœux pour que « votre majesté soit heureuse; peut-être « même en ferai-je pour la revoir; mais que « votre majesté en soit convaincue, je res- « pecterai toujours sa nouvelle situation, je « la respecterai en silence; confiante dans les « sentimens qu'elle me portait autrefois, je « n'en provoquerai aucune preuve nouvelle; « j'attendrai tout de sa justice et de son cœur.

« Je me borne à lui demander une grâce, « c'est qu'elle daigne chercher elle-même un « moyen de convaincre quelquefois et moi- « même et ceux qui m'entourent, que j'ai tou- « jours une petite place dans son souvenir et « une grande place dans son estime et dans son « amitié. Ce moyen, quel qu'il soit, adoucira « mes peines, sans pouvoir, ce me semble, « compromettre ce qui m'importe avant tout, « le bonheur de votre majesté. »

Cette lettre, pleine de résignation, et où

l'impératrice exprime d'une façon si noble et si touchante l'état de son cœur, fit sur l'empereur une vive impression; cette fois, il ne chargea point un tiers de transmettre sa réponse, mais il adressa, presque immédiatement, la lettre suivante à l'impératrice.

« Compiègne, le 21 avril 1810.

« Mon amie, je reçois ta lettre du 19 avril; « elle est d'un mauvais style. Je suis toujours « le même; mes pareils ne changent jamais. « Je ne sais ce qu'Eugène a pu te dire; je « ne t'ai pas écrit parce que tu ne l'as pas « fait, et que j'ai désiré tout ce qui peut t'être agréable.

« Je vois avec plaisir que tu ailles à La Mal- « maison et que tu sois contente; moi, je le « serai de recevoir de tes nouvelles et de te « donner des miennes. Je n'en dis pas davantage jusqu'à ce que tu aies comparé « cette lettre à la tienne; et, après cela, je « te laisse juge qui est meilleur et plus ami « de toi ou de moi.

« Adieu, mon amie, porte-toi bien, et « sois toujours juste pour toi et pour moi. »

On peut juger de la joie de Joséphine, à la réception d'une lettre si bien faite pour la calmer : aussi, saisissant la plume, s'empressa-t-elle de tracer cette réponse :

« Mille, mille tendres remercîmens de ne « m'avoir pas oubliée. Mon fils vient de « m'apporter ta lettre. Avec quelle ardeur « je l'ai lue, et cependant j'y ai mis bien du « temps, car il n'y a pas un mot qui ne m'ait « fait pleurer; mais ces larmes étaient bien « douces ! J'ai retrouvé mon cœur tout en- « tier et tel qu'il sera toujours : il y a des « sentimens qui sont la vie même et qui ne « peuvent finir qu'avec elle.

« Je serais au désespoir que ma lettre du « 19 t'eût déplu; je ne m'en rappelle pas « entièrement les expressions, mais je sais « quel sentiment bien pénible l'avait dictée : « c'était le chagrin de n'avoir pas de tes « nouvelles.

« Je t'avais écrit à mon départ de La Mal-
« maison; et, depuis, combien de fois j'aurais
« voulu t'écrire! mais je sentais les raisons
« de ton silence, et je craignais d'être im-
« portune par une lettre; la tienne a été un
« baume pour moi. Sois heureux, sois-le au-
« tant que tu le mérites; c'est mon cœur tout
« entier qui te parle. Tu viens aussi de me
« donner ma part de bonheur, et une part
« bien vivement sentie : rien ne peut va-
« loir pour moi une marque de ton sou-
« venir.

« Adieu, mon ami, je te remercie aussi
« tendrement que je t'aimerai toujours. »

Il est inutile de dire de quelle joie la lettre de l'empereur combla l'impératrice, et avec quelle ardeur elle accueillit les assurances d'amitié qu'elle contenait; sa majesté la relisait sans cesse, et faisait ressortir, devant nous, tout ce que les procédés de l'empereur avaient d'aimable pour elle. Ce fut peu de jours après avoir fait à l'empereur la réponse

que l'on vient de lire, que sa majesté quitta Navarre pour retourner à La Malmaison.

Toutes les fêtes du mariage étaient terminées, et avec elles devait finir l'espèce d'abandon où la première présence de Marie-Louise avait fait laisser Joséphine. Les courtisans, qui n'avaient pu aller à Navarre, lieu d'exil, revinrent à La Malmaison comme autrefois; et, ce qui fut bien autrement précieux pour sa majesté, le prince Eugène put consacrer à sa mère tous les momens que son devoir auprès de l'empereur lui laissait libres. Quant à la reine de Hollande, elle ne vint point à La Malmaison; elle était retournée à Amsterdam, au grand chagrin de l'impératrice et d'elle-même, car le climat humide et malsain de la Hollande était extrêmement nuisible à sa santé. Que de fois aussi cette pauvre reine eut à déplorer les funestes faveurs de la fortune! Combien n'eût-elle pas, ainsi que l'impératrice, préféré vivre et mourir dans la modestie de sa première situation! Mais il fallait que tout ce

qui touchait l'empereur suivît sa destinée; et, j'ose le dire, ce n'était pas l'une des moindres douleurs de l'impératrice quand elle songeait que son mariage avec le général Bonaparte l'avait ainsi dépossédée de tout pouvoir, et même de toute influence sur l'avenir et le sort de ses enfans. A cette époque, sa majesté reçut plusieurs lettres de la reine, et je la voyais toujours pleurer en les lisant; et s'il m'est permis d'en juger par quelques passages qu'elle avait la bonté de répéter devant moi, il régnait dans ces lettres un ton de découragement et presque de désespoir bien fait pour déchirer le cœur d'une si tendre mère. Enfin la santé de la reine dépérissant de jour en jour, il fut décidé qu'elle irait prendre les eaux de Plombières, tandis que de son côté l'impératrice devait aller à celles d'Aix en Savoie. Sa majesté écrivit à sa fille pour la féliciter de cette décision des médecins, pour l'engager à venir la rejoindre à Aix, si les eaux de Plombières ne produisaient point l'effet désiré; enfin, pour la supplier,

comme pouvait le faire une mère si craintive et si pleine de sollicitude, de ne plus retourner en Hollande, pays qui devait la tuer infailliblement.

Nous commençâmes donc les préparatifs nécessaires à ce grand voyage de Savoie; mais, avant d'y arriver, il est bon, je crois, que je donne des détails qui me reviennent en mémoire sur quelques personnes dont la conduite, à l'égard de l'impératrice, resta honorable et bonne, en dépit du divorce : c'est pour moi un devoir de conscience.

Madame d'Audenarde et son fils. — Madame de Brock. — Voyage aux eaux d'Aix. — Événement affreux et consternation générale. — L'auberge de Chambéry. — Chagrin et consolation de l'impératrice. — Mademoiselle de Castellane et mademoiselle de Mackau. — Bonté de la princesse Stéphanie de Bade. — M. Pourtalès. le général Vallier de Saint-Alphonse et les deux mariages. — Les mariages de la main de l'empereur et ceux de la main de l'impératrice. — Voyage en Savoie. — Incognito de l'impératrice. — Séjour à Lyon. — Genève et l'auberge de Sécheron. — Les eaux d'Aix. — La reine Hortense et *la Dent du Chat*. — Le lac du Bourget. — Partie de plaisir et danger imminent. — Madame de Rémusat et les maux de nerfs. — Incendie de la salle de bal chez le prince de Schwartzenberg. — Visite du prince Eugène à sa mère. — Retour à Genève. — Excursions dans les environs. — La maison de M. Pourtalès à Neuchâtel. — La Jungfrau. — Ferney, Coppet et Lausanne. — Visite de madame de Staël.

XXX.

Parmi les personnes qui témoignèrent le plus d'attachement à l'impératrice après le divorce, je regarde comme un devoir de citer madame d'Audenarde, qui devint dame du palais de sa majesté. Son fils, écuyer de l'empereur, et qui précédemment l'avait été

de l'impératrice, était un homme superbe; aussi, lorsque l'empereur en parlait, l'appelait-il souvent : « Mon bel écuyer. » Madame d'Audenarde était une femme excellente et on ne peut plus aimable. Ayant peu de fortune, elle trouvait agréable d'habiter toujours La Malmaison, alors même qu'elle n'était pas de service, et cela plaisait beaucoup en même temps à l'impératrice, qui aimait en elle l'agrément de son caractère, sa conversation spirituelle et ces manières exquises qu'elle avait puisées dans la bonne compagnie où elle avait toujours vécu.

Vers l'époque dont je parle, la cour intime de la reine de Hollande et celle de l'impératrice éprouvèrent un vif chagrin causé par une perte qui fut généralement ressentie; je veux parler de la mort de madame de Brock.

Madame de Brock était la sœur de madame la maréchale Ney. Élevée comme elle chez madame Campan, leur tante, elle avait été, comme sa sœur, une des amies de mademoiselle de Beauharnais, et l'on ne saurait nier

que cette liaison de jeunes personnes n'ait beaucoup contribué à l'établissement des anciennes compagnes de la reine Hortense. La reine aimait tendrement madame de Brock, et se l'était attachée, dès le commencement, comme dame de compagnie; elle l'était déjà lorsque l'empereur, ayant donné la couronne de Hollande à son frère le prince Louis, elle épousa M. de Brock, grand-maréchal du palais de Hollande. Il mourut fort jeune et avant sa femme, qui en éprouva un violent chagrin: car c'était un excellent ménage, leur mariage ayant été moins de convenance que d'amour. Il aurait été difficile en effet de rencontrer dans la même personne plus de perfections que n'en avait madame de Brock; elle était d'une taille moyenne, mais parfaitement bien prise, et d'une tournure charmante; elle était brune et avait les traits assez réguliers. Mais ses traits n'étaient rien en comparaison de sa physionomie, d'accord avec toutes les habitudes de son corps: il régnait dans toute sa personne je ne sais quelle teinte de mélan-

colie qui allait droit à l'âme; ses grands yeux noirs étaient pleins de douceur, et son regard avait quelque chose de bon et de bienveillant.

Outre ses qualités extérieures et les talens d'agrément, dans lesquels elle excellait, comme la danse et la musique, madame de Brock était une femme très-instruite. Elle se faisait adorer dans la maison de la reine, dont elle continua toujours à être la plus intime amie. Lorsque quelqu'un de la maison avait une grâce à solliciter, c'était toujours à madame de Brock qu'il s'adressait; et pour peu que la demande fût juste, on la trouvait toujours disposée à la faire valoir.

Madame de Brock ne quittait jamais la reine Hortense, et jamais la médisance n'a trouvé à mordre sur sa conduite, soit avant, soit après son veuvage.

Ce fut dans un voyage à Aix, en Savoie, où la reine s'était rendue pour prendre les eaux, que madame de Brock fut enlevée à ses amis par un accident affreux, et qui causa une consternation générale. Un jour que, dans

une de leurs promenades accoutumées, la reine et les dames de sa suite avaient été voir une cascade fort curieuse, située à peu de distance d'Aix, elles arrivèrent à un passage très-étroit et fort dangereux; ordinairement, pour le passer, on s'appuie sur la main d'un homme du pays. Soit que personne ne se soit trouvé là dans le moment, soit que madame de Brock, leste et légère comme elle l'était, ait dédaigné cette précaution, son pied s'étant appuyé sur quelque chose de glissant, elle tomba dans le torrent et disparut aussitôt, aux yeux de la reine et des autres dames qui l'accompagnaient. On vola bien vite à son secours, mais ce fut en vain; quand on retrouva son corps, elle était sans vie, et l'on n'eut que la triste consolation de penser qu'elle n'avait pas eu le temps de souffrir: en tombant elle avait eu la poitrine brisée sur un fragment de rocher. Cependant il n'est effort humain qui ne fut employé pour tâcher de la rappeler à l'existence; mais tout fut inutile, elle était morte du coup.

Il serait impossible de peindre la douleur

dans laquelle ce funeste événement plongea la reine et toute sa cour. Le corps de madame de Brock fut transporté à Chambéry; et par un de ces hasards vraiment extraordinaires, il fut déposé dans la chambre même de l'auberge où madame de Brock était descendue quelques années auparavant, en venant au-devant de son mari, déjà grièvement atteint de la maladie qui le mit au tombeau et qui l'emporta peu de jours après. La reine Hortense fit embaumer le corps de madame de Brock, et on le transporta à Saint-Leu, où il fut déposé dans une chapelle.

Nous étions à La Malmaison lorsque la nouvelle de ce fatal événement parvint à l'impératrice. Elle en fut vivement affectée, et pendant plusieurs jours ce fut le sujet presque unique de nos tristes conversations. A cette occasion, je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien la connaissance des lieux ajoute aux impressions heureuses ou funestes que l'on ressent au récit d'une catastrophe. Plusieurs fois nous avions été voir

cette cascade ; plusieurs fois nous avions passé sur la planche qui fut si fatale à madame de Brock ; nous avions présent à l'imagination le torrent où elle s'était abîmée, et jusqu'à la pointe du rocher sur lequel elle avait trouvé la mort. Non loin de la cascade, la reine Hortense fit ériger un monument dans le lieu même où périt son amie pour consacrer le souvenir de son malheur, et servir en même temps d'avertissement aux imprudens qui voudraient se risquer sans précaution sur la planche fatale.

La plus grande consolation que l'impératrice Joséphine éprouvait dans sa retraite, celle qui servait le mieux de contre-poids à ses chagrins habituels et aux événemens qui venaient l'affliger, comme la mort de madame de Brock, c'était de faire des heureux, et particulièrement d'établir d'une manière avantageuse de jeunes personnes dont les mères avaient été ses amies ou qui lui étaient spécialement recommandées.

Mademoiselle de Castellane était restée

orpheline fort jeune et tout-à-fait sans fortune. M. Corvisart, qui avait été très-lié avec sa mère, et qui lui portait un vif intérêt, en parlait si souvent à sa majesté comme d'une jeune personne tout-à-fait recommandable, qu'elle l'avait prise sous sa protection, s'était chargée d'elle, et l'avait fait élever chez madame Campan. Après le divorce, l'impératrice fit venir mademoiselle de Castellane auprès d'elle; elle pouvait avoir tout au plus seize ans, était fort jolie de figure, d'un caractère très-doux, et avait on ne peut pas mieux profité de l'excellente éducation que l'on recevait dans la pension où elle avait été élevée.

Dans le même temps, la princesse de Bade, qui se trouvait à Paris, venait fréquemment rendre visite à sa majesté et amenait mademoiselle de Mackau, qui avait été élevée avec elle, qu'elle s'était attachée comme dame de compagnie, ou plutôt comme amie, et qui l'avait suivie en Allemagne lorsque enfin, mieux inspirée par le temps, la princesse

avait fini par aimer son mari, ainsi que je l'ai précédemment raconté. Mademoiselle de Mackau avait de commun avec mademoiselle de Castellane d'être une fort jolie personne, et sans fortune. Ce dernier motif, joint à l'attachement qu'elle avait pour la princesse Stéphanie, avait déterminé son père à la laisser s'expatrier. Elle était vraiment d'une douceur d'ange et se faisait aimer de tous ceux qui l'approchaient. Sa mère avait été attachée à la reine Marie-Antoinette, et son frère servait déjà avec distinction dans la marine française, où depuis il s'est fait un nom. L'impératrice, ayant désiré s'attacher mademoiselle de Mackau en qualité de dame du palais, en fit la demande à l'empereur. Or, à cette époque, le prince et la princesse de Bade, qui étaient venus à Paris pour y assister aux fêtes du mariage de l'empereur, étaient sur le point de retourner à Carlsruhe, et comme la réponse à la demande de l'impératrice n'arrivait pas, mademoiselle de Mackau se trouva obligée de re-

tourner en Allemagne avec la princesse. Elle était déjà sur la route lorsque, le jour même de son départ, l'autorisation de l'empereur arriva à sa majesté, qui envoya sur-le-champ une personne de confiance sur ses traces ; et nous la vîmes arriver à La Malmaison, enchantée de se retrouver enfin fixée dans sa patrie, et surtout d'une manière aussi agréable pour elle. On ne se fait pas idée de la joie qu'elle manifestait en remerciant l'impératrice de ce que, grâce à elle, elle pourrait donner ses soins à son père, qu'elle aimait avec une véritable piété filiale. Je dois aussi faire observer qu'en cette occasion, la princesse de Bade donna une preuve de la bonté de son cœur en consentant à se priver de mademoiselle de Mackau, qu'elle aimait beaucoup, pour lui assurer un sort dans sa patrie.

Ainsi, mademoiselle de Castellane et mademoiselle de Mackau devinrent, presque en même temps, les commensales de La Malmaison, et bientôt l'impératrice s'occupa de l'é-

tablissement de ces deux charmantes personnes; elle donna à mademoiselle de Castellane une dot de 100,000 francs, un trousseau de 20,000 francs, lui fit quelques autres cadeaux de bijoux, et la maria à M. Pourtalès, l'un des fils du fameux et probe négociant dont la mémoire sera long-temps en vénération à Neuchâtel. Ce fut le cardinal Maury qui donna la bénédiction nuptiale aux deux jeunes époux, dans la chapelle de La Malmaison, en présence de sa majesté, qui servit de mère à mademoiselle de Castellane; M. Pourtalès étant protestant, ils furent mariés selon les deux rites. Immédiatement après la cérémonie, la jeune mariée suivit son mari à Paris.

Quant à mademoiselle de Mackau, sa majesté lui fit épouser le général Vallier de Saint-Alphonse, et fit pour elle tout ce qu'elle avait fait pour mademoiselle de Castellane. Ici, je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien les mariages faits par l'impératrice Joséphine eurent un résultat différent de ceux

que la politique avait inspirés à l'empereur; j'ai dit comment la plupart avaient si mal tourné. Il n'y eut pas, au contraire, d'unions plus heureuses et de meilleurs ménages qu'entre mesdemoiselles de Castellane et de Mackau et leurs maris.

Ce fut vers le milieu du mois de juin de l'année 1810 que sa majesté, d'après une ordonnance du docteur Corvisart, partit pour aller prendre les eaux d'Aix. Trois ou quatre jours avant ce départ, l'empereur vint voir l'impératrice; c'était, autant qu'il peut m'en souvenir, la première fois depuis son mariage avec l'archiduchesse d'Autriche. Cette visite fut assez longue; et lorsque sa majesté, restée seule, m'eut fait appeler, je la trouvai baignée de larmes, qu'elle avait à grand'peine retenues en présence de l'empereur, et qui, s'échappant alors sans contrainte, lui dégonflaient le cœur. L'impératrice me dit que Napoléon avait été plein de bonté pour elle, que jamais peut-être il ne lui avait parlé avec plus de douceur et d'amabilité; qu'ainsi

je ne devais attribuer les pleurs que je lui voyais répandre à rien de pénible, mais bien à l'émotion à la fois cruelle et pleine de charmes que cette entrevue lui avait fait éprouver. Il paraît que, dans la conversation, il avait été fortement question de la reine de Hollande, et que l'empereur avait autorisé sa majesté à écrire à sa fille de ne plus retourner en Hollande, le roi (ce furent les propres paroles de Napoléon) ne s'étant point conduit comme il aurait dû le faire, et n'ayant point pris en convenable considération le dérangement survenu dans la santé de la reine. Il avait donc été arrangé que la reine resterait aux eaux tout le temps qu'elle jugerait nécessaire, et qu'elle écrirait ensuite à son mari que l'avis des médecins était de l'envoyer se fortifier sous un climat plus chaud, en Italie, par exemple, auprès du prince Eugène; et, comme l'air de la Hollande n'était pas plus favorable au prince Louis, second fils du roi, qu'à sa mère, l'empereur donna des ordres pour que ce jeune prince ne sortît

d'harmonie on ne peut plus agréables. Les gourmands doivent, d'ailleurs, noter en première ligne la ville de Genève sur leurs cartes gastronomiques, car on y fait une chère excellente; le laitage y est surtout délicieux, aussi bien que le beurre, que l'on fait pendant que les vaches sont dans les montagnes; ce beurre est une chose à part, et celui qu'on fait en France, sans en excepter le fameux beurre de la Prévalais, ne saurait lui être comparé. On sait aussi quelle est la qualité supérieure des poissons du lac, entre autres des carpes et des truites saumonées.

Ces sortes de parties en bateau entrent pour beaucoup dans les plaisirs des Genevois, mais elles ne sont pas toujours sans désagrémens; quelquefois les vents s'élèvent et rendent très-dangereuse la navigation du lac : alors, quand le temps devient par trop mauvais, au lieu d'avoir fait une promenade sur le lac, obligé que l'on est d'aborder au point du rivage le plus près de l'endroit où l'on se trouve, il faut, bon gré mal gré, y rester jusqu'au lendemain.

Habituée aux deux seuls repas usités en France, je fus fort surprise de voir que l'on en faisait régulièrement quatre à Genève ; ayez donc un bon estomac si vous voulez séjourner dans cette ville ; car s'il vous arrive de faire une visite dans l'après-midi, vous n'échapperez point au café au lait, non plus qu'aux tartines qui l'accompagnent ; vous aurez beau vous en défendre, il faudra finir par accepter.

Les paysans des environs de Genève jouissent, en général, de la plus grande aisance ; mais cette aisance résulte de leur aptitude au travail ; car le travail seul donne quelque générosité à un terroir naturellement ingrat. C'est ainsi que le raisin, d'où l'on exprime un vin blanc d'un goût assez agréable, que l'on recueille sur les bords du lac, n'arrive à sa maturité que par le soin que sont obligés de prendre les habitans, d'arracher ses feuilles à la vigne, pour que les grappes puissent ne rien perdre de l'action du soleil ; à l'époque de l'année où se fait cet *effeuillement*, on voit

accourir un grand nombre d'habitans de la Savoie, qui trouvent une ressource dans ce travail, comme en trouvent les femmes piémontaises durant la saison où l'on épluche les cocons de vers à soie.

Après s'être reposée plusieurs jours à Sécheron, sa majesté se rendit aux eaux d'Aix où elle était attendue. Ce lieu n'avait alors rien de bien agréable, mais depuis il s'est singulièrement amélioré, et l'on y a même fait quelques embellissemens; la maison que l'impératrice y habita, était petite et fort mal bâtie.

Aix est, comme on le sait, situé à quatre lieues de distance de Chambéry; la société qui y était réunie était, en grande partie, composée d'habitans des environs qui, presque tous, menaient une vie extrêmement retirée. La reine Hortense y vint passer quelque temps avec sa mère; sa majesté y reçut aussi la visite de madame de Rémusat. Ces dames faisaient de fréquentes excursions dans les environs, qui offrent aux amateurs de ce

genre de beautés des sites assez curieux, au nombre desquels il faut citer la montagne appelée la Dent-du-Chat, où la reine Hortense monta jusqu'au sommet le plus élevé; mais l'impératrice ne fit point cette course, pour ainsi dire aérienne.

Le lac du Bourget, très-rapproché des eaux d'Aix, nous fournissait en grande quantité du poisson excellent et plus estimé encore que celui du lac de Genève. On y pêche entre autres deux poissons vraiment exquis, et que l'on ne trouve que là : ce sont le *lombe-chevalier* et le *lavaret*. Les pélerinages dans ce lieu avaient principalement pour but de visiter une fontaine fort curieuse, dont les eaux sont intermittentes. On ne peut s'y rendre qu'en traversant le lac; mais c'est une course que fait d'ordinaire chaque voyageur venant prendre les eaux d'Aix.

L'impératrice alla visiter aussi l'abbaye d'Haudecomble : elle fit de cette excursion une partie de plaisir qui faillit devenir bien funeste. Le lac du Bourget est en effet extrê-

nement dangereux, à cause de sa position resserrée entre deux montagnes escarpées et sans bords : il en résulte qu'on ne peut aborder qu'aux points de départ et de débarquement. Au moment où sa majesté s'embarqua avec toutes les personnes de sa suite, le temps était superbe, et la première traversée fut on ne peut pas plus heureuse; mais il n'en fut pas de même au retour: le temps changea; un vent s'éleva, qui bientôt souffla avec violence; il s'engouffrait avec tant de force dans une toile que l'on avait placée à l'arrière de l'embarcation pour préserver sa majesté des rayons obliques du soleil, que l'on crut un moment que la barque allait chavirer. Sa majesté fut exposée à un danger réellement imminent; mais son courage et sa présence d'esprit ne l'abandonnèrent pas un seul instant dans cette périlleuse circonstance : elle fit à l'instant même enlever la toile, et ce ne fut pas sans peine que l'on parvint au lieu du débarquement. Les dames qui accompagnaient sa majesté furent presque toutes plus

ou moins incommodées par suite de la terreur qu'elles avaient éprouvée, et madame de Rémusat fut atteinte d'une violente attaque de nerfs, qui se renouvela pendant plusieurs jours.

Aux promenades près, la vie que nous menions aux eaux d'Aix était triste et monotone ; il n'y avait pas les mêmes sujets de distractions qu'à Plombières. Les matinées étaient consacrées aux bains et aux soins exigés pour le rétablissement des santés chancelantes : l'impératrice se baignait presque tous les jours et prenait des douches. Mais comme si ce n'eût pas été assez de la tristesse inspirée par les lieux et l'absence de société; ce fut à Aix que sa majesté apprit l'horrible catastrophe du bal du prince de Schwartzenberg. J'ai déjà dit quelle avait été la mort affreuse de la princesse de la Leyen, sœur du prince, et d'ailleurs les autres détails de ce funeste événement sont trop connus pour que je courre la chance de répéter ce que l'on en a dit : tout ce dont je puis parler, c'est la

consternation que la nouvelle de cet incendie survenu au milieu d'une fête causa à l'impératrice, et que chacun de nous partagea.

Au milieu de ses inquiétudes et de ses tourmens, l'impératrice eut pourtant un moment de consolation en apprenant la prochaine arrivée du prince Eugène qui devait passer par Genève en retournant à Milan. L'empressement de l'impératrice à revoir son fils, fit qu'elle se rendit à Sécheron où la mère et le fils passèrent encore ensemble un jour de bonheur; là, du moins, elle put recevoir d'une bouche qui lui était si chère des nouvelles de tout ce qui l'intéressait le plus dans le monde.

Ce fut à peu près à la même époque que l'impératrice reçut l'avis que le roi de Hollande avait abdiqué la couronne en faveur de son fils, et était parti d'Amsterdam, en résignant la régence à la reine. Cet événement fit un sensible plaisir à l'impératrice. En lui écrivant les détails de l'abdication de son époux, la reine de Hollande annonçait

à sa mère, pour surcroît de bonheur, qu'elle allait quitter Plombières et venir passer quelque temps auprès d'elle à Aix. Cette nouvelle fit grand plaisir à sa majesté. La reine de Hollande habita, pendant son séjour à Aix, la maison d'un particulier qui était venu lui-même l'offrir à l'impératrice ; c'était une des plus jolies de la ville, parfaitement située, et beaucoup plus grande que ne sont la plupart des maisons d'Aix.

Pendant notre séjour à Sécheron, je faillis perdre un fort beau châle de cachemire ; je ne rappelle cette circonstance, que pour donner une idée de l'exactitude avec laquelle la police se faisait dans ce pays. Étant allée faire une promenade, je laissai mon châle dans une voiture de louage, et je ne m'aperçus que le soir de cet oubli : je m'informai à tout le monde de la maison, personne n'avait vu de châle ; le cocher assura n'avoir rien trouvé dans sa voiture. Désolée d'avoir perdu mon cachemire, j'en fis part à l'impératrice, qui fit aussitôt venir le commissaire de po-

lice; celui-ci pensa que le châle ne devait point être hors de la maison, et il se prononça de telle sorte à cet égard, que le jour même le cachemire fut retrouvé. J'admis toutes les excuses bonnes ou mauvaises que l'on voulut bien me faire, j'étais si contente! toujours est-il que, si sa majesté n'eût pas eu la bonté de s'en mêler, mon châle était perdu.

La saison des eaux n'étant point encore terminée, nous retournâmes à Aix, mais pour peu de temps, et nous revînmes encore à Sécheron, qui était comme notre quartier-général. Après y avoir repris position, il fut décidé que sa majesté irait visiter les glaciers de la Savoie et qu'elle ferait le voyage du tour du lac. Pour moi, me trouvant indisposée, je restai à Sécheron avec une partie de la maison.

M. Pourtalès, qui, comme je l'ai dit, avait accompagné l'impératrice dans son voyage, avait un frère qui habitait Neuchâtel; ayant vivement pressé sa majesté de venir visiter

cette contrée de la Suisse, devenue, comme l'on sait, la principauté du maréchal Berthier, nous y allâmes. Sa majesté fut on ne peut mieux accueillie dans la délicieuse habitation de M. Pourtalès, située sur les bords du lac, et y passa plusieurs jours. Nous étions au grand complet.

Sa majesté prit ensuite la résolution d'aller visiter la Iungfrau (montagne de la Vierge). Askim, dont j'ai précédemment parlé, ne fut pas du voyage, tant sa majesté, qui le choyait beaucoup, craignait qu'il ne devint tout-à-fait malade par suite des fatigues qu'aurait pu lui causer cette nouvelle course, car il était déjà fort mal portant. Voyant combien sa majesté était inquiète de la santé de son chien, je lui offris de rester pour le soigner. Le voyage de la Iungfrau ne dura qu'un jour; partie le matin, sa majesté revint le soir, mais si fort enchantée du spectacle que, voulant récompenser ce qu'elle appelait ma complaisance, elle me fit faire le même voyage. Elle voulut bien faire mettre à ma disposition une voi-

ture, et je partis accompagnée d'une personne de sa maison, que sa majesté avait eu l'attention de désigner pour cela. J'eus beau me défendre d'accepter cette offre, qui pouvait beaucoup gêner l'impératrice, sa majesté l'exigea absolument, aimant mieux se passer de mes services pendant toute une journée.

Quelques jours après, sa majesté fit encore une nouvelle excursion pour visiter le saut du Doux, qui offre une série de sites vraiment très-curieux par leur variété. Nous visitâmes Ferney, Coppet et Lausanne, lieux si souvent et si bien décrits, que je m'abstiendrais d'en parler, sans la circonstance assez remarquable qui signala les deux jours que nous passâmes dans cette dernière ville. J'eus l'honneur d'y recevoir une visite de madame de Staël, qui s'y trouvait alors; madame de Staël se rendit en effet à l'auberge où sa majesté était descendue, et vint me trouver pour me prier de demander à l'impératrice si elle voudrait bien la recevoir.

Je me hâtai de faire la commission de ma-

dame de Staël, mais ce fut sans succès; sa majesté refusa de la voir, dans la crainte que cette visite déplût à l'empereur, dont, comme on le sait, madame de Staël était, à cette époque, une des ennemies déclarées. Il en coûta à l'impératrice de prendre cette détermination; elle ne me cacha point la curiosité qu'elle aurait eue de s'entretenir avec cette femme célèbre, si elle avait pu compter sur sa discrétion : « Mais, me disait sa majesté, je « connais trop madame de Staël, pour oser « risquer une pareille démarche. Dans le « premier ouvrage qu'elle publiera, elle ne « manquerait pas de rapporter notre entre- « tien, et Dieu sait combien elle me ferait « dire de choses auxquelles je n'ai jamais « pensé. » Ce fut avec regret que je portai à madame de Staël la réponse de l'impératrice; car, pendant le peu de momens où j'eus l'honneur de la voir, elle fut pour moi très-aimable; il est d'ailleurs probable que la conversation de ces deux dames eût été d'un extrême intérêt; mais, en cette circonstance comme

dans toutes celles de sa vie, sa majesté fut mue par la crainte de faire une chose qui déplût à l'empereur, et rien n'était capable de la déterminer à triompher de cette considération.

Souvenir, et le château de Wufflens. — Le spectre de la reine Berthe et les chauves-souris. — Mœurs des Vaudois. — Voyage au Montanvert. — Chamouny. — La Mer de Glace. — Halte et dîner en plein air. — Le registre et les inscriptions. — Paroles de l'impératrice. — Le voisinage des crétins. — Deux albinos suisses. — La source de l'Arveiron. — Accident arrivé à une princesse polonaise. — Voyage à Berne. — Les costumes des Bernoises. — Les femmes des montagnes suisses et les montagnards écossais. — Correspondance de l'empereur et de l'impératrice. — Grossesse de Marie-Louise. — Départ de la reine Hortense. — Retour en France. — Arrivée à l'Élysée Napoléon. — Prompt départ pour Navarre. — Les concerts à Navarre. — Le vice-roi et les charades en action. — L'hiver prématuré. — Les patineurs. — Le traîneau de La Malmaison. — M. de Turpin, M. Pourtalès et le fauteuil à roulettes. — Glissade sur la glace et ma jambe cassée. — Incroyable bonté de l'impératrice. — M. Horau et le lit mécanique. — Les pétitions et les secours. — Pensions et ingratitude. — Les recommandations de l'impératrice. — M. Français de Nantes. — Reproches de l'empereur et les bonnes qualités incorrigibles.

XXXI.

Pendant notre séjour à Lausanne, je ne cessais de vanter à l'impératrice le château de Wufflens, situé sur les bords du lac de Genève, dans le voisinage de la charmante petite ville de Morges. Il me restait de ce château,

que j'avais habité étant fort jeune, un souvenir presque magique. Il est gothique, et tellement ancien, qu'une vieille tradition en attribue la construction à la reine Berthe, et la chronique du pays ne manque pas d'ajouter qu'elle y revient à de certaines époques. Elle y était représentée en pied, dans un grand tableau, avec le costume du temps. Tout cela me revenait à moi-même presque comme une apparition, et j'en parlai tant à sa majesté, qu'il lui prit envie de faire une visite au château de Wufflens.

Le même propriétaire qui m'y avait reçue jadis habitait encore le château; c'était le colonel de Sénarclan. Nous eûmes infiniment de plaisir à nous revoir après un si long temps, et il me remercia beaucoup de l'honneur que je lui procurais en lui amenant l'impératrice; car, dès son arrivée au château, sa majesté avait eu la bonté de dire au colonel que c'était à ma sollicitation qu'elle était venue à Wufflens. Au surplus, je puis ajouter qu'elle se félicita d'avoir fait cette visite, car elle trouva

le château très-curieux, et ne se lassait pas d'admirer la belle vue que l'on y découvre de toutes parts.

Le château était aux trois quarts abandonné aux chauves-souris, qui y pullulent par milliers, et aux oiseaux de nuit, qui y font leur résidence habituelle. Le propriétaire, grand amateur de fleurs, en cultivait de toutes sortes, sur une longue et magnifique terrasse, qui règne au-devant du château; ce qui fut pour l'impératrice un intéressant sujet de conversation, car, elle aussi, aimait beaucoup la culture des fleurs.

Lors de mon premier séjour au château de Wufflens, j'y avais passé deux mois, et c'est sans contredit une des époques de ma vie que je me rappelle avec le plus de plaisir; alors je fus à même de recueillir quelques observations sur les mœurs vraiment patriarcales des habitans du pays, qui tous, sans exception, sont protestans. Ces particularités m'avaient d'autant plus frappée, que j'étais très-jeune, et, en général, les premières im-

pressions durent plus long-temps et sont mieux gravées dans la mémoire, que toutes celles que l'on reçoit plus tard.

Le peuple de la petite ville de Morges, de Wufflens et des environs, est très-hospitalier. Les étrangers sans distinction sont toujours accueillis par lui avec bienveillance. Parmi les habitans, l'opulence et la misère paraissent également inconnus; tous sont d'une propreté qui fait plaisir à voir, et l'on remarque une grande analogie à cet égard entre leurs usages et ceux des Hollandais. Les maisons même des paysans sont toutes bien bâties, et, parmi celles-ci, je n'en ai pas vu une seule qui fût couverte en chaume. On reconnaît, d'ailleurs, l'aisance des habitans jusque dans leur chaussure; aucun d'eux ne porte de sabots. Cet aspect de l'aisance, qui se manifeste partout et que l'on retrouve dans les villes, les villages et les moindres bourgades du pays de Vaud, cause une satisfaction dont il me serait impossible de rendre compte, mais que j'ai bien vivement éprouvée;

leurs divertissemens me parurent tout nouveaux, car à l'époque où je vins pour la première fois à Wufflens, la walse, danse naturelle du pays, n'était pas encore usitée en France, du moins à Paris. Le dimanche, c'était une vraie partie de plaisir pour moi de descendre à Morges, avec les habitans du château, pour assister aux danses champêtres; dans la belle saison, ces danses commencent à l'heure où les ouvriers reviennent de leur travail, et se prolongent assez tard, sans que ces bals aient d'autre illumination que le clair de lune. Du reste, les mœurs y sont d'une pureté que l'on pourrait appeler primitive; la corruption, du moins à l'époque dont je parle, n'avait pas encore soufflé sur ces contrées privilégiées. Rien ne prouve plus en faveur de la liberté dans les choses habituelles de la vie, que la manière dont vivent ensemble de jeunes fiancés. Lorsqu'une fille a fait choix d'un homme pour en faire son mari, ils sortent seuls ensemble, sans que personne y trouve à redire, et l'on ne cite point d'exem-

ples que ces tête-à-tête prématurés aient produit aucun inconvénient.

L'hôtel que nous habitions, à Lausanne, était situé en face d'une maison qu'occupait alors la femme du prince Constantin, frère de l'empereur de Russie ; la princesse, qui menait une vie fort retirée, vint plusieurs fois rendre visite à l'impératrice, qui fut de son côté la voir une fois. La princesse était, à ce que me dit sa majesté, une grande et belle personne, pleine d'esprit et de grâce ; sa conversation, quoiqu'animée, était cependant empreinte d'une sorte de mélancolie ; séparée de son mari, comme chacun sait, elle passait la plus grande partie de son temps en voyage. Elle était accompagnée d'un seigneur russe, dont les manières et la tournure révélaient l'éducation et la naissance. Il était fort bel homme, et l'on disait qu'il y avait plus que du zèle dans le dévouement qu'il témoignait à la princesse ; on ajoutait qu'il avait encouru dans sa patrie une condamnation à mort, pour je ne sais plus quel motif, et qu'il aurait été

pendu s'il y fût retourné. La princesse n'habitait Lausanne que momentanément.

Maintenant je reviens à ce qui concerne l'impératrice; à son retour de Wufflens, sa majesté voulut entreprendre le voyage du Montanvert, voyage un peu plus long et plus difficile que ceux que nous avions faits jusque-là. M. Pourtalès, qui connaissait parfaitement le pays, se chargea de présider aux préparatifs.

Nous partîmes de Sécheron, et nous allâmes jusqu'à Saint-Gervais où nous couchâmes et où il fallut laisser nos voitures. Nous montâmes, le lendemain, dans des espèces de petits chars-à-bancs où l'on est assis de côté, et nous mettions pied à terre chaque fois qu'il se trouvait sur la route quelque curiosité qui méritât d'être examinée; nous vîmes des cascades magnifiques, des sites de la plus incroyable bizarrerie, dont M. de Turpin, dont tout le monde connaît le rare talent comme peintre, prenait à l'instant un croquis. Il dessina plusieurs fois sa majesté et les

dames qui l'accompagnaient; il les représentait en groupes variés chaque fois qu'il les voyait assises pour prendre quelques instans de repos, et cela leur était souvent nécessaire.

Notre seconde journée se termina à Chamouny, où nous couchâmes au Prieuré : c'était alors une assez mauvaise auberge.

Le lendemain nous nous mîmes en route de grand matin, montés sur des mulets; et, comme en ma qualité de femme, il m'est permis d'avouer ma poltronnerie, je ne tairai point toutes les tribulations dont je fus assaillie pendant le reste de notre voyage. On n'avait pu se procurer qu'une seule selle de femme, qui, naturellement, servit à sa majesté, de sorte que nous étions à califourchon sur nos mulets. J'avais eu bien de la peine à me déterminer à prendre cette allure peu commode; en outre, il y avait au moins quinze ans que je n'étais montée à cheval : pourtant je m'étais décidée à grimper sur mon mulet; mais à peine y étais-je juchée

que, comme si l'animal eût d'abord compris l'inexpérience de son cavalier, il se mit à faire des ruades épouvantables, ce qui ne contribua pas peu à me donner de la frayeur; je n'eus que le temps de me précipiter, plus morte que vive, dans les bras d'un de ces messieurs qui se trouvait près de moi et qui m'empêcha de tomber. Après ce premier échec d'équitation, je ne voulus absolument pas remonter sur ce mulet.

Cependant cette équipée nous avait fait perdre du temps et l'impératrice gagnait de l'avance sur nous, car plusieurs personnes étaient restées avec moi; je voyais de loin sa majesté qui me faisait des signes d'encouragement en agitant son mouchoir en l'air pour que je vinsse la rejoindre; lorsqu'après quelques heures de marche, nous arrivâmes au point où l'on nous fit monter dans des chaises à porteurs, je crus passer de l'enfer dans le paradis. Nous fûmes portées de cette façon jusqu'au sommet du Montanvert; là nous fîmes une courte pause, et sa majesté s'étant assurée

que tout le monde était arrivé, se décida à descendre sur la mer de glace qui s'étendait devant nos yeux; elle alla jusqu'à la moitié environ, et je la suivis partout. L'aspect d'un glacier, qui s'offrait à moi pour la première fois, me parut la chose la plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer.

Le lieu où nous nous trouvions n'est pas sans danger; nos guides nous racontaient, pour nous rassurer, que plusieurs voyageurs y avaient trouvé la mort, et qu'il n'y avait pas d'année où cela n'arrivât. Quant à moi, je l'avoue, je ne conçois pas comment on peut exposer sa vie, de gaîté de cœur, dans le but unique de satisfaire une vaine curiosité.

Lorsque nous fûmes remontés sur le Montanvert, l'on se disposa à dîner; or, je puis certifier que l'air que nous respirions depuis le matin est bien, à coup sûr, le plus habile des cuisiniers. L'impératrice fut servie dans l'intérieur de l'hospice et les personnes de sa suite mangèrent dehors, assises par terre; on avait apporté toutes les provisions nécessaires, et je

ne crois pas que jamais repas ait été fait avec autant d'appétit. Après le dîner, sa majesté voyant tout le monde ainsi réuni, désira savoir de combien de personnes se composait notre caravane; tout bien compté, nous étions quatre-vingts, et cela n'a rien de surprenant, car, pour ma part seule, j'avais deux guides et six porteurs, et ceux de sa majesté étaient encore plus nombreux; en outre, chacun de ces messieurs avait deux guides; les personnes de la maison qui avaient accompagné l'impératrice à Chamouny avaient reçu la permission de la suivre, et sa majesté avait fait donner l'ordre de pourvoir à ce qui leur serait nécessaire pour ce voyage.

Dans l'hospice du Montanvert, il y a un registre où tous les voyageurs sont dans l'usage d'inscrire leur nom. Sa majesté y écrivit le sien, après quoi ces messieurs et ces dames en firent autant; moi-même j'inscrivis mon nom, l'impératrice m'ayant engagé à le faire. L'hospice du Montanvert est d'ailleurs bien loin de ressembler à celui du Mont-Cénis; c'est une

petite maisonnette de pauvre apparence, composée d'une seule pièce à cheminée, et qui n'a pour tous meubles qu'une table dans le milieu et quelques siéges des plus communs. Ce lieu de repos, qui, malgré son exiguité, est d'un grand secours pour les voyageurs, avait été construit par M. Félix Desportes, dernier résident de France près la république de Genève, qui le fit construire à ses frais, en remplacement d'un mauvais chalais tout en ruine. Il n'est pas un voyageur qui, arrivé au sommet du Montanvert, ne rende des actions de grâces à M. Félix Desportes; car, sans lui, on n'aurait aucun endroit pour s'abriter et se reposer des fatigues du voyage.

Du point le plus élevé du Montanvert, on jouit du coup d'œil le plus extraordinaire que l'on puisse imaginer; un habitant des plaines qui s'y trouverait tout-à-coup transporté se croirait dans un monde nouveau; d'un côté s'élève la pointe pyramidale du Mont-Blanc, que l'on découvre dans toute sa beauté; car ce sont des roches nues et arides, où l'on

chercherait vainement la moindre trace de végétation. Quoique nous ne fussions qu'aux premiers jours d'octobre et que le temps fût superbe, il faisait un froid excessif, que nous aurions eu peine à supporter, si, conformément aux avis qui nous en avaient été donnés, nous ne nous étions tous munis de nos plus chauds vêtemens d'hiver.

Pour revenir, nous ne suivîmes point le même chemin que nous avions pris en allant. La route que l'on nous fit prendre était beaucoup plus ardue et plus difficile; nous devions visiter les sources de l'Arveiron, qui commence par n'être qu'un ruisseau, et se forme en torrent rapide et souvent furieux, à l'époque de la fonte des neiges. La descente de ce côté du Montanvert est beaucoup plus escarpée que de l'autre; la voie est peu large, et des deux côtés sont des précipices d'une incroyable profondeur, dans lesquels j'avais continuellement peur de tomber, quoique je marchasse entre deux gros bâtons que mes deux guides tenaient par un bout et sur les-

quels je m'appuyais comme sur deux rampes d'escalier. J'étais si fatiguée, que bientôt je n'eus plus réellement la force d'avancer; et comme la tête me tournait à l'aspect des précipices, je pris le parti de m'asseoir, ne sachant plus où j'en étais, au point que je pleurais malgré moi.

J'étais dans cet état de découragement inexplicable et dont je rougis presque aujourd'hui, lorsque l'impératrice vint à passer devant moi; car, dans notre convoi du retour, sa majesté marchait la dernière, dans la crainte qu'en marchant en avant ses pieds ne rencontrassent des pierres mal assurées dont la chute aurait produit des éboulemens. « Eh « bien, ma chère, me dit-elle avec sa bonté or« dinaire, que faites-vous donc là? Allons, du « courage, suivez-moi, vous allez remonter « dans votre chaise; il n'y a aucun danger, « je vous assure. » La présence de sa majesté et ses bienveillantes paroles me rendirent tout mon courage, et j'arrivai sans trop d'effroi au bas de la montagne d'où sort la source de l'Ar-

veiron. Pendant la route, nous avions vu plusieurs chamois s'élançant avec une incroyable rapidité sur les escarpemens les plus raides; et parvenus dans la région des vallées, nous cueillîmes des fleurs de rododendrum qui y croissent en abondance. De jeunes filles vinrent nous offrir des fraises; mais, quelle différence avec celles des villages situés au bas des flancs opposés de la montagne! le petit nombre d'habitans que nous rencontrâmes étaient d'une nature morbide, et leurs vêtemens annonçaient une profonde misère; à leurs goîtres, nous pûmes juger que nous touchions au pays des Crétins. Nous en vîmes plusieurs; on présenta à sa majesté deux albinos, qui étaient nés dans le pays, et qui n'avaient d'autres moyens d'existence que la générosité des voyageurs. Enfin, nous arrivâmes à Chamouny, horriblement fatigués; l'impératrice se jeta tout habillée sur son lit en attendant le souper, et je me trouvai mille fois heureuse de pouvoir en faire autant.

Le plus difficile de notre *partie de plaisir* était fait, à ma grande satisfaction, car les dangers que nous avions courus n'étaient nullement imaginaires; nous en eûmes sous les yeux une preuve trop évidente à notre retour. Il y avait à Sécheron une princesse polonaise qui avait voulu faire la même excursion que nous, mais qui s'en était tirée avec beaucoup moins de bonheur. On l'avait rapportée avec une cuisse cassée par la chute d'une avalanche, et beaucoup de personnes nous assurèrent que ces sortes d'accidens étaient fréquens. Je dois dire que, durant toutes ces courses, M. Pourtalès nous fut de la plus grande utilité. Il nous servait de cicerone avec une complaisance infinie. Sa majesté était charmée de l'avoir avec elle dans ce voyage, que sans sa présence elle n'aurait probablement pas entrepris.

Sa majesté fit encore une excursion à Berne, ville fort agréable sous quelques rapports, mais qui n'offre pas l'aspect satisfaisant de cette aisance générale qui plaît

tant à Genève et dans le pays de Vaud. Les femmes bernoises sont en général belles et d'une taille élevée; peut-être ont-elles un peu trop d'embonpoint, mais ce défaut, si c'en est un, est compensé chez elles par une extrême fraîcheur; leur costume est très-avantageux et s'accorde parfaitement avec leur coiffure. Cette uniformité de tenue et de vêtemens leur donne, comme aux femmes génoises, une première apparence de beauté: toutes, à la première vue, nous parurent jolies; mais, en les examinant plus attentivement, nous vîmes qu'il en était des femmes de Berne comme des femmes de tous les pays. Une anecdote dont je fus l'héroïne servira à prouver combien le costume influe sur la figure d'une femme, et à quel point il peut la changer pour quelques instans.

D'abord séduites par l'élégance du costume bernois, les dames qui accompagnaient l'impératrice s'en firent faire à leur taille. S'en étant revêtues, elles traversèrent la ville en calèche, et l'illusion fut si complète, que tout

le monde les prit pour des Bernoises, et grande était la surprise de les voir avec sa majesté.

Voici maintenant pour ce qui me concerne. Un jour une de ces dames me prêta son costume; je le revêtis, et elles voulurent toutes que j'entrasse ainsi habillée dans le salon, pour me faire voir à l'impératrice. On alla lui dire qu'une jeune fille de Berne, appartenant à une bonne famille, était là, et qu'elle sollicitait vivement l'honneur de lui être présentée. Sa majesté y consentit; j'entrai alors dans le premier salon, et elle resta quelques momens sans me reconnaître. L'impératrice voulut bien me dire que le costume bernois m'allait à merveille; la vérité est qu'il me rajeunissait de dix ans. Du reste, sa majesté fut si contente de mon costume, qu'elle en fit faire un tout-à-fait semblable qu'elle emporta à La Malmaison.

Pendant notre séjour à Berne, nous eûmes occasion de voir des femmes qui habitent ordinairement les montagnes et qui ne descendent

à la ville que les jours de marché. Le costume de celles-ci est réellement de la dernière indécence. Leur taille n'est point retenue dans un corset, conformément à l'usage des femmes de Berne; elles portent des jupes si courtes, que c'est tout au plus si elles leur descendent jusqu'aux genoux. Toutes ces femmes ont les jambes très-fortes. Sans un tablier qui complète leur toilette, et qu'elles attachent par en bas, à l'aide d'un crochet, quand elles veulent agir, leur vêtement équivaudrait presque à une nudité complète. On les appelle des Kokiesberg. Nos messieurs, lorsqu'ils en rencontraient dans la ville, couraient après elles. Je ne saurais donner une idée plus exacte de leur costume, qu'en les comparant à celui des montagnards écossais dont nous avons eu le malheur de pouvoir juger à Paris. En général, dans tous les cantons de la Suisse, les femmes portent des jupons très-courts, mais non pas autant que celles dont je viens de parler; chaque canton a un costume différent, mais il n'en est aucun qui m'ait paru aussi élégant

que celui des Bernoises: toutefois il ne sied bien qu'aux personnes de stature un peu forte.

Le lecteur a dû remarquer que le séjour de l'impératrice en Suisse se prolongeait beaucoup au-delà de la saison des eaux; mais il sait déjà que, quoique l'usage des bains d'Aix eût été recommandé à sa majesté, les raisons de santé n'étaient pas les seules causes de son éloignement. Aussi notre séjour à Genève, dont nous ne prévoyions pas le terme d'une manière précise, fut-il pour l'impératrice un temps de vives et cruelles inquiétudes, surtout lorsque la reine Hortense, après être restée encore quelques jours avec sa mère, retourna à Paris. Hélas! nous n'étions pas au bout de tout ce que cette excellente femme aurait encore à souffrir. La nouvelle impératrice étant devenue grosse, l'empereur ne voulait pas que sa première femme vînt à La Malmaison; il trouvait ce lieu trop rapproché de Paris pour le temps des couches de Marie-Louise, et on alléguait pour raison que si quelque accident

funeste arrivait à cette princesse, il ne fallàit pas que la malveillance pût l'attribuer au voisinage de l'impératrice Joséphine, comme si elle n'était pas assez résignée, comme si l'ombre d'une mauvaise pensée eût jamais pu approcher de sa belle âme. L'empereur aurait voulu que l'impératrice allât passer l'hiver à Milan auprès de son fils; j'ai vu plusieurs lettres de lui dans lesquelles il lui conseillait de prendre ce parti, lui disant qu'à Milan elle jouirait de tous les agrémens attachés au séjour d'une grande ville; qu'elle serait auprès de son fils qu'elle aimait tant, qu'elle y serait environnée de tous les honneurs d'une cour brillante, qu'enfin elle y serait beaucoup plus heureuse qu'en allant s'ensevelir dans une campagne.

L'impératrice lisait, relisait, méditait ces lettres; quelquefois elle eût voulu complaire à l'empereur en se soumettant à ses conseils; puis elle se faisait fête de voir souvent son fils et sa jeune femme; d'autres fois elle entrevoyait, dans ce désir de l'éloigner de la France, le

projet de ne pas l'y laisser revenir, et l'idée de vivre toujours loin de sa patrie se présentait à elle comme un malheur dont rien ne serait capable de la dédommager. Ces craintes, je l'avoue, ne me paraissaient que trop bien fondées, et pour ma part, autant que ma position et le respect que je devais à sa majesté me permettaient de le faire, je m'exprimai avec elle dans des termes qui n'étaient pas de nature à les dissiper. Sans aucun doute j'aurais suivi l'impératrice partout où le sort l'aurait conduite; cependant je ne pouvais penser sans un vif chagrin à courir les chances d'un exil peut-être éternel. Les autres personnes attachées au service de sa majesté étaient en proie à des craintes non moins vives que les miennes; quelques-unes étaient mariées et ne pouvaient se familiariser avec l'idée de quitter leur famille et leurs enfans, et de se résoudre à s'expatrier. Et puis, personne de nous n'avait pris aucune précaution pour les choses qu'il possédait en France.

Après de longues et pénibles tergiversations, l'impératrice prit enfin le parti de demander avec instance à l'empereur la permission de venir passer l'hiver à Navarre, lui promettant de son côté de ne retourner à La Malmaison que lorsque sa majesté le jugerait convenable.

Ce fut au moment où la reine Hortense allait partir que l'impératrice prit ce parti, qui nous remplit tous d'espérance. La reine se chargea de porter elle-même à l'empereur la demande de sa mère, et Dieu sait dans quelles perplexités nous passâmes le temps pendant lequel nous attendîmes la réponse. La saison était déjà très-avancée, un vent glacial soufflait sans cesse avec une extrême violence, enfin tout contribuait à nous environner de je ne sais quelle sombre tristesse qui ressemblait à de noirs pressentimens. Qui le croirait? au milieu de tant d'agitations et de craintes qui assaillaient l'âme de l'impératrice, la mort du petit chien Askim, dont je vous ai parlé à diverses reprises, qui

advint alors, causa à sa majesté un très-vif chagrin, malgré tant d'autres sujets de peines et d'inquiétudes. Elle lui avait prodigué tant de soins ! il lui était si fort attaché ! Et après tout, pourquoi les animaux même qui ont eu une part de nos affections n'en auraient-ils pas une dans nos regrets? Au surplus, je me hâte d'ajouter que la douleur très-réelle que cette perte causa à sa majesté, n'outre-passa pas les bornes de la raison, et qu'au bout de quelques jours il ne fut plus question d'Askim.

Ce fut un beau jour pour nous, et je dirai surtout pour l'impératrice, que le jour où nous vîmes entrer, dans la cour de l'auberge de Sécheron, le courrier porteur de l'autorisation de passer l'hiver à Navarre : c'était dans ce lieu que l'impératrice avait passé le temps des fêtes qui signalèrent le mariage de l'empereur ; ce devait encore être là qu'elle demeurerait jusqu'à ce que la nouvelle compagne de l'empereur eût mis au jour un héritier de son nom, qui, hélas ! ne l'a pas

été de sa puissance, et encore moins de sa gloire. Aussitôt que sa majesté nous eut fait savoir la nouvelle dont le courrier était porteur, qu'enfin nous allions revenir en France, ce fut, dans toute la maison, une joie, un délire dont rien ne saurait donner une idée; sans exagération, nous étions comme des fous. Certes, si jamais préparatifs de départ furent faits avec empressement et promptitude, ce fut bien en cette occasion.

Nous partîmes de Genève le 1er de novembre; ainsi que je crois l'avoir dit, le froid était déjà très-rigoureux, et, comme toutes les créoles, sa majesté y était fort sensible. Cette fois, nous ne passâmes point à Lyon; nous revînmes à Paris par la Franche-Comté et la Bourgogne, et nous descendîmes au palais de l'Élysée.

Notre séjour dans ce palais fut très-court, et ne me rappelle rien de remarquable, si ce n'est peut-être un fait qui prouvera que l'audace des voleurs n'était pas moins grande sous l'empire que maintenant. On avait at-

taché, derrière la voiture dans laquelle je me trouvais, le coucher de sa majesté; quel ne fut pas notre étonnement, en arrivant, de voir ce coucher disparu ! Pendant la distance du premier relais, peut-être même à la barrière d'Italie, qui sait? on avait probablement coupé les courroies qui attachaient à la caisse de la voiture les pieds du ballot contenant le lit en fer de l'impératrice et ce qui le garnissait.

Sa majesté ne passa donc que peu de jours au palais de l'Élysée; après quoi elle se rendit à Navarre, qui n'était plus dépourvu comme lorsque nous en prîmes possession à la hâte. Je ne partis pas en même temps que l'impératrice; sa majesté avait bien voulu m'accorder un congé de quelques jours, pour vaquer à mes affaires personnelles; je ne tardai toutefois pas à la rejoindre, et je fus chargée de conduire à Navarre madame et mademoiselle Ducrest, que sa majesté avait eu l'occasion de connaître à Genève, et qu'elle avait engagées à venir passer quelque temps

avec elle. Mademoiselle Georgette Ducrest avait une physionomie fort piquante, et était en outre fort aimable et très-bonne musicienne. A cette époque, l'impératrice avait déjà auprès d'elle mademoiselle Deslieux, qui chantait comme un ange; elle pensa qu'en réunissant auprès d'elle plusieurs personnes de talent, ce serait un remède contre l'ennui, peste morale contre laquelle il n'y a ni cordon sanitaire ni quarantaine à prescrire, et qui s'infiltre dans les cours avec une sorte de préférence.

Tel fut le motif pour lequel l'impératrice invita mesdames Ducrest à venir à Navarre. Étant, comme je viens de le dire, chargée de les y conduire, sa majesté avait fait mettre à ma disposition une excellente berline; ces dames vinrent coucher à l'Élysée, et, le lendemain, nous nous mîmes en route pour notre destination.

Je n'avais pas encore l'honneur de connaître ces dames; elles eurent pour moi cette politesse inséparable des personnes bien élevées,

et qui ont l'usage du monde; de mon côté, je leur prodiguai toutes les attentions dont j'étais susceptible. Pendant la route, nous nous entretînmes beaucoup de sa majesté, de toutes les personnes qui composaient la cour de Navarre. Je m'empressai de donner à ces dames toutes les instructions possibles sur le nouveau pays qu'elles allaient habiter; je m'efforcai de rassurer la jeune personne, en lui peignant l'impératrice telle qu'elle était, c'est-à-dire en lui montrant en elle la meilleure et la plus affable des femmes. Chose bien naturelle! mademoiselle Ducrest se faisait une grande affaire de paraître devant sa majesté; mais ces dames virent bientôt que je ne les avais point trompées, et elles en purent juger par le gracieux accueil qu'elles reçurent à Navarre. Sa majesté les combla de bontés et leur fit de fort jolis présens.

Mademoiselle Ducrest et mademoiselle Deslieux chantant toutes les deux à merveille, et sa majesté aimant beaucoup à entendre de la musique, presque tous les soirs on organisait,

dans le salon, de petits concerts, auxquels la reine Hortense et le prince Eugène prenaient part lorsqu'ils venaient visiter leur mère, ce qu'ils faisaient aussi souvent que cela leur était possible. Le prince Eugène était revenu pour assister aux couches de Marie-Louise. Le prince, toujours bon et aimable, était vraiment d'une gaîté entraînante et communicative ; il mettait tout en train, et quelque part qu'il se trouvât, il fallait, bon gré mal gré, que l'on s'amusât. Quand il venait à Navarre, on faisait quelquefois des charades en action [1], sorte de divertissement dans lequel Talma, soit dit en passant, était encore plus comique qu'il n'était sublime et pathétique dans les rôles les plus

[1] Un jour, la société de Navarre jouait aux charades en action ; on en représentait une dont le mot était *pharmacien*. Or, pour que cela ne fût pas par trop énigmatique, il fallut un des attributs indispensables de la pharmacie. On fit donc demander aux femmes de chambre de ces dames un de ces instrumens qui causèrent tant de frayeur à M. de Pourceaugnac ; mais aucune d'elles ne voulut avouer que sa maîtresse en eût, et le valet de

terribles de son répertoire tragique. A propos de ces charades, mademoiselle Ducrest dit dans ses mémoires que, pour fournir aux différens costumes qu'exigeaient les rôles des acteurs, la garde-robe d'atours de sa majesté était mise à la disposition de ces dames; que les cachemires, les plumes, les robes les plus belles et les plus riches, servaient dans ces divertissemens. Certes, il faut bien peu connaître les convenances pour avancer de pareilles erreurs; et le moyen, je vous le demande, de croire que l'impératrice tenait assez peu à sa dignité pour abandonner ainsi sa garde-robe au pillage? Mademoiselle Ducrest, en rapportant de pareils faits, aurait bien dû, au moins, les arranger de manière

pied chargé de la mission vint apporter leur réponse. Alors j'étais malade : « Allez chez mademoiselle Avrillon, dit aussitôt le vice-roi, elle en a *une*, sans aucun doute, et je suis sûr qu'elle vous la prêtera. » Le vice-roi ne s'était pas trompé, et si les spectateurs ne devinèrent point le mot de la charade, ce ne fut pas faute de l'insigne de rigueur.

à les rendre vraisemblables. Sa majesté accueillait avec des manières si affables les personnes qui avaient l'honneur d'être admises chez elle, que c'était pour celles-ci une fête d'y venir, et souvent sa majesté les invitait à dîner. Souvent aussi, lorsque le temps le permettait, l'impératrice faisait de longues promenades à pied, et, comme la pluie avait détrempé les chemins et les allées du parc, sa majesté ayant adopté des sabots pour chaussure, les dames de sa suite en firent autant et nous vîmes bientôt toute la cour en sabots. Tout cela remplissait le temps, et s'il n'eût fallu faire d'involontaires retours sur le passé, le présent aurait été assez supportable; mais il y avait une autre impératrice, une impératrice jeune, une impératrice bientôt mère, et cette pensée était de celles dont rien ne saurait distraire entièrement.

L'hiver commença de bonne heure cette année, c'est-à-dire pendant la fin de 1810. Bientôt toutes les pièces d'eau, qui, comme on le sait, sont en grand nombre à Navarre,

furent gelées, et les jeunes gens de la maison se livrèrent à l'exercice du patin. Un proverbe dit qu'il ne faut rien faire devant les enfans; je serais presque tentée d'ajouter: et devant les femmes. Les dames, en effet, voulurent prendre leur part de ce plaisir, sans toutefois se risquer, comme les femmes hollandaises, sur des patins attachés à leurs pieds: elles patinèrent assises, c'est-à-dire que l'on prit des fauteuils que les patineurs poussaient par derrière, et qu'ils faisaient voler sur la glace, de toute la rapidité de leurs élans. Plus que prudente, et encore très-souvenante de la mer de glace de Montanvert, je n'assistais à ces spectacles qu'en les regardant de ma fenêtre. Lorsque ces messieurs venaient me voir, je les prêchais, je leur représentais le danger auquel ils s'exposaient, s'ils venaient à faire une chute; mais je prêchais dans le désert. Par une inconcevable fatalité, ce fut moi qui fis l'expérience du danger que je signalais.

Il y avait à La Malmaison des traîneaux: tout de suite l'ordre fut donné d'en faire venir un

à Navarre, et le malencontreux traîneau arriva précisément le jour où le dégel commença; c'était le 9 de janvier 1811, date que je ne saurais avoir oubliée, et que je n'oublierai jamais. Ce jour-là le temps était si beau, que moi, qui n'étais point sortie depuis long-temps, à cause du froid, je me décidai à le faire, pour respirer un air de printemps. Ayant dirigé ma promenade du côté de la grande pièce d'eau située vis-à-vis le château, depuis un moment je regardais ces messieurs patiner, lorsque M. Pourtalès et M. de Turpin, s'approchant de moi, m'engagèrent avec tant d'instances à m'asseoir sur le fatal fauteuil pour qu'ils me fissent glisser sur la glace, qu'il y aurait eu une impolitesse réelle de ma part à m'y refuser. Me voilà donc assise, et ces messieurs me conduisent, avec une prodigieuse rapidité, jusqu'à l'extrémité de la pièce d'eau. Arrivée là, tout s'étant passé le mieux du monde, je n'eus, en sortant du fauteuil, qu'à remercier ces messieurs de leur complaisance.

On a bien raison de dire qu'il y a dans la vie des circonstances où l'on ne peut fuir son malheur, et je l'éprouvai cruellement ce jour-là. Comme je me disposais à revenir à pied, des jeunes gens de la maison me pressèrent de remonter dans le maudit fauteuil : enhardie par le succès d'un premier trajet, je cédai à leurs instances réitérées, et nous partîmes. Malheureusement, pendant cette seconde course, nous rencontrâmes le traîneau dans lequel se trouvaient les dames de sa majesté, qui en faisaient l'essai. Au lieu de s'arrêter, comme la prudence leur commandait de le faire, mes conducteurs, pour éviter le choc, lancèrent le fauteuil dans un chemin qui n'était pas frayé, et extrêmement raboteux ; le fauteuil culbuta et je fis une chute épouvantable. J'éprouvai une des fractures les plus graves ; j'eus les deux os de la jambe gauche brisés un peu au-dessus de la cheville, et tellement fracturés, que l'un de mes os perça ma peau et déchira mon bas ; j'avais en outre une forte luxation du pied. Il fallut me re-

mettre dans le fauteuil, pour me ramener jusqu'au château.

Je ne dirai rien des douleurs effroyables que je ressentis, et qui me donneront l'occasion de faire paraître dans tout son jour la grande bonté de l'impératrice.

Étant donc remontée dans le malencontreux fauteuil, on m'y porta à bras jusqu'au château; et comme il n'y avait pas moyen d'éviter que mes jambes fussent pendantes, il en résultait des douleurs tellement atroces, que je ne pouvais retenir mes cris. Ces cris parvinrent jusqu'aux oreilles de l'impératrice; qui s'informa de ce qui venait d'arriver; on lui annonça le malheur dont je venais d'être victime; elle en fut si vivement affectée, que je ne crains point d'être taxée d'exagération en disant qu'il fallut presque employer la force pour l'empêcher de venir auprès de moi avant même que l'on m'eût transportée dans ma chambre. J'y fus portée sous la direction et à l'aide de M. Horau, médecin de sa majesté. Son premier soin fut

d'arracher, en toute hâte, des matelats de mon lit; il les étendit par terre, me coucha dessus, et ce fut dans cet état que je reçus la visite de l'impératrice. Pourquoi les douleurs affreuses que j'éprouvais ne m'ont-elles pas permis de conserver le souvenir des paroles pleines de bonté qu'elle m'adressa? mais il en reste dans mon cœur un retentissement plus doux encore que les paroles elles-mêmes. Elle me promit de venir me voir tous les jours, et pas un seul jour elle n'y manqua. Quelquefois elle restait des heures entières près de mon lit de douleur; elle était en réalité mon ange consolateur; car, je le dis avec toute vérité sans pouvoir m'en rendre compte, mais le fait est que, tant que sa majesté était près de moi, mes douleurs étaient suspendues, comme s'il y avait dans la bonté un magnétisme capable d'amortir les souffrances les plus aiguës.

Pendant que M. Horau se préparait à poser le premier appareil sur ma jambe, je vis entrer dans ma chambre madame de Viel-

Castel; elle venait m'apporter des paroles de consolation; elle était fort émue; sa pâleur était extrême. Je la remerciai de l'intérêt qu'elle voulait me témoigner, mais je lui fis observer que j'avais besoin de courage, que je la priais de vouloir bien se retirer, ne gardant près de moi que les personnes absolument nécessaires. M. de Bonpland, qui avait fait quelques études en chirurgie, aida le bon docteur à remettre ma jambe. M. de Turpin assista à l'opération. Je souffris beaucoup, mais moins cependant que je m'y étais attendue.

L'exemple donné par sa majesté fut suivi par les dames de la cour : toutes s'empressèrent de me prodiguer les consolations que l'on peut donner en pareil cas, de sorte que je ne fus presque jamais seule. L'impératrice ayant lu dans les journaux que l'on venait d'inventer des lits mécaniques pour les blessés, fit écrire sur-le-champ à l'inventeur, M. Laujon, de venir tout de suite à Navarre avec un de ces lits. J'éprouvai quelque soulagement

de ce nouveau procédé : il fallait, à la vérité, me lever tout d'une pièce ; mais, par ce moyen, il fut possible de me changer de draps et de matelas sans risquer de déranger l'appareil et les éclisses dont ma jambe était entourée. Je n'ai pas besoin de dire toutes les attentions, tous les soins dont je fus l'objet : sa majesté avait donné l'ordre de ne me rien refuser de ce que je demanderais ; le jour, la nuit, M. Horau fut pour moi comme une providence, toujours empressé à me prodiguer les secours de son art ; enfin, dans la crainte que je n'éprouvasse quelques instans d'ennui, sa majesté permit qu'une de mes parentes vint passer auprès de moi tout le temps que je serais forcée de garder ma chambre.

Je ne fus pas la seule qui ressentis l'effet des bontés de sa majesté. Presque en même temps que j'éprouvai mon fatal accident, un homme chargé de distribuer le charbon dans le château tomba dangereusement malade d'une fluxion de poitrine ; dès que sa majesté le sut, elle envoya auprès de

lui son médecin, lui fit donner une garde, recommanda de pourvoir à tout ce dont il aurait besoin, et chaque jour elle envoyait savoir de ses nouvelles. Hélas! le malheureux ne put profiter de tant de bonté. Une nuit que sa garde s'était absentée de sa chambre, saisi sans doute d'un accès de fièvre chaude, il se leva, s'habilla et se précipita par la fenêtre. Lorsque la garde rentra, ne le trouvant point dans son lit, et voyant la fenêtre ouverte, elle y courut; elle le vit gisant au bas de la fenêtre. On s'empressa pour voir s'il serait encore temps de lui donner quelques secours; il était mort du coup, quoique sa chambre ne fût qu'au premier étage; mais il paraît que la tête avait porté la première. Ce malheureux était père d'une nombreuse famille; sa majesté prit soin de sa veuve et de ses enfans.

Au surplus, la réputation de bonté de l'impératrice Joséphine était si bien établie, que de toutes parts on lui adressait des pétitions sans nombre. A mesure qu'on les recevait, le

valet de chambre les mettait sur la toilette de sa majesté avec ses lettres. Tous les soirs, avant de se coucher, elle les ouvrait toutes et en prenait connaissance; il lui suffisait souvent d'un premier aperçu pour voir quel était l'objet de ces pétitions. Lorsque c'était une demande de secours de quelque malheureux, avant de se mettre au lit, elle faisait venir M. Frere; elle le chargeait d'aller visiter ces malheureux, de s'informer de leurs besoins, de leur distribuer des secours; car, lorsqu'il s'agissait de faire du bien, elle ne remettait jamais au lendemain. Je dois dire que M. Frere, homme excellent et d'une rare obligeance, s'acquittait de ces commissions avec tout le zèle que donne un bon cœur. Combien de familles furent ainsi arrachées aux horreurs de la misère! avec quelle promptitude les secours étaient portés à domicile, quand les besoins étaient connus! Les journaux d'alors ne retentissaient pas de ces actes de bienfaisance; ce n'étaient pas des aumônes fastueuses que les innombrables

aumônes de l'impératrice : tout cela se passait dans le secret de la chambre ; et que d'ailleurs cette bienfaisance si inépuisable, si active, était loin de se borner à de simples aumônes! Combien d'anciennes connaissances de madame de Beauharnais recevaient des pensions de l'impératrice, quand le sort les avait privées de leur fortune ! elle en fit une à la nourrice du dauphin. Ces pensions, elle continua à les payer après sa séparation d'avec l'empereur ; elles le furent encore par la religieuse piété filiale du prince Eugène et de la reine Hortense, après la mort de leur mère ! et combien, parmi ces pensionnaires, n'avaient d'autres titres qu'un simple mot, qu'une réponse favorable de l'impératrice !

Revenons aux pétitions que recevait sa majesté, car il en était de plus d'un genre. La plus grande partie du travail qu'elle faisait avec le secrétaire de ses commandemens avait pour objet de recommander aux ministres et aux principales autorités du gouvernement les pétitionnaires qui s'adressaient à elle pour

obtenir des places. De tous les hommes revêtus de hautes fonctions, celui qui avait le plus d'égard aux recommandations de l'impératrice était M. le comte Français de Nantes; il était rare que sa majesté n'obtînt pas ce qu'elle lui demandait pour ses protégés. En général, lorsqu'un ministre venait faire sa cour à l'impératrice, elle avait presque toujours quelqu'un à lui recommander en dehors des pétitions qu'elle faisait transmettre avec une apostille. Je dois même convenir d'une chose, c'est que la multiplicité de ces recommandations avait fini par en diminuer l'efficacité. Il arriva quelquefois que les ministres sollicités, craignant de déplaire à l'impératrice, et ne pouvant toutefois obtempérer à ses demandes, en référèrent à l'empereur; celui-ci alors lui en faisait des reproches, souvent même assez vifs : mais cela ne la corrigeait pas, car elle ne pouvait refuser son appui à ceux qui le sollicitaient. On ne se corrige pas plus de ses bonnes qualités que de ses défauts.

Ma première sortie. — La fête de l'impératrice à Navarre. — La naissance du roi de Rome. — Lettre de l'empereur à l'impératrice Joséphine. — Retour à La Malmaison. — Mon séjour à Boispréau et visites de l'impératrice. — Le corset de l'impératrice et le premier buse. — Mademoiselle de Caumont. — L'empereur et les femmes. — Une dame polonaise. — Les concerts de La Malmaison. — Anecdote sur Garat. — Les dîners et les gourmands. — Histoire d'un perroquet. — La faisanderie, les cygnes noirs et les gazelles de La Malmaison. — L'orang-outang. — Le petit bonnet de blonde noire. — Les fournisseurs de l'impératrice. — Le modiste ambitieux et ridicule. — Mariage commercial. — Les cartons de l'an X. — Impertinence et ingratitude de Leroy. — La jeune négresse de La Malmaison. — Bévue d'un notaire. — Mon mariage. — Générosité de l'impératrice. — Obligeance de madame d'Arberg. — Le portrait de sa majesté peint par Saint. — Ma visite de noces et l'empereur à La Malmaison.

XXXII.

Pendant le séjour de l'impératrice à Navarre, plusieurs personnes de la cour vinrent lui faire une visite dans cette résidence. Le jour de la fête de sa majesté étant arrivé je voulus, malgré mon état de souffrance, joindre mes respectueux hommages à ceux

des personnes qui entouraient sa majesté; je n'aurais pas voulu laisser échapper cette occasion de lui témoigner toute ma reconnaissance. Ne pouvant encore appuyer mon pied par terre, je me fis descendre dans son appartement où j'entendis la messe. C'était ma première sortie. Comme je ne me traînais que très-péniblement à l'aide de deux béquilles, l'un des deux Basques attachés au service de sa majesté, et dont j'ai parlé précédemment, me portait aussi facilement que l'on porte un enfant, quoique je fusse grande et forte.

La saint Joseph tombait comme l'on sait le 19 de mars, de sorte que, pendant que l'on célébrait à Navarre la fête de l'ancienne impératrice, la nouvelle impératrice était en mal d'enfant, et ce fut le lendemain qu'eut lieu la naissance du roi de Rome. En cette circonstance, tout ce qui se passe dans l'esprit d'une femme est inexplicable : l'impératrice témoigna la joie la plus vive et la plus vraie sur un événement qui fut

accueilli par la presque totalité des Français, comme un immense bonheur pour l'Empire. Il n'y avait aucune affectation, aucune arrière-pensée dans la satisfaction qu'éprouvait sa majesté. Elle me montra avec une sorte de fierté la lettre que l'empereur lui écrivit de sa main, et dans laquelle il ajoutait après lui avoir dit : « Ma chère Jo-« séphine, j'ai un fils; » ces autres mots : « Je « suis au comble du bonheur. » — Oui, me dit-elle alors avec une émotion visible, mais qui n'avait pas la moindre teinte d'humeur ou de jalousie : « Oui, il doit être bien heu-« reux. » Puis, ayant essuyé une larme qui s'échappait de ses yeux : « Et moi aussi, « ajouta-t-elle, je suis heureuse du bonheur « de l'empereur; heureuse de voir enfin « comblés les vœux des Français. Je recueille « le fruit de mon douloureux sacrifice, puis-« qu'il assure la prospérité de la France. »

Telles furent les paroles de sa majesté quand elle me parla de cet événement, mais ce ne fut pas le jour même, car ce jour-là je ne

la vis pas, la nouvelle de la naissance du roi de Rome ne lui étant arrivée que dans la soirée. Elle fit présent d'une bague magnifique à celui qui en était porteur; c'était, autant que je puis me le rappeler, un page de l'empereur qui se rendit à Navarre à franc-étrier. Ce soir-là, j'étais étendue sur mon canapé, gémissant de l'impossibilité où je me trouvais d'aller partager l'allégresse générale; mais plusieurs personnes de la maison de sa majesté eurent la bonté de monter dans ma chambre et de me donner les détails qu'elles avaient recueillis.

Pour célébrer la naissance du roi de Rome, l'impératrice donna un très-beau bal, où toute la ville d'Évreux fut invitée; les personnes attachées à la cour, qui n'avaient plus, comme lorsque nous habitions les Tuileries ou Saint-Cloud, d'aussi fréquentes occasions de faire de belles toilettes, s'en dédommagèrent en cette circonstance solennelle : elles avaient revêtu pour le bal des costumes d'une grande richesse et de la plus rare élégance.

Avant de descendre dans la salle du bal, elles eurent presque toutes la complaisance d'entrer dans ma chambre pour que je pusse les voir dans tous leurs atours ; chacune, je puis le dire, et je m'en souviens avec une reconnaissante fierté, s'empressait de me donner jusqu'aux moindres distractions qui étaient en son pouvoir. Le bal fut très-brillant, et l'impératrice en fit les honneurs avec cette grâce toute bienveillante dont elle a offert le plus parfait modèle.

Comme l'impératrice Marie-Louise, était rétablie de ses couches, et que nous étions dans la plus belle saison de l'année, l'impératrice Joséphine put retourner à La Malmaison, séjour qu'elle préférait à tout autre. Ce fut avec une joie d'enfant qu'elle revit ses serres, ses fleurs, les jardins qu'elle avait créés, qu'elle aimait avec une sorte de passion et qui lui rappelaient tant de souvenirs. La proximité de Paris lui offrait en outre l'agrément de voir plus souvent ses enfans et les personnes de la nouvelle cour qui lui étaient restées attachées.

Lorsque le départ de sa majesté fut une chose arrêtée, l'embarras fut de savoir comment on me transporterait : d'abord il fut question de me laisser à Navarre, jusqu'à ce que je fusse assez bien rétablie pour faire le voyage sans danger; mais cet arrangement, qui d'ailleurs était fort sage, me causa un si violent chagrin, que sa majesté voulut bien y renoncer. Il fut convenu que l'on me placerait sur un matelas étendu dans un landau fort doux et que je voyagerais, avec mes appareils, à petites journées, menée par les chevaux de l'impératrice. Je fus conduite à la Daumont, et bien que les chevaux allassent au pas, j'arrivai, le second jour, à La Malmaison, sans aucun accident. M. Horau avait expressément recommandé de me loger au rez-de-chaussée : or, il n'y avait à La Malmaison aucun logement au rez-de-chaussée; je fus donc obligée d'aller à Boispréau. L'impératrice venait de temps en temps m'y voir, et, lorsqu'après le dîner, elle faisait une promenade en calèche, c'était presque tou-

jours de ce côté qu'elle la dirigeait. Il était résulté de mon accident un tel ébranlement du système nerveux, que la moindre émotion me faisait pleurer; dès que j'apercevais, par exemple, la voiture de sa majesté, mes yeux se remplissaient de larmes. Je recevais aussi de fréquentes visites des dames de la cour; mais, malgré cela, je m'ennuyais tant, qu'aussitôt que je pus marcher un peu sans béquilles, je voulus reprendre mon service, que, à la vérité, je ne fis pas d'une manière bien active; mais du moins je n'étais plus comme reléguée : j'étais à La Malmaison, j'étais près de l'impératrice, et je la voyais tous les jours.

L'empereur vint quelquefois, mais rarement, faire visite à l'impératrice, et ces visites se passaient ainsi que je l'ai dit précédemment.

La vie tranquille que menait sa majesté à La Malmaison fortifia beaucoup sa santé; elle prit de l'embonpoint; et, s'il m'est permis d'entrer dans quelques détails de toilette, je

dirai que sa majesté, qui jamais, jusque-là, n'avait pu s'astreindre à porter de baleines dans ses corsets, en reconnut la nécessité : ce fut pendant notre voyage en Suisse, que je la déterminai à faire un premier essai de ce genre ; je fis mettre un busc dans le devant de son corset, pour l'empêcher de se plisser. Dans les premiers temps, sa majesté eut quelque peine à s'y faire, mais elle s'y habitua, et par la suite ses corsets furent garnis de baleines, comme le sont ceux de toutes les femmes. L'exercice à pied, que prenait fréquemment l'impératrice, ne contribua pas peu à l'affermissement de sa santé; il fallait que le temps fût bien mauvais, pour qu'elle ne marchât pas au moins pendant une ou deux heures; et certes, les personnes qui la voyaient alors, étaient loin de prévoir qu'il lui restait, hélas! si peu d'années à vivre.

Outre les jeunes personnes dont j'ai déjà parlé vers cette époque, l'impératrice prit auprès d'elle mademoiselle de Caumont, qui était sans fortune et avait été parfaitement

bien élevée; elle était très-forte musicienne. Continuellement occupée de contribuer au bonheur de ce qui l'entourait, sa majesté permit à mademoiselle Deslieux de faire venir sa sœur auprès d'elle; elle était pleine de bontés pour ces jeunes personnes, et leur donna des maîtres de chant : on les servait chez elles, et le soir, elles descendaient dans le salon. Ces demoiselles menaient une conduite parfaite, et depuis que l'empereur n'était plus là, la médisance la plus malveillante n'eut pas la moindre chose à reprendre sur le compte des jeunes personnes qui entouraient sa majesté; d'ailleurs, elles vivaient toutes ensemble dans un accord parfait, sans aucune de ces jalousies qui sont si communes à la cour.

Puisque j'ai cité le nom de l'empereur à l'occasion des jeunes personnes admises auprès de l'impératrice, j'ajouterai quelques mots à ce que j'en ai déjà dit précédemment. L'empereur aimait beaucoup les femmes, mais sans leur laisser jamais prendre aucun

empire sur son esprit. Il regardait l'amour comme un délassement, et, sur ce chapitre, il était on ne saurait plus matériel; l'objet de son culte de la veille n'était plus rien pour lui le lendemain. Comme il mettait peu d'importance à ces liaisons passagères, il s'étonnait de celle qu'y mettait l'impératrice. Une seule femme, à ma connaissance, lui inspira, sinon une vraie passion, au moins un attachement plus durable : c'était une dame polonaise, madame de Waleska, dont il fit la connaissance pendant la campagne de Pologne; elle avait un vieux mari, et quitta tout pour suivre l'empereur : cependant leurs entrevues étaient toujours enveloppées de mystère; l'empereur en eut un fils qu'il fit élever, et auquel il assura une existence de 30,000 livres de rente. Cet enfant eut, pour tuteur, un des secrétaires de sa majesté, à laquelle, dit-on, l'enfant ressemblait prodigieusement, ce dont, au reste, je ne puis parler que par ouï-dire, ne l'ayant jamais vu. Je sais seulement qu'elle alla voir l'empereur

à l'île d'Elbe, où elle ne resta que très-peu de jours : elle s'y était rendue sans le consentement de sa majesté, qui la fit repartir très-promptement. Le peu de temps qu'elle y resta, ce fut sous un nom supposé, l'empereur craignant alors que le bruit de cette visite ne parvînt aux oreilles de Marie-Louise.

L'impératrice, qui ne cessa jamais d'aimer, de chérir l'empereur, traitait devant tout le monde madame de Waleska avec une grande bienveillance. Sa majesté rendait justice aux excellentes qualités de cette dame, qui était bonne, disait-elle, et ne lui avait jamais causé de chagrins. Elle lui faisait des présens et comblait son fils de joujoux. Et bien qu'elle fût frappée de sa ressemblance avec l'empereur, elle lui prodiguait des caresses qui prouvaient bien son excessive bonté !

Lorsque l'empereur s'occupait de galanterie, c'était seulement lorsque la politique lui laissait quelques loisirs. Son âme était tellement active, qu'il fallait absolument que

quelque chose l'occupât; mais, pour lui plaire, il fallait être très-jeune et très-jolie.

Je reviens maintenant à La Malmaison, à une époque où il n'était plus question d'amourettes ni de jalousies. Une fois la semaine, l'impératrice donnait un concert où figuraient les premiers artistes de Paris : là luttaient de talent, sur leurs divers instrumens, Duport avec sa basse, Nadermann sur sa harpe, Tulou avec sa flûte, Duvernoy avec son cor; Baillot y faisait parler l'âme de son violon, et Paër, au piano, accompagnait les chanteurs; on exécutait des quatuor, des quintetti, puis l'on chantait. Ces concerts avaient lieu dans la petite galerie, et nous nous rendions dans la grande, qui lui est contiguë, pour jouir de ces délicieuses harmonies. L'impératrice me demandait toujours si j'avais assisté au concert et si j'avais bien entendu la musique; certes, je n'avais garde d'y manquer. C'est dans un de ces concerts de La Malmaison que j'entendis, pour la dernière fois, Garat, le plus habile chan-

teur qui ait peut-être jamais existé. C'était presque déjà le chant du cygne : sa voix n'avait plus l'étendue que je lui avais connue plus anciennement; mais quelle pureté de méthode, et quelle expression il savait donner à tout ce qu'il chantait ! Je me rappelle à son sujet une anecdote que j'ai entendu raconter à l'impératrice, qui, soit dit en passant, racontait à merveille et sans prétention. Un jour, Garat était allé se promener hors de Paris; c'était, je crois, sous le Directoire; alors il arrivait très-souvent que l'on faisait fermer les barrières, et c'est précisément ce qui arriva ce jour-là. A son retour, quand Garat veut rentrer dans Paris, on l'arrête à la barrière et on lui demande ses papiers; ne les ayant pas sur lui on le conduit au corps-de-garde : « Citoyens, dit-il aux hommes qui l'avaient arrêté, laissez-moi aller, je suis Garat le chanteur. — Vous êtes Garat le chanteur!... c'est bien aisé à dire, mais comment nous le prouver ? — Parbleu, leur dit-il, rien de plus facile, en

chantant. » Alors Garat se mit à chanter *La Gasconne* d'une manière si délicieuse, que, lorsqu'il eut fini, ses auditeurs, ravis en extase, s'écrièrent tout d'une voix: « C'est vrai! il n'y a que Garat qui puisse « chanter comme cela! » et ils le laissèrent aller.

Outre les concerts dont je viens de parler, sa majesté aimait beaucoup à donner à dîner; il était rare qu'il n'y eût pas à sa table quelques personnes étrangères à La Malmaison. Elle envoyait de nombreuses invitations partielles; des personnes étaient, comme l'on dit, nées-priées pour tel jour de la semaine, et d'autres, admises dans l'intimité de sa majesté, y venaient sans être attendues. Souvent on a été obligé de remettre le couvert, la table se trouvant trop petite pour le nombre des convives. Sa majesté était personnellement d'une extrême sobriété; mais, parmi ceux et celles qui étaient admis à sa table, il y avait des gastronomes de la première distinction, et qui auraient dignement soutenu la concur-

rence avec M. Grimod de La Reynière[1]. Quand sa majesté savait qu'elle aurait à dîner quelques-uns de ces privilégiés de la gourmandise, elle voulait qu'ils fussent satisfaits, et alors elle s'occupait elle-même du menu, pour s'assurer qu'on leur servirait les mets pour lesquels ils avaient une prédilection. Alors, pendant qu'on la coiffait, elle faisait venir à sa toilette le premier maître-d'hôtel, contrôleur de la bouche, et se faisait rendre compte de la composition de ses services et du brillant dessert qui les couronnait. En sortant de table, sa majesté passait dans la salle de billard, où elle faisait une ou deux parties, ce dont elle s'acquittait très-bien, quoiqu'elle jouât toujours de masse.

A cette époque, le vestibule de La Malmaison ressemblait à une volière; il y avait tout au-

[1] M. Grimod de La Reynière avait trouvé une expression charmante pour ennoblir ce que, dans le langage vulgaire, on nomme des indigestions; il les appelait, lui, *des remords d'estomacs*.

tour une quantité de cages qui renfermaient des oiseaux des plus rares, dont sa majesté était grand amateur. Elle avait, entre autres, une petite perruche charmante, qui parlait à merveille; mais, comme elle n'était pas douce, on ne la laissait jamais sortir de sa cage.

M. le marquis de Salinès avait donné à sa majesté, pendant que nous étions encore aux Tuileries, un perroquet vraiment remarquable. Ce perroquet ne parlait que l'espagnol, mais il le parlait comme l'aurait pu faire un noble Castillan; il était extrêmement doux, et m'avait pris dans une amitié vraiment extraordinaire : lorsqu'il ne me voyait pas il devenait d'une profonde tristesse, et l'on sut, à n'en pas douter, que mon absence seule en était cause : plusieurs fois, en effet, l'oiseleur le croyant malade, était venu, sur l'ordre de l'impératrice, pour tâcher de le rendre à sa gaîté, à son babil ordinaire; rien n'y faisait, mais dès qu'il me voyait, il faisait toutes sortes de démonstrations de joie. Sa

majesté ayant été informée de ce singulier attachement, me dit un jour : « Je vous donne « mon perroquet, puisqu'il a tant d'amitié « pour vous, car je ne veux pas qu'il soit « malheureux. » Quand l'impératrice désirait le voir, je le descendais dans son appartement ; il me suivait absolument comme aurait pu le faire un chien : aussi ne tairai-je point combien je m'étais attachée à cette pauvre petite bête. Lorsque j'accompagnais sa majesté dans ses voyages, je confiais mon perroquet à la concierge du château : il mourut pendant notre voyage en Suisse, en même temps à peu près que le petit *Askim*. Je le regrettai beaucoup, car c'était un oiseau extraordinaire, et dont l'éducation s'était fort perfectionnée ; il chantait plusieurs airs, et dansait en s'accompagnant ; il répétait avec une incroyable facilité tout ce qu'il entendait dire ; souvent, lorsque nous étions aux Tuileries, il ameutait du monde, pour l'entendre, sous ma croisée, qui donnait sur le jardin ; il battait la retraite et sonnait de la trompette

de manière à faire presque illusion, de telle sorte que, la plupart du temps, j'étais obligée de le retirer de ma fenêtre.

A Saint-Cloud, l'appartement que j'occupais était situé au-dessus de la chambre à coucher de l'impératrice, et près de la salle du conseil. Mon perroquet avait l'habitude d'appeler fort souvent *Bonaparte ! Bonaparte !* et, plus d'une fois, le conseil fut interrompu par ces appels réitérés, qui semblaient venir d'une voix d'homme. Un jour l'empereur s'informa quel pouvait être l'indiscret oiseau assez hardi pour l'appeler si familièrement. L'impératrice lui dit que c'était mon perroquet: alors on me pria de l'ôter de ma fenêtre aux heures du conseil, ce que je m'empressai de faire. Je dois aussi un souvenir au kakatoès, dont tout le monde admirait le blanc et magnifique plumage, et qui disait si bien *madame Bonaparte ;* à la mort de sa maîtresse, il fut pris par la reine Hortense, chez qui j'ai eu occasion de le revoir plusieurs fois.

Un des plaisirs de l'impératrice à La Malmaison était aussi de visiter sa faisanderie et d'autres animaux devenus presque domestiques. Il y avait une grande quantité de faisans dorés de la Chine, de la plus grande beauté; la rivière était peuplée d'une foule d'oiseaux aquatiques de toutes les espèces; mais ce qu'il y avait de réellement curieux, c'étaient deux cygnes noirs de la plus grande beauté, qui firent plusieurs fois des petits: c'étaient les seuls qui eussent pu s'acclimater en France. Lors de l'arrivée des alliés, l'impératrice avait été obligée de quitter précipitamment La Malmaison; les cygnes noirs venaient de faire des petits; elle avait une véritable frayeur que ses cygnes ne fussent tués par les soldats étrangers. Heureusement rien de fâcheux ne leur arriva. Sa majesté avait aussi eu une ménagerie, mais à mesure que les animaux dont elle était composée moururent, on ne les remplaça pas; elle eut aussi pendant quelque temps plusieurs gazelles, animaux d'une grâce et d'une légèreté charmantes,

mais elles vivaient libres et erraient à leur gré dans le parc de La Malmaison. Dans la ménagerie se trouvait une femelle de singe de la famille des orangs-outangs. Le voyageur de l'île de France qui l'avait apportée, lui avait donné une excellente éducation. Lorsque quelqu'un s'approchait de la chaise où elle était assise, c'était une curieuse chose que de la voir ramener sur ses cuisses les pans de sa longue redingotte, prendre pour saluer un maintien plein de décence et de modestie. Elle mangeait à table, et se servait fort adroitement du couteau et de la fourchette, surtout pour découper des navets, mets dont elle était folle. Quand elle avait dîné, une de ses grandes joies était de se couvrir le visage avec sa serviette, et puis de l'ôter en faisant mille grimaces risibles. Un jour elle tomba malade d'une inflammation assez grave des intestins : on la coucha dans un lit, vêtue d'une chemise et d'une camisole, comme serait une femme. Elle ne voulut jamais rien supporter sur sa tête, et se tenait couchée, la couver-

ture tirée jusqu'à son menton et les bras hors du lit, cachés tout entiers dans les manches de la camisole. Voyait-elle entrer dans la chambre une personne connue, elle la saluait d'un air intéressant en secouant doucement la tête, et lui serrait la main avec affection. Il était très-amusant surtout de la voir prendre ses tisanes; comme elles étaient sucrées, elle y mettait un grand empressement de gourmandise. Il s'agit une fois, entre autres potions, de lui donner à prendre de la manne, et la personne qui la soignait ayant reçu l'ordre de ne lui donner cette manne qu'à une certaine heure, l'animal s'impatienta; il fallait la voir alors crier, se remuer, gesticuler avec toute la petite colère d'un enfant, jeter sa couverture au bas du lit, tirer son gardien par l'habit, enfin se démener au point que celui-ci fut obligé de céder et de lui présenter la tasse; elle la prit à deux mains, but à petites gorgées en témoignant une satisfaction inexprimable, et puis se recoucha fort tranquillement, après avoir rendu la tasse d'un air de

reconnaissance. Quelque temps après, la pauvre bête mourut.

On n'a pas pu attendre de moi des révélations de cabinet ni des faits relatifs à la politique de l'empereur; j'essaie seulement de réunir tous les traits qui pourront donner de l'impératrice Joséphine une idée assurément bien plus exacte que celles que l'on a pu s'en former dans quelque ouvrage que ce soit. A cet égard, je n'affecte point une fausse modestie, attendu que j'ai mieux vu, et surtout plus vu, qu'aucune autre personne n'a pu voir. Ainsi donc, en réunissant ces esquisses partielles qui serviront un jour à une plume plus habile pour peindre un portrait ressemblant de l'impératrice, je ne crains pas d'entrer dans les plus minuscules détails, dans des souvenirs qui ne seraient que d'intérêt privé, si sa majesté n'y apparaissait continuellement. Ainsi donc, je ne reculerai point devant le souvenir d'un petit bonnet noir, non plus que de quelques autres futilités.

Deux fois par an sa majesté montait dans ce qu'on appelait *ses atours*, c'est-à-dire dans le lieu où étaient rangés tous les objets de parure à son usage ; elle passait alors en revue ses robes, ses bonnets et ses chapeaux, et en mettait à la réforme. Quand sa majesté était redescendue dans son appartement, nous faisions entre nous le partage des objets réformés. Pour qu'il n'y eût point de jalousie, ces objets étaient partagés en lots réunis à la décision du sort; enfin, c'était comme une espèce de loterie. Parmi les objets réformés, il s'en trouvait souvent qui n'avaient jamais été portés, attendu que, dans leur nouveauté, ils n'avaient pas été agréés. Le sort, un jour, fit tomber en ma faveur un lot dans lequel était un petit bonnet de blonde noire orné de très-jolies roses : c'était un vrai bijou qui, de plus, m'allait à merveille. L'ayant mis un soir pour paraître à la toilette de sa majesté, elle me trouva si bien coiffée avec ce bonnet, qu'elle voulut savoir où je l'avais acheté. Je lui dis comment il était venu en ma possession, et

je rappelai en même temps à sa majesté qu'il lui avait été présenté plusieurs fois sans qu'elle l'eût désigné; que d'ailleurs il venait de mademoiselle Guérin. « Je le trouve char-« mant, me dit l'impératrice; faites venir « mademoiselle Guérin, je veux qu'elle le « voie sur votre tête, afin qu'elle m'en fasse « un tout pareil. » Combien de dames, sans être impératrices, ne voudraient pas d'une coiffure, pour cela seulement qu'elles en auraient vu une pareille sur la tête de leur femme de chambre.

Le petit bonnet de blonde noire m'amène tout naturellement à parler de quelques-uns des fournisseurs habituels de sa majesté. Avant le couronnement, renfermé dans le cercle des modes proprement dites, l'illustre Leroy n'avait pas encore cumulé ses services, et madame Germon était depuis longtemps en possession du droit exclusif d'habiller sa majesté. Leroy se mit en tête d'adjoindre à son élégante fabrique de chapeaux un atelier de couture; pour parvenir à

son but, il s'associa madame Raimbault, autre célèbre couturière du temps. Une fois installée dans l'hôtel qu'occupait Leroy, rue Richelieu, près de la rue de Ménars, madame Raimbault fut présentée à l'impératrice, et ce fut elle qui confectionna les habits du couronnement. L'association ne fut pas de longue durée. Peu de temps après, ne pouvant plus vivre ensemble, les associés se séparèrent, et, dans cette circonstance, les bons procédés ne furent pas du côté de M. Leroy. Il s'empara de patrons entièrement dus au génie des ciseaux de madame Raimbault: il fit plus, ses usurpations s'étendirent, non-seulement sur le matériel, mais aussi sur le personnel des ateliers que madame Raimbault avait introduit dans la communauté; il garda avec lui plusieurs demoiselles, élèves de madame Raimbault, et qui avaient puisé sous ses yeux ces principes de goût qui avaient fait la renommée de leur maîtresse; enfin, le modiste Leroy continua à entreprendre la couture. C'était bien le plus impudent et le

plus insupportable faquin qui ait jamais existé; sans esprit, sans aucune espèce d'éducation, il poussait si loin la fatuité et l'afféterie, alors à la mode, dans son langage et dans ses manières, que Picard le mit en scène sous le nom de M. Crépon, dans sa comédie de *Duhautcourt*. On racontait de cet homme des traits à peine croyables aujourd'hui : par exemple, ce n'était qu'avec une sorte de dédain qu'il consentait à vendre ses productions à des femmes qui n'arrivaient point chez lui en voiture; un jour, m'a-t-on dit, s'étant aperçu que des dames qui lui demandaient des chapeaux étaient des provinciales, il se retourna dédaigneusement vers une de ses demoiselles, lui disant du bout des lèvres : « Ouvrez à ces dames les cartons de l'an « dix. » Je ne saurais garantir positivement la vérité du fait; mais pour quiconque a connu le personnage, il est au moins très-vraisemblable.

Encore un mot sur Leroy, car ce fut le type du ridicule de son temps; sous la plume

d'un auteur satirique, il serait bien facilement devenu le héros d'un poème burlesque. Il exagérait les modes plus encore que Garat; mais chez Garat, homme d'infiniment d'esprit, c'était moins un ridicule qu'un travers volontaire, une sorte de spéculation pour faire parler de lui, pensant que cela ajoutait encore à sa renommée comme chanteur. Quant à Leroy, ce n'était que pure sottise; il avait, du reste, l'esprit de son état, c'est-à-dire qu'il avait beaucoup de goût et qu'il s'entendait parfaitement bien à la toilette des femmes; après sa rupture avec madame Raimbault, il continua, malgré les réclamations de cette dame, à faire les robes de l'impératrice. Dans les premiers temps, lorsque Leroy avait inventé quelque mode nouvelle, il voulait que sa majesté en fût seule parée pendant sa primeur, et il s'en faisait un mérite auprès d'elle. L'histoire du petit bonnet noir peut faire apprécier si sa majesté était fort sensible à ces prétendues attentions. Aussi, un jour qu'il avait impertinemment

refusé à une dame de la cour de lui faire une robe pareille à celle qu'il venait *d'inventer* pour l'impératrice, sa majesté lui enjoignit-elle, en ma présence, de la faire sur-le-champ : « Je n'entends point cela, lui dit-elle ; « je veux que ces dames soient libres de s'ha- « biller à leur gré, et je trouve très-mauvais « que vous ayez refusé de faire ce que l'on « vous demandait. » Cela fut dit une fois pour toutes.

Dans son genre, Leroy était aussi ambitieux que qui que ce soit ait pu l'être : il aurait voulu tout accaparer à lui seul, tout fournir à la cour ; pour supplanter les autres fournisseurs, tous les moyens lui étaient bons : mais l'impératrice avait trop de justice pour ne pas l'arrêter dans ses envahissemens ; il n'est sorte de mauvais tours qu'il n'ait faits à madame Lesueur, marchande de blonde et de dentelle, pour la supplanter. Leroy a gagné des sommes énormes ; s'il avait eu de l'ordre, s'il n'avait pas voulu faire le grand seigneur, il aurait certainement laissé plus

de cent mille livres de rente. J'ignore ce qu'il en est advenu, mais ce que je sais, c'est qu'après le divorce de sa majesté, le grand fabricateur de modes ne tarda pas à grossir le nombre des ingrats : ce fut au point que plus d'une fois sa majesté éprouva quelques retards, quelques difficultés, pour obtenir de lui ce qu'elle lui avait commandé; comme tant d'autres, Leroy s'était empressé de saluer le soleil levant, ce qu'au reste il fit encore en 1814 avec la même ponctualité.

L'impératrice, ainsi qu'on a pu en juger dans mainte et mainte occasion, était d'une affabilité, d'une bonté extrême avec toutes les personnes qui l'entouraient; je ne crois pas que jamais femme ait moins fait sentir la dépendance où l'on était d'elle. Parmi tant de traits où son bon cœur se dévoilait tout entier, je puis citer ce qu'elle fit pour la jeune négresse dont nous avons parlé lors de la formation de la maison de l'impératrice. Quelque temps après son entrée dans la maison, sa majesté la maria à un homme de sa

couleur, qui servait dans le pays; s'étant informée de la quotité de son traitement, et ayant appris qu'il était de six cents francs, non-seulement elle le doubla, à l'occasion de son mariage, mais elle le convertit, ainsi doublé, en une pension viagère, pour le cas où la jeune fille viendrait à quitter son service. L'impératrice donna l'ordre de faire stipuler ces clauses au contrat de mariage; elle lui donna en outre un trousseau de trois mille francs, et se chargea encore de tous les frais de la noce.

Malheureusement pour la pauvre petite, le notaire chargé de rédiger son contrat de mariage eut l'incroyable négligence d'omettre la clause voulue par l'impératrice, ce qui dut me paraître, à moi, d'autant plus étonnant que j'étais là lorsque sa majesté avait formellement manifesté ses intentions à madame la comtesse d'Arberg, lui disant de les communiquer au notaire; et certes ce n'était pas de madame d'Arberg que pouvait venir l'oubli. Ce ne fut qu'après la mort de sa ma-

jesté que l'on sut que ses ordres n'avaient point été exécutés : alors il n'était plus temps de réparer l'oubli du notaire, et la pauvre petite resta très-malheureuse; elle l'eût encore été bien plus, si la reine de Hollande, informée de sa position, ne lui eût fait une petite pension.

Tant que j'avais mené une vie active et presque toujours de mouvement, comme au temps où sa majesté accompagnait l'empereur dans ses voyages, j'avais, je puis le dire, très-peu pensé au mariage ; sans y avoir renoncé, je n'y avais pas songé sérieusement : maintenant que nous menions une vie fort tranquille, mes idées se portèrent vers l'avenir ; quoique je fusse encore assez jeune, les années venaient, et je suivis les conseils de mes amis en acceptant la main de M. Bourgillon, chose dont je ne me suis jamais repentie. Mon parti arrêté, j'en fis part à sa majesté pour lui demander son agrément. « Je vous le permets, « me dit-elle avec sa bonté accoutumée ; « j'aurai soin d'assurer votre sort. » Ensuite,

ayant eu l'obligeance de me faire beaucoup de questions sur la personne que je devais épouser, elle me demanda de lui présenter mon futur. Elle lui fit un accueil des plus flatteurs et qui le pénétra de reconnaissance.

C'était, je me le rappelle, le jour de la Saint-Joseph, un an après la célébration de cette fête, à Navarre, lors de la naissance du roi de Rome. On la célébra également à La Malmaison, et à cette occasion, on improvisa une petite comédie de circonstance qui fut jouée par les dames et les messieurs de la cour de sa majesté. On chanta des couplets en l'honneur de l'impératrice, et la présence de la reine de Hollande avec ses enfans ajouta encore à la gaîté de cette fête où vinrent un grand nombre de personnes de Paris.

Notre service était organisé de telle sorte, que nous le faisions par quinzaine, ce qui nous permettait de passer dans notre famille, ou dans notre ménage, la quinzaine où nous n'étions pas de service. La veille du jour où

je devais quitter le mien pour m'occuper des préparatifs de mon mariage, j'assistai seule au coucher de sa majesté. Elle me dit : « Vous « partez demain ? J'ai fait connaître mes « intentions à madame d'Arberg qui vous les « communiquera. Voyez-la demain matin « avant de partir. »

Le lendemain, comme on peut le croire, je n'eus garde de manquer à me rendre ponctuellement chez madame d'Arberg : « Mademoi- « selle, me dit-elle alors, sa majesté, vou- « lant vous témoigner sa satisfaction des bons « services que vous lui avez rendus jusqu'à ce « moment, vous assure une rente viagère de « 3,000 fr. Cette somme sera confondue avec « votre traitement tant que vous resterez au « service de sa majesté; dans le cas où vous « cesseriez de faire partie de sa maison, ce « qu'elle laisse tout-à-fait à votre disposition, « cela deviendrait une pension dont vous joui- « riez votre vie durant. » Toutes ces clauses furent exactement relatées dans mon contrat de mariage, et sa majesté eut encore la bonté

de joindre à ses générosités un don de 6,000 fr. à titre de trousseau.

J'essaierais vainement de peindre la reconnaissance dont je fus pénétrée, en entendant les paroles de madame d'Arberg; je ne trouvais point d'expressions pour la remercier; mais elle, avec cette bonté qui la rendait si digne de la place qu'elle occupait et qui l'y faisait tant aimer, elle, possédant au suprême degré l'art de doubler le prix des faveurs dont elle était l'heureuse dispensatrice, après beaucoup de choses très-obligeantes pour moi: « Rien n'est plus simple, ajouta-t-elle, que ce « que sa majesté fait pour vous, et j'ai du « plaisir à vous dire que vous le méritez. »

En sortant de chez madame d'Arberg et avant de partir, je me présentai chez sa majesté pour prendre congé d'elle, la remercier, et lui dire, ce qui était bien vrai, que de toutes ses bontés pour moi, celle à laquelle j'attachais le plus grand prix était la permission de rester auprès d'elle. J'avais les larmes aux yeux en lui parlant; sa majesté

s'approcha de moi, me donna sa main à baiser, et à tant de bontés ajouta le don de son portrait monté en médaillon et entouré de fort belles perles fines; mais que la valeur des accessoires était nulle à mes yeux! Son portrait! son portrait donné par elle! Certes, ce trésor que je conserve religieusement ne me quittera de ma vie. Il a été peint par Saint, celui de tous nos peintres qui a le mieux saisi la ressemblance de l'impératrice. Lorsque je dois me rendre dans quelque réunion d'amis, j'éprouve je ne sais quel orgueil à m'en parer. Tout le monde s'empresse pour le voir, pour l'examiner, et l'imitation amène tout naturellement la conversation sur les adorables qualités de l'original.

Sa majesté m'ayant dit qu'elle voulait signer mon contrat de mariage, lorsque cet acte fut dressé, je me rendis à La Malmaison avec mon notaire et mon futur. Elle dit à celui-ci : « M. Bourgillon, en vous donnant « mademoiselle Avrillon, c'est un présent que « je vous fais : j'espère que vous la rendrez

« heureuse. » En tout sa majesté traita ces messieurs avec une bienveillance dont ils furent enchantés. Quelques jours après, mon mariage se fit, sans cérémonie. Ici, il est une circonstance que je ne saurais oublier : étant venus au bout de deux jours faire notre visite de noces à l'impératrice, nous dûmes attendre pour être reçus, car en ce moment l'empereur était chez elle. Après son départ, nous fûmes admis dans l'appartement de sa majesté; elle était rayonnante de joie, c'est le seul mot qui convienne ; car la moindre apparition de l'empereur à La Malmaison y apportait un bonheur qui peut-être n'était pas sans mélange de regrets, mais au moins il était impossible d'en rien voir sur la physionomie de l'impératrice.

Le roi de Rome à La Malmaison. — Voyage de l'impératrice à Milan. — Nouvel accident. — M. Lacroix médecin de sa majesté. — Singulière ressemblance. — Retour de Milan. — La conspiration Mallet. — Le palais de l'Élysée repris à l'impératrice par l'empereur. — Le château du Lac. — Mauvaises nouvelles de l'armée. — Les lettres du prince Eugène. — Correspondance de M. de Beaumont et de M. Bataille. — L'équitation et la musique. — Le cours d'histoire et la pension. — Les soirées de La Malmaison. — Le cardinal Maury. — L'hôtel d'Angleterre et la messe du cardinal. — Tolérance et gourmandise. — Le Napolitain et les premiers biscuits glacés. — La marchande de dentelles et la partie manquée. — Le docteur Hallé. — Embellissemens à La Malmaison. — La vacherie et la bergerie. — Le berger et la bergère des Alpes. — Projets de sa majesté pour La Malmaison. — La machine de Marly et les points de vue. — Galanterie de Louis XIV. — Le pavillon de la Jonchère. — Le château de Gabrielle d'Estrées. — Madame de May et l'impératrice.

XXXIII.

Lorsque l'empereur venait à La Malmaison, il parlait toujours de son fils avec un enthousiasme extrême ; il en était vraiment fou. Évitant, par convenance, de parler de Marie-Louise devant l'impératrice Joséphine, il se contentait de répondre très-brièvement

aux questions que sa majesté lui adressait à son sujet. L'impératrice avait un extrême désir de voir le roi de Rome; en ayant parlé plusieurs fois à l'empereur, un matin il lui envoya son fils accompagné de sa gouvernante et des personnes de sa suite. Sa majesté le caressa beaucoup et me dit qu'elle l'avait trouvé charmant. Ce fut la seule fois qu'elle le vit; quant à moi, je fus privée du plaisir de le voir, n'étant pas ce jour-là à La Malmaison.

Peu de temps après mon mariage, la guerre s'étant rallumée avec la Russie, l'empereur partit pour la fatale campagne de Moscou. Le vice-roi, appelé à l'armée, fut obligé de quitter sa femme au moment où celle-ci était près d'accoucher. Cette circonstance détermina l'impératrice à aller passer quelque temps à Milan auprès de sa belle-fille, qui mit au monde la princesse Amélie, aujourd'hui femme de don Pédro; mais j'ai peu de choses à dire de ce voyage, n'ayant pas accompagné sa majesté.

L'impératrice traversa le Simplon, et re-

vint par le Mont-Cénis ; elle passa quinze jours à Prégny-la-Tour, petite maison située sur le lac de Genève, à peu de distance de la ville : sa majesté en avait fait l'acquisition depuis peu de temps, et ce fut durant ce voyage qu'elle en prit possession.

L'impératrice ne m'emmena pas dans ce voyage, pensant que venant d'être mariée, il me serait plus agréable de passer quelque temps dans mon ménage, et d'ailleurs je n'étais pas encore assez bien remise de la fracture que j'avais éprouvée, pour qu'un aussi long déplacement pût être sans inconvéniens. Mais j'étais apparemment destinée aux accidens ; car, en l'absence de sa majesté, je fis une chute en traversant la place Vendôme et je m'abîmai le genou. Il s'y forma un dépôt qui pouvait être dangereux, mais dont je fus guérie par les soins et l'habileté de M. Lacroix, médecin de la maison.

Le nom de ce docteur de la faculté me rappelle une anecdote fort plaisante qui eut lieu

à La Malmaison. Un jour que M. Lacroix était venu faire sa cour à sa majesté, une dame qui avait eu l'honneur de déjeûner avec elle se trouva tout à coup assez grièvement incommodée. On le fit monter dans une chambre où on avait transporté la malade : or, il faut que l'on sache que M. Lacroix était d'une ressemblance étonnante avec M. Gaudin, ministre des finances; même taille exiguë, même coiffure poudrée à frimas, même envergure d'ailes de pigeon; et la parité du costume en habit habillé de la même couleur ajoutait encore à cette singulière ressemblance. La dame dont je parle s'étant évanouie, les lacets de son corset avaient été coupés sans cérémonie, enfin sa toilette était un peu en désordre; quoique d'une parfaite discrétion, sa majesté était montée auprès de la dame, et elle s'y trouvait avec M. Lacroix au moment où elle reprit l'usage de ses sens. En ouvrant les yeux, la malade, croyant voir le ministre, se confondait en excuses de paraître dans un tel négligé devant son ex-

cellence; les *excellences* et les *monseigneurs* voltigeaient sur ses lèvres, et le docteur était fort embarrassé de tous ces titres honorifiques. Ce ne fut pas sans quelque peine que le fil de ce quiproquo fut débrouillé, mais sa majesté en rit de bon cœur.

A l'occasion de mon nouvel accident, j'acquis la preuve que, de loin comme de près, sa majesté prenait intérêt aux personnes qui lui étaient attachées. Mon mari ayant écrit au premier valet de chambre pour lui en faire part, l'impératrice lui fit répondre de lui envoyer souvent et exactement de mes nouvelles. On craignit un moment que je n'eusse le genou ankylosé, mais j'en fus encore quitte pour la peur, de sorte que je me trouvai debout dans la chambre de sa majesté à son retour de Milan, ce dont elle voulut bien m'exprimer sa satisfaction.

J'avais profité de l'absence de sa majesté pour aller dans la famille de mon mari, dont les propriétés étaient situées à Pouilly-sur-Loire, département de la Nièvre; nous nous

étions arrêtés dans ce pays à l'époque du voyage à Aix avec l'impératrice, la grande chaleur nous ayant forcé d'y passer une partie de la journée : j'étais loin de me douter, alors, qu'un jour j'y exercerais le droit de bourgeoisie. Askim, que nous avions emmené, fut malade par suite des fatigues de la route; j'ai déjà dit que ce fut à Sécheron qu'il mourut, et je me rappelle, sur sa maladie et sa mort, des détails qui peuvent trouver place ici. M. Horau fut alors bien plus occupé de la santé du chien favori que de celle de sa majesté; le docteur avait beau dire à l'impératrice que les seuls remèdes à employer étaient la suppression des ailes et des cuisses de poulet qu'on lui donnait sans cesse, sa majesté n'était pas rassurée.

Enfin, dans le voyage au Montanvert, Askim fut tellement malade, que M. de Beaumont descendit de voiture pour lui administrer certain remède qui ne servit qu'à prolonger de quelques jours une existence à laquelle l'impératrice attachait tant de prix;

et cet attachement de sa majesté pour son chien était si bien connu que toute la maison était en émoi lorsqu'Askim était malade.

Arrivés à Sécheron, la maladie prenant alors plus de gravité, il fut décidé qu'on appellerait un médecin de chiens dont la célébrité était grande dans le pays; en effet, ce docteur vint pour procéder à une consultation où le médecin de sa majesté fut lui-même appelé. M. Horau, qui avait trop d'esprit pour se fâcher de cela, prit la chose en riant, discuta avec celui qu'il appelait son confrère, tous les symptômes de la maladie, et lui demanda enfin ce qu'il croyait donner à ce pauvre animal. Le célèbre docteur lui montra alors une poudre noire dont la quantité effraya tellement M. Horau, que celui-ci fut obligé de composer avec lui en lui disant: Il me semble que la moitié de votre poudre suffira; enfin le traité fut fait, le pauvre Askim prit le remède, et au bout de deux heures il n'existait plus.

Ce qu'il y a de charmant dans tout cela,

c'est qu'une demi-heure après cette belle expédition, M. Horau, qui mangeait à la table de l'impératrice, vint lui faire part de tout ce qu'on venait de faire pour sauver la vie à son chien favori. Il n'avait pas hésité, disait-il, un seul instant à venir partager, avec son confrère l'expéditif, les soins qu'il était venu donner à ce cher Askim.

Le même jour, l'impératrice était à peine rentrée dans son appartement, que M. Horau nous fit dire la triste nouvelle qui devait tant chagriner sa majesté. Mon premier mouvement fut de recommander le silence à toutes les personnes du service, afin que cette nouvelle ne vînt pas troubler le sommeil de sa majesté; le lendemain, à son lever, je ne savais comment l'aborder ni quelle contenance tenir, quand, heureusement pour moi, l'impératrice me dit, en entrant chez elle : « Eh bien! ce pauvre Askim est donc mort? — Oui, madame; je n'ai pas voulu vous en parler hier; je craignais de troubler le sommeil de votre majesté. » Enfin, le docteur,

qui venait chaque matin à la toilette de l'impératrice, se présenta devant elle avec une figure de circonstance. Aussitôt que sa majesté vit venir M. Horau, elle lui dit, les larmes aux yeux : « Eh bien ! mon pauvre « Horau, ce cher Askim est mort ? » La douleur de sa majesté ne se borna pas à pleurer son cher Askim, elle voulut qu'on fît embaumer le cœur de son chien favori, et donna des ordres pour que le corps fût empaillé ; mais l'artiste, chargé de ce dernier soin, s'en acquitta si mal, qu'il eût été impossible de le reconnaître. Au reste, sa majesté oublia promptement le chien favori, et à notre retour à La Malmaison, je n'en entendis plus parler.

L'impératrice Joséphine arriva à La Malmaison précisément le lendemain du jour de la conspiration Mallet. Tout Paris était encore en émoi de cette audacieuse entreprise, qu'elle n'en savait pas un mot, n'ayant entendu parler de rien sur la route. Ce fut seulement le soir de son arrivée qu'elle apprit les détails de cette affaire. Je ne répéterai point ce que

l'on en a publié dans les journaux du temps et dans les ouvrages qui ont paru depuis ; personne n'ignore les singulières arrestations des deux autorités les plus spécialement chargées de faire arrêter les perturbateurs ; le ministre et le préfet de police ; mais il est une particularité que je tiens d'une personne digne de foi, qui a assisté à la courte procédure de la commission qui condamna Mallet et ses complices à être fusillés ; cette personne m'a dit que rien ne pouvait égaler la force d'âme qui n'abandonna pas Mallet un seul instant. Il ne cherchait point à se disculper et envisageait sans crainte le sort qui l'attendait ; mais il n'en fut pas de même de sa conduite à l'égard de ses co-accusés ; il prenait leur défense, rejetait tout sur lui et les présentait comme des hommes de bonne foi, ignorant le complot, et ayant toujours cru obéir à l'autorité légitime. Je citerai à cette occasion un bon mot qui courut dans tout Paris : ce fut, comme on sait, au milieu de la nuit que l'on vint pour arrêter le duc de Rovigo ; la du-

chesse, très-effrayée du bruit qu'elle entendait, sortit de sa chambre en chemise, ce qui fit dire aux plaisans que la personne qui s'était *le mieux montrée*, dans l'affaire de Mallet, c'était la duchesse de Rovigo.

Sa majesté était extrêmement satisfaite de son voyage : elle avait vu ses petits-enfans qu'elle trouva charmans, et ce fut la seule fois qu'elle eut cette satisfaction. Quelque temps avant son départ, le vice-roi lui avait envoyé un cadre contenant les portraits de tous ses enfans; ils étaient en effet de la plus grande beauté et groupés autour de leur mère comme un nid d'amours. Ce présent, qui lui avait fait grand plaisir, devint encore plus précieux pour elle depuis qu'elle avait vu les modèles. Sa majesté ne tarissait pas de louanges sur sa belle-fille qui avait été charmante pour elle, remplie des attentions les plus délicates qu'une fille puisse prodiguer à sa mère, et qui enfin s'était efforcée, à force de soins, de suppléerla présence de son fils. Sa majesté me parla aussi de l'excellent ac-

cueil qu'elle avait reçu des Italiens. Comment aurait-il pu en être autrement? l'impératrice, si bonne, si affable, avait dû laisser à Milan de ces souvenirs que le temps n'efface que dans des cœurs ingrats.

Pendant le cours de l'année 1812, sa majesté éprouva une vive contrariété qui lui vint de l'empereur. On a vu précédemment que lorsqu'il employa tous ses moyens de séduction pour faire consentir sa femme au divorce, il lui donna le palais de l'Élysée pour lui servir de maison de ville. A son retour de Milan elle n'eut plus de pied à terre à Paris, et c'est pour cela qu'elle descendit directement à La Malmaison. L'empereur lui en avait cependant assuré positivement la jouissance pour toute sa vie; cela n'empêcha pas qu'il le lui reprit aussitôt qu'il le trouva à sa convenance. Pour colorer ce que ce retrait avait d'injuste, l'empereur lui donna en échange le château du Lac, ce qui était une véritable dérision; aussi sa majesté n'y mit-elle pas une seule fois les pieds tant qu'il fut

en sa possession. Nous fûmes tous personnellement fort contrariés de cette nouvelle disposition de l'empereur; car, ayant chacun un appartement à l'Élysée, nous l'habitions quand nous allions à Paris. Il fallut en sortir, et sa majesté n'eut que le temps de faire venir à La Malmaison les objets qui lui appartenaient.

L'hiver de 1812 à 1813 fut d'une morne tristesse à Paris. L'empereur était en Russie; la fortune, pour la première fois, lui avait été contraire; chaque courrier apportait de l'armée de longues listes de morts, et le deuil régnait dans un grand nombre de familles. A Paris même, le froid qui, dans le Nord, dévorait nos soldats, se manifesta avec une extrême rigueur, et, comme une sorte d'instinct nous porte à nous apitoyer sur des maux que nous partageons plus que sur ceux qui nous sont inconnus, tout le monde plaignait notre malheureuse armée. L'impératrice recevait fréquemment des lettres de son fils; mais ces lettres, loin d'être rassurantes, étaient rem-

plies de détails, tous plus affligeans les uns que les autres. M. de Beaumont, intimement lié avec M. Bataille, l'un des aides-de-camp du vice-roi, entretenait avec lui une correspondance très-suivie, et il entrait dans une foule de particularités qui navraient le cœur de sa majesté.

Sa fille, pendant cet hiver, vint la voir très-assidument.

Le froid ayant changé en nappes de glaces les pièces d'eau de la Malmaison, quelques-uns des plus fameux patineurs de Paris, en ayant obtenu l'agrément de sa majesté, vinrent plusieurs fois faire des parties de patin; sa majesté allait les voir avec les personnes de sa cour; elle allait aussi quelquefois à l'étang de Saint-Cucufa, qui était sa propriété, et où ces messieurs faisaient leurs plus grandes évolutions. Pour moi, je n'ai pas besoin de dire que je n'avais nulle envie de renouveler mes expériences de glissades.

L'impératrice avait autrefois très-bien monté à cheval, et c'était un exercice qu'elle

avait beaucoup aimé. Toutefois, elle y avait entièrement renoncé à l'époque du couronnement; je crois même, sans pouvoir l'affirmer, que c'est l'empereur qui le lui conseilla. Assez bonne musicienne, elle avait laissé passer bien des années sans s'occuper aucunement de cet art; quand le temps fut venu où il lui fallut chercher à augmenter le nombre de ses distractions intérieures, elle voulut se remettre à la musique, mais elle éprouva tant de difficultés, qu'elle se vit contrainte d'y renoncer tout-à-fait. Sa majesté était très-instruite; en outre, elle était douée de la mémoire la plus heureuse que l'on puisse s'imaginer, et surtout pour le rang qu'elle occupait; car elle avait, par-dessus tout, la mémoire des personnes, ce qui ne contribua pas peu à lui faire beaucoup d'amis. Quand elle revoyait quelqu'un qu'elle n'avait pas vu depuis long-temps, on était flatté de la voir se souvenir de tout et entrer dans les moindres détails sur des choses que les personnes même que cela concernait avaient quelquefois oubliées; elle connaissait

jusqu'aux moindres particularités sur leurs familles, sur leur vie intérieure, et les rappelait toujours avec sa bienveillance accoutumée. Avec quelle délicatesse aussi elle savait faire le bien ! Je me rappelle que, dans le temps où j'étais placée auprès de mademoiselle de Tascher, celle-ci prenait des leçons d'histoire d'un vieux brave homme, M. Nirma, de beaucoup de talent, mais qui était fort malheureux. Pour trouver l'occasion de l'obliger sans l'humilier, l'impératrice imagina de prendre elle-même quelques-unes de ses leçons : le cours ne fut pas de longue durée, car sa majesté, qui lisait beaucoup et avec fruit, n'avait pas besoin de le prolonger; mais, en remerciant son professeur, elle lui remit le brevet d'une bonne pension, dont il a joui jusqu'à la fin de sa vie. Il n'y a guère plus d'un an qu'il est mort, et je l'ai vu, jusque dans les derniers temps, recevoir sa pension chez l'intendant du prince Eugène ; car cet excellent prince la lui avait religieusement conservée, d'un commun accord avec la reine Hortense.

J'ai déjà dit combien ces dignes enfans de l'impératrice Joséphine avaient respecté les fondations de leur mère. Malheureusement pour les personnes de la maison dont le sort n'était pas encore assuré, l'impératrice n'ayant pas eu connaissance de son état, mourut sans laisser de testament, ce qui seul empêcha les personnes, qui ne comptaient pas encore de longs services, d'être comprises dans la distribution de ses bienfaits posthumes. Le prince Eugène et la reine Hortense y suppléèrent pour quelques vieux serviteurs, quoique eux-mêmes ne fussent plus dans la brillante position dont ils avaient joui sous l'empire. Ils ne purent écouter, pour toutes les personnes qui depuis peu seulement avaient servi leur mère, le bon mouvement de leur cœur; la plupart de ces personnes trouvèrent d'ailleurs à se placer avantageusement dans les maisons des princes français, et je pourrais citer un bon nombre d'exemples, qui prouveraient au besoin que ce ne fut pas pour elles un titre d'exclusion, que d'avoir

été attachées au service de l'impératrice Joséphine.

Avant d'arriver à l'époque de tant d'événemens sinistres qui vont bientôt s'accumuler, qu'il me soit permis de faire encore quelques stations dans des temps plus heureux, de revenir, s'il le faut, vers un passé moins pénible, et de glaner, en cas de besoin, dans le champ que j'ai déjà parcouru. Revoyons donc encore avec de nouveaux détails les soirées de La Malmaison, et tâchons d'y introduire de nouveaux personnages.

Ainsi que je l'ai déjà dit, presque tous les jours, quelques personnes de Paris venaient dîner à La Malmaison; d'autres, en plus grand nombre, venaient seulement y passer la soirée. Sur les dix heures, on servait des rafraîchissemens, on offrait des glaces, du punch et des pâtisseries de toutes espèces. Parmi les personnes qui fréquentaient le plus habituellement La Malmaison, on remarquait le cardinal Maury, dont sa majesté aimait beaucoup la conversation. Le cardinal n'avait nullement

les manières épiscopales, et ne cherchait même pas trop à passer pour dévot. Je puis, à ce sujet, citer une anecdote, dont je garantis l'authenticité : lorsque le cardinal revint pour la première fois à Paris, quelques années après le couronnement, en 1809, il descendit dans le faubourg Saint-Germain, rue du Colombier, à l'hôtel d'Angleterre; il occupait le rez-de-chaussée au fond, lequel donnait sur un jardin; dans son appartement, on avait pratiqué une petite chapelle où il disait la messe le dimanche; et c'était une grande faveur que d'être admis à la messe du cardinal. Dans le même hôtel, était descendue une personne attachée à l'un des princes de l'empire, qui avait déjà eu l'honneur de voir le cardinal à Rome; le jeune homme dont il s'agit était fort peu dévot, et le cardinal Maury le savait bien, ce qui ne l'empêchait pas de le traiter avec beaucoup de bonté; l'ayant rencontré dans la cour de l'hôtel d'Angleterre, au moment où tous les deux allaient sortir, le cardinal l'abordant : « Mon cher,

« lui dit-il, je dis ma messe tous les diman-
« ches, à neuf heures... » puis, se reprenant tout à coup et en souriant : « Ce n'est pas
« pour vous, mon cher, ajouta-t-il, que je
« vous dis cela; mais vous êtes ici avec votre
« femme, et, si elle veut me faire l'hon-
« neur d'entendre ma messe, j'en serai char-
« mé. »

S'il était, comme on le voit, d'une extrême tolérance, le cardinal Maury était aussi d'une extrême gourmandise et d'un appétit à toute épreuve : chaque fois qu'il venait passer la soirée à La Malmaison, à lui seul il dévorait, c'est le mot, la majeure partie des rafraîchissemens, des gâteaux et des sucreries que l'on faisait circuler dans le salon; ces messieurs du service d'honneur, qui étaient presque tous des jeunes gens, s'amusaient beaucoup de la voracité de son éminence; chaque fois qu'il acceptait, c'est-à-dire chaque fois qu'on lui offrait quelque chose, ils en prenaient exactement note, et, le soir, ils en faisaient une fidèle récapitulation. Les va-

lets de chambre, qui étaient aussi des jeunes gens, ne manquaient pas, de leur côté, ainsi qu'on leur en avait donné le mot, de présenter au cardinal le plateau dont chacun d'eux était porteur, et jamais il ne le laissait passer sans y porter la main : tout lui était bon, liqueurs chaudes, liqueurs fraîches; et souvent, armé des deux mains, il mangeait une glace avec de la brioche.

Quoique la maison de l'impératrice fût bien montée, elle avait ajouté à son service un chef d'office-glacier. Rouchèse était un Napolitain qui excellait dans son art; il faisait les glaces dans une rare perfection, et il se recommande à la reconnaissance des gourmets, pour avoir le premier introduit en France l'usage des biscuits glacés. Après la mort de l'impératrice, il ouvrit un établissement sur le boulevard des Italiens, à l'angle de la rue de Grammont; mais la trop grande concurrence qui l'entourait ne lui permit pas de faire de bonnes affaires, et il mangea ses économies : c'était un homme d'une rare

probité, mais d'une bonté trop facile, et dont plusieurs personnes abusèrent.

Puisque je suis sur le chapitre des friandises, je dirai quelques mots de la femme du concierge de La Malmaison : elle était Anglaise, et faisait dans la perfection les fromages de Chester ; elle confectionnait aussi, comme l'auraient pu faire les plus habiles boulangers de la cité de Londres, ces petits pains anglais, que l'on nomme des mouphines, et qui alors étaient presque inconnus à Paris.

Pendant que je faisais mon service à La Malmaison, mon mari habitait Paris, et venait souvent me voir; mais je m'absentais le moins possible. Un jour madame Lesueur, fabricante de dentelles, étant venue le matin, de bonne heure, à La Malmaison pour apporter à sa majesté différens objets de son commerce, m'offrit de me ramener avec elle à Paris dans son remise pour faire une surprise à mon mari, qui précisément dînait chez elle ce jour-là. A la toilette, je demandai

à l'impératrice la permission de m'absenter jusqu'au lendemain matin, et je rapporte ce fait bien peu important en lui-même, parce que ce fut la seule fois que j'éprouvai un refus de sa majesté. Elle me dit d'un air un peu fâché que, pour aller à Paris, je devrais choisir un autre jour que celui où j'étais de grand service. Son observation était juste, et je ne répliquai pas un mot; mais j'en fus tellement peinée, que mon cœur se gonfla au point que j'avais toutes les peines du monde à retenir les larmes qui roulaient dans mes yeux, et j'achevai mon service du matin sans que mes regards osassent rencontrer ceux de sa majesté. J'allai rendre compte de ce qui s'était passé à madame Lesueur, qui partit sans moi. Mais voyez la bonté de l'impératrice! A peine eut-elle fini de déjeuner, que sa majesté m'ayant fait appeler, me dit : « Je « vous ai affligée ce matin, je l'ai bien vu, « et j'en suis fâchée; car ce n'était nullement « mon intention. Quand vous voudrez aller à « Paris, tâchez que ce ne soit pas les jours

« où vous êtes de grand service ; demain, par « exemple, vous pouvez y aller ; je vais dire « à M. Pourtalès de donner des ordres pour « qu'on mette une voiture à votre disposition. « Vous partirez d'aussi grand matin que vous « le voudrez. » Je remerciai sa majesté, l'assurant que je n'avais aucune envie d'aller à Paris, que la circonstance seule m'avait engagée à lui adresser une demande dont je reconnaissais l'indiscrétion. « Point du tout, « reprit-elle avec sa toute bonté, je vous ai « affligée ; je veux que vous y alliez. » Sans doute ce n'était pas la même chose pour moi ; mais combien je fus touchée de cette espèce de réparation, s'il m'est permis d'employer respectueusement cette expression !

Il était rare qu'un jour se passât sans que le premier valet de chambre de l'impératrice se rendît à Paris. Outre les nombreuses aumônes et les secours de toutes sortes qu'il était journellement chargé de distribuer, il faisait les commissions de sa majesté. Elle l'envoyait s'informer de l'état de santé des personnes de

sa connaissance qui étaient malades ou qui avaient éprouvé quelque malheur. Elle envoyait assez souvent M. Horau les visiter, et le lendemain elle le questionnait sur leurs souffrances. Il s'ensuivait toujours une longue dissertation sur chaque genre de maladie. Le docteur Hallé, qui faisait partie de la maison de l'empereur, venait quelquefois faire sa cour à sa majesté : c'était un homme d'un grand mérite et avec lequel elle aimait beaucoup à causer sur la médecine. Ces conversations m'intéressaient si vivement, que tant qu'elles duraient, je restais dans la chambre de l'impératrice.

J'entrerai maintenant dans quelques détails sur les travaux et les embellissemens que l'impératrice fit exécuter à La Malmaison, et sur des projets qui n'ont pas pu être réalisés. A quelque distance du château, sa majesté avait fait construire une superbe bergerie qu'elle avait fait peupler de moutons mérinos, espèce devenue aujourd'hui très-commune en France, mais qui était encore

fort rare à l'époque de la fondation de l'empire. Ces moutons s'étant reproduits, son troupeau était devenu très-beau et très-nombreux. Elle avait aussi fait venir à grands frais des moutons de toutes les races qu'il avait été possible de se procurer. Elle s'occupait beaucoup de tous ces détails, et se faisait rendre un compte minutieux du produit qu'elle pouvait tirer de son troupeau : comme on le pense bien, les principaux bénéfices restaient entre les mains des personnes chargées de la gestion et de l'administration de ses propriétés; mais cela l'amusait beaucoup.

Lors de notre voyage en Suisse, sa majesté ayant trouvé que le laitage y était incomparablement meilleur que celui de La Malmaison, on lui conseilla de faire venir des vaches de la Suisse avec un jeune homme et une jeune fille du pays pour en prendre soin. Elle avait voulu qu'ils fussent libres l'un et l'autre pour qu'ils pussent facilement s'acclimater; elle exigea, en outre, qu'ils conservassent le costume pittoresque de leurs montagnes;

tout cela fut ponctuellement exécuté. Peu de temps après l'impératrice maria ensemble son berger et sa bergère, qui étaient bien des Alpes, et qui auraient pu servir de héros à l'auteur d'un roman pastoral; car il serait difficile à l'imagination d'un romancier de créer un plus beau jeune homme et une plus belle jeune fille.

La vacherie et la bergerie étaient situées très-près l'une de l'autre et construites toutes les deux sur un terrain anciennement dépendant de l'abbaye de Saint-Cucufa. Sa majesté voulut y faire creuser une rivière, mais l'eau ne put jamais y rester, elle se perdait toujours dans le sol; on recommença deux fois les travaux, mais sans parvenir à un résultat satisfaisant.

C'était une chose réellement très-belle, et remarquablement bien entretenue, que la vacherie de La Malmaison : elle fournissait la crême que sa majesté prenait tous les matins dans son café, et, sur cet article, elle était fort difficile, quoiqu'elle ne le fût pres-

que sur aucun autre. Nulle part on n'avait d'aussi bon beurre frais qu'à La Malmaison; c'était le produit du lait de vaches suisses, et on le battait tous les jours. Les soins que sa majesté donnait à ces établissemens domestiques étaient pour elle un délassement qui lui plaisait beaucoup; elle allait très-fréquemment visiter sa vacherie et sa bergerie, et lorsqu'elle recevait des personnes qui avaient pour la première fois l'honneur d'être admises chez elle, c'était presque toujours de ce côté qu'elle leur proposait de diriger la promenade.

Sa majesté, ayant successivement augmenté sa propriété, avait acheté, de divers particuliers, une grande quantité de lots de terrains, la plupart plantés de vignes. Il avait fallu beaucoup de temps pour déterminer les anciens propriétaires à s'en défaire, et on n'y était parvenu qu'avec d'énormes sacrifices d'argent; car la convenance est une chose que les paysans, surtout, sont dans l'habitude de faire payer très-cher. Sans les événemens,

sa majesté aurait exécuté un projet dont elle s'occupait beaucoup et qui consistait à faire entrer ces terrains et une partie de la montagne dans le parc, dont on aurait reculé les murs. Sa majesté avait eu aussi le projet de faire construire un palais, le château étant réellement beaucoup trop petit pour elle et ses entours; si tous ces plans avaient pu être mis à exécution, La Malmaison serait devenue une des plus belles et des plus délicieuses habitations qu'il y ait en France.

Les personnes qui connaissent les lieux, savent le point de vue agréable que produit l'aqueduc de Marly, construit à si grands frais, pour conduire de l'eau à Versailles. Un jour, je ne sais plus quel prince étranger se promenait avec sa majesté dans le parc, dont il n'apercevait pas les limites; ayant porté ses yeux sur la colline qui s'élève de l'autre côté de la Seine, il crut que tout ce qu'il voyait avait été construit exprès pour servir de point de vue à La Malmaison; comme il en faisait l'observation à sa majesté,

lui désignant particulièrement la machine de Marly : « Cela? lui répondit-elle. — Oui, « madame. — C'est une galanterie que Louis « XIV m'a faite. » C'est de la bouche même de sa majesté que j'ai recueilli cette anecdote.

Au sommet de la montagne qui domine La Malmaison, s'élève une construction charmante, une habitation vraiment délicieuse, que l'on nomme le Pavillon de la Jonchère et d'où l'on découvre une vue admirable. Cette maison avait appartenu au prince Eugène; l'empereur la donna par la suite au maréchal Bertrand, attendu qu'elle était devenue sa propriété au moment où le prince quitta la France; à l'instant de son départ pour accompagner l'empereur à l'île d'Elbe, le maréchal la vendit à M. Ouvrard qui, je crois, en est encore aujourd'hui propriétaire.

Au nombre des acquisitions que fit l'impératrice dans les environs de La Malmaison, il faut ajouter un ancien château, bâti en briques, que l'on voit sur la gauche du chemin qui conduit à Saint-Germain, sur la

chaussée de Marly; sa majesté acheta de la marquise de Mayne ce château, qui avait appartenu à la belle Gabrielle d'Estrées. Sa majesté connaissait beaucoup la dernière propriétaire, qui était fort âgée; elle lui laissa, pour la vie, la jouissance de sa propriété, quoique cette clause ne fût point stipulée sur le contrat de vente; quand des gens d'affaires lui en parlaient, elle disait : « Je ne veux pas « déplacer cette bonne madame de Mayne, « car je sais combien les déplacemens sont sou- « vent funestes à la vieillesse. »

Désastres de Moscou. — Consternation à La Malmaison. — Retour de l'empereur aux Tuileries. — Le secrétaire de Napoléon à La Malmaison. — Rapprochemens politiques. — Conseil de famille. — Départ pour Navarre. — Napoléon à Fontainebleau. — La Malmaison respectée. — Louis XVIII. — Plaisanteries de M. de Lavaestine, — MM. Yvan, Constant et Roustan. — MM. Hubert et Paylard. — M. Paylard à Gênes. — Commissions de l'empereur. — L'empereur de Russie et les princes de Prusse. — Départ pour Saint-Leu. — Préoccupations de l'impératrice.

XXXIV.

Cependant les terribles événemens qui se passaient au loin, vinrent troubler la paix dans laquelle nous vivions. La victoire, jusqu'alors si constamment fidèle à l'empereur, semblait l'avoir abandonné, et chaque jour apportait à La Malmaison, comme à Paris,

comme à la France tout entière, d'affligeantes nouvelles, de sinistres détails, qui faisaient frémir. On s'en effrayait d'autant plus, que vingt ans de succès non interrompus nous avaient appris à regarder les revers comme impossibles : aussi rien ne saurait peindre l'effet que produisit sur moi et sur toutes les personnes vraiment attachées à l'impératrice, la lecture des bulletins qui annonçaient les épouvantables désastres de Moscou. Ce qui contribuait surtout à nous rendre tristes, c'était la profonde inquiétude que nous voyions écrite sur le visage de l'impératrice. Quoique rien ne fût capable de lui faire interrompre ses habitudes, ou changer son genre de vie, il y avait pourtant dans cette régularité d'existence, une sorte de désordre moral inspiré par les craintes que son affection si tendre pour l'empereur et l'intérêt si vif qu'elle prenait à tout ce qui le touchait, avaient naturellement fait naître dans son âme. Depuis le fatal changement apporté par la fortune aux destinées du héros, nul ne pouvait de-

vant Joséphine prononcer le nom de l'empereur, sans qu'une émotion visible vînt aussitôt la saisir, sans que des larmes mal retenues ne fussent prêtes à se faire jour sous sa tremblante paupière; il en était de même lorsqu'elle parlait de lui. A la voir dans ces douloureux instans, il semblait qu'elle reprochât au sort, qu'elle accusât le ciel de les avoir séparés, d'avoir ôté à Napoléon la sauvegarde de sa présence.

Je n'ai pas besoin de dire ce que mon attachement pour l'impératrice me faisait souffrir alors : car elle se contraignait moins devant moi que devant toute autre, et c'était pour moi une tâche bien triste et bien facile, hélas ! que de démêler, à travers sa feinte tranquillité, le chagrin mortel qui la dévorait. Les mauvaises nouvelles reçues de l'armée n'étaient pas seules à causer cette impression si pénible. Habituée depuis longtemps à savoir ce que valent les affections de cour, l'impératrice voyait clair autour d'elle : des personnes qui la veille encore se confon-

daient en témoignages de dévouement, en énergiques protestations de fidélité, se montraient déjà prêtes à tourner du côté où il allait plaire au vent de souffler; car la catastrophe inouïe de la campagne de 1812 devait sans doute porter d'étranges fruits, entraîner avec elle peut-être la chute du conquérant: il était bon de prendre ses précautions et de s'assurer un port en cas d'orage. Voilà ce que pensaient la plupart des grands dignitaires de la maison, quelques-uns le cachant avec soin, quelques autres le laissant voir assez négligemment, lorsque tout à coup, sans aucune préparation, à l'instant même où beaucoup de monde aurait, sans s'étonner, appris la mort de l'empereur, un courrier vint à La Malmaison dire que sa majesté venait d'arriver aux Tuileries.

Alors toutes les figures redevinrent ce qu'elles eussent été après une victoire. Chacun se montra plus empressé, plus dévoué, plus enthousiaste que jamais. On ne tarit point en éloges sur ce caractère, unique dans l'his-

toire, d'un homme aussi grand dans le malheur que dans la fortune, et dont la volonté de fer saurait toujours tôt ou tard forcer la victoire à le servir; mais le coup était porté, l'effet produit, et l'impératrice n'eut pas besoin d'une seconde épreuve pour savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces admirateurs si exaltés.

Mais où trouver des expressions pour rendre les interminables angoisses de la malheureuse impératrice, pendant ces jours de désolation? Comment dire tout ce qui se passa d'affreux dans l'âme de cette femme si noble et si française, de cette épouse plus que jamais inconsolable de son divorce! J'en appelle à toutes les personnes qui ont pu la voir, comme moi, assister, du fond de sa royale résidence, aux luttes sanglantes et démesurées que son époux avait à soutenir. Je n'exagère rien, en disant que chaque coup de canon tiré sur les armées françaises retentissait alors au cœur de Joséphine, et le déchirait, comme il déchirait la gloire de la France et la puissance

de son empereur ! Il fallait l'entendre interroger, avec une anxiété terrible, les moindres personnes qui venaient de Paris ! « Que fait « l'empereur ? où est Bonaparte ? où est l'en- « nemi ? que dit-on ? on a de l'espoir, n'est-ce « pas ? on a du courage ? » Voilà quelles étaient ses interrogations brèves, rapides, multipliées, et faites avec un serrement de cœur, avec un accent de détresse, qui arrachaient des larmes aux plus insensibles. Car, il faut bien que je le déclare, comme je le pense, hautement et sincèrement, les malheurs de Napoléon sont pour beaucoup, sont peut-être pour tout dans les causes qui ont amené la mort prématurée de Joséphine. Comment aurais-je pu penser autrement, quand je voyais son visage pâlir ou s'animer, ses yeux s'éteindre ou briller, selon que le courrier de chaque jour apportait de tristes ou rassurantes nouvelles ? J'ai assisté, moi, au désolant spectacle de ses insomnies, de ses rêves terribles ; j'ai vu couler ses larmes, j'y ai mêlé les miennes ; j'ai vu sa majesté passer

des journées entières, ensevelie dans ses réflexions sinistres. Certes, je n'aurai pas la présomption de dire que j'aie jamais été prise pour confidente, dans ces heures d'abattement et d'ennui; mais enfin, je sais ce que j'ai vu et entendu. Les émotions que j'ai éprouvées me reviennent aujourd'hui, frappantes et vives, comme au moment qui les a fait naître, et je le répète, c'est le chagrin qui a tué l'impératrice. Il me semble voir encore le secrétaire de Napoléon, qui vint à La Malmaison, à la fin de novembre 1813, quinze jours après le retour de Leipsick; sa majesté l'interrogeait avec toute la sollicitude d'une mère, d'une sœur, de l'épouse la plus tendre, sur les bruits qui s'étaient répandus que l'empereur n'avait rapporté de sa dernière campagne que le plus complet découragement. « Les premiers jours ont été ter-
« ribles, en effet, répondit M. N***, mais il
« ne faut pas que votre majesté s'en effraie :
« tous les soirs, l'empereur se couche écrasé
« de fatigue, et son énergie physique n'est

« pas toujours à la hauteur de son énergie « morale. Sa majesté ne se couche guères « avant minuit ; elle se lève tous les jours à « trois heures du matin, et depuis trois heures « du matin jusqu'à minuit, il n'y a pas une « heure qui ne soit pour le travail. » Tandis que l'impératrice écoutait ces paroles, ses yeux s'inondaient de larmes ; elle les tourna vers moi, et je m'aperçus que je pleurais aussi.

Croit-on, par hasard, que l'impératrice n'était point naturellement portée à faire des rapprochemens politiques entre les personnes qui l'entouraient et celles qui entouraient son époux ? Pourquoi n'aurait-elle pas établi une sorte de parité d'esprit entre sa cour et celle de l'empereur ? l'une n'était-elle point le thermomètre de l'autre ? Et si les irrésolutions qu'elle voyait s'agiter autour d'elle avaient de quoi l'effrayer, combien celles des Tuileries ne devaient-elles pas être plus inquiétantes, et surtout plus dangereuses ! L'impératrice avait le triste privilége de prévoir

les malheurs de bien loin ; et la fortune avait seule trahi Napoléon, quand Joséphine savait déjà que les hommes faisaient comme la fortune.

Enfin, les fatales destinées s'accomplirent ; après de glorieux combats, de brillantes victoires remportées par sa majesté, le nombre avait triomphé de la valeur, et les ennemis étaient aux portes de Paris. Je renonce à peindre les inquiétudes poignantes qui déchiraient l'âme de l'impératrice, quand elle vint à penser aux dangers qu'allait courir l'homme auquel elle était restée immuablement attachée! Ce n'était pas vivre que de vivre dans de pareilles angoisses.

Il avait été décidé que sa majesté resterait à La Malmaison jusqu'à ce que l'impératrice Marie-Louise et son fils eussent quitté les Tuileries, et qu'alors seulement elle se rendrait à Navarre ; ces dispositions avaient été arrêtées dans un conseil de famille auquel assistèrent tous les grands dignitaires de l'empire. Aussitôt que le conseil eut reconnu et

déclaré qu'il n'y avait pas de sûreté pour l'impératrice Marie-Louise et le roi de Rome en restant à Paris, l'avis en fut immédiatement transmis à l'impératrice Joséphine, et elle se décida à partir pour Navarre. Comme au milieu de l'agitation, de l'incertitude cruelle dans laquelle nous vivions, nous étions depuis quelque temps sur le qui vive, les principaux préparatifs étaient faits à l'avance. Cependant nous passâmes toute la nuit sur pied pour faire les emballages, et les voitures se trouvèrent prêtes à l'heure fixée pour le départ. Sa majesté prit avec elle tout ce qu'il lui fut possible d'emporter de plus précieux, comme ses bijoux et ses diamans. J'avais cousu ses diamans et ses perles dans un jupon ouaté que sa majesté portait sur elle pendant le voyage. Nous le fîmes en deux jours, sa majesté voyageant avec ses chevaux qu'elle emmenait tous, ainsi que ses voitures.

Le premier jour, nous couchâmes à Mantes. Pendant ce trajet, l'impératrice put juger combien elle était aimée ; partout où

l'on vit passer sur la route ses équipages, il nous fut facile de lire je ne sais quelle tendre et douloureuse consternation empreinte sur tous les visages. Personne ne savait quel sort pouvait l'attendre aux approches d'une conflagration incalculable; on voyait des larmes rouler dans les yeux des femmes; les hommes mêmes, dans la plupart des villages que nous traversâmes, voyant l'impératrice s'éloigner de Paris, cédant à un instinct de reconnaissance, élevaient leurs bras vers le ciel, et semblaient l'implorer pour celle qui ne fit jamais de mal à personne, et qui fut si long-temps la mère des pauvres et des malheureux.

Le voyage de La Malmaison à Navarre fut triste et pénible, cela est incontestable, et il ne pouvait pas être autrement; mais l'auteur des *Mémoires sur l'Impératrice* a été bien mal informé! Qui a pu donner lieu à la fable d'un essieu de sa voiture cassé, de l'impératrice se sauvant à travers les champs, et d'un valet de pied courant après elle? Quelle

imagination a pu la peindre ayant la tête perdue par la frayeur? Pas un mot de cela n'est vrai; aucune circonstance ne s'y est rapportée en aucune manière; je n'ai pas quitté sa majesté un seul instant, et je puis affirmer qu'en partant de La Malmaison elle n'a manifesté aucun signe de désespoir. Elle était, au contraire, calme et résignée, quoique profondément affligée; mais jamais elle n'a mieux prouvé ce que j'ai avancé précédemment, que sa majesté était inaccessible à la crainte.

Lorsque nous arrivâmes le second jour à Navarre, l'impératrice était dans des transes mortelles sur le sort de l'empereur et sur celui de ses enfans; aucune nouvelle, aucun renseignement, ne lui étaient parvenus sur la route. Sa majesté ne se coucha que très-tard, et ne put fermer l'œil de la nuit. Je passai dans sa chambre toute cette nuit, qui s'écoula en conversation : il nous eût été difficile de parler d'autre chose que de ce qui faisait le sujet de ses inquiétudes, et je puis dire des

miennes. Ces inquiétudes furent encore bien plus vives le lendemain, lorsque nous entendîmes le canon dans la direction de Paris : j'y avais laissé mon mari, mes parens, mes amis, et qui pouvait prévoir quel serait le résultat de nos malheurs?

Les premières nouvelles que reçut sa majesté lui furent apportées par un courrier que lui avait dépêché la reine de Hollande. L'empereur n'était point à Paris : on le croyait à Fontainebleau ; rien de fâcheux n'était arrivé à sa personne en dehors des événemens ; Paris s'était rendu après une capitulation : telle était la substance des nouvelles contenues dans la lettre de la reine ; en outre, elle engageait beaucoup sa mère à se tranquilliser, et lui donnait l'assurance que ce qui lui appartenait serait respecté. Peu après l'arrivée du courrier, mon mari vint me rejoindre à Navarre, et c'est par lui que nous sûmes tous les détails des événemens dont il avait été témoin dans Paris. Nous éprouvâmes ce que l'on éprouve presque toujours quand on sort

d'une horrible anxiété, et que l'on peut mesurer l'étendue d'un mal que l'on a redouté vaguement et sans le connaître. Nous apprîmes que l'empereur était à Fontainebleau ; et quelque grands que fussent nos désastres, la connaissance de la vérité nous rassura.

Bien que ma nature ne me porte pas à épiloguer sur ce que font les autres, ici je ne puis encore me dispenser de faire une question: où, par qui, comment mademoiselle Ducrest a-t-elle pu se procurer la lettre écrite alors par l'empereur à sa première femme, lettre dont son livre contient une copie que je croirais parfaitement conforme à l'original, n'était une petite difficulté. J'affirme que sa majesté ne reçut aucune lettre de l'empereur pendant le temps qu'elle resta alors à Navarre, et je conclus de ceci, une fois pour toutes, afin de n'avoir plus à y revenir, que toutes les lettres annexées aux *Mémoires* et attribuées à l'impératrice Joséphine ne sont pas plus d'elle, que la prétendue lettre de l'empereur n'est de

lui. Voici quel était l'usage constamment suivi par sa majesté relativement à ses correspondances : aussitôt qu'elle avait pris lecture des lettres qui lui étaient adressées, elle les remettait à M. Deschamps, son secrétaire, qui, certes, ne les communiquait à personne. Lorsqu'elle recevait un billet insignifiant, elle le brûlait. Quant à ses propres lettres, elles étaient très-rares, très-courtes, et presque toujours relatives à des affaires. Je crois d'ailleurs avoir déjà dit que sa majesté aimait très-peu à écrire de sa main.

Tant que dura la terrible crise politique dans laquelle nous étions engagés, la santé de sa majesté dépérit à vue d'œil. Le sort présent et futur de l'empereur, celui de ses enfans, enfin les alarmes continuelles dans lesquelles elle vivait, brûlaient le sang de la pauvre impératrice.

Lorsque tout fut calme à Paris, la reine Hortense, qui avait vu les souverains alliés, écrivit à sa mère pour l'engager à revenir à La Malmaison. Elle se félicitait beaucoup,

disait-elle, de l'accueil qu'elle avait reçu des souverains, notamment de l'empereur Alexandre, qui lui avait témoigné, d'une manière encore plus empressée que les autres princes, le désir de voir sa majesté.

Peu de jours après ce dernier avis de la reine Hortense, nous reprîmes le chemin de La Malmaison; en arrivant, sa majesté trouva une sauvegarde russe établie chez elle. Toutefois, avant qu'il eût été possible de s'installer, et dans les premiers momens de l'occupation, quelques désordres avaient été commis; on avait battu le concierge, on avait brisé quelques meubles de peu d'importance; enfin, à l'exception du concierge battu, cela avait été fort peu de chose, la sauvegarde étant arrivée à temps pour empêcher des désordres plus grands. Et Dieu sait tout ce que les maudits Cosaques auraient pu briser et dévaster, car les événemens s'étaient pressés avec une telle rapidité, qu'il n'avait été possible de prendre aucune précaution. A l'exception des bijoux que sa majesté avait

emportés avec elle, il avait fallu tout laisser dans l'état ordinaire; vases, meubles, tableaux, statues, objets d'art de toute nature, bergerie, vacherie, jardins, que de choses offertes au pillage de cette sorte d'animaux malfaisans que, conformément à l'usage, on désigne sous le nom de Cosaques!

Immédiatement après son arrivée, le premier soin de l'impératrice fut de s'informer avec détail de tout ce que l'empereur avait dit et fait avant son départ pour l'île d'Elbe; ce fut avec une véritable indignation qu'elle apprit la conduite de MM. Yvan, Constant et Roustan, qui eurent l'ingratitude d'abandonner l'empereur. M. Yvan, qui devait tout à sa majesté, qui avait reçu le titre de baron de l'empire, qui avait été nommé chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides, M. Yvan, le jour où l'empereur ressentit une indisposition si violente qu'on l'attribua généralement au poison, mandé près de l'empereur, et le voyant dans cet état, ne songea plus aux devoirs que lui imposait la reconnaissance! Abandonnant

sa majesté aux souffrances qu'elle ressentait encore, il descendit dans la cour, enfourcha le premier cheval qu'il trouva, et regagna Paris en toute hâte; il aima mieux, dans son lâche égoïsme, reprendre son poste aux Invalides, que de consacrer désormais ses soins et ses services à la grandeur déchue, et de suivre l'empereur dans sa retraite.

Constant, qui, de jockey de madame Bonaparte, était successivement parvenu à la place de premier valet de chambre de l'empereur, et que sa majesté avait comblé de bontés, Constant se conduisit d'une manière qui mérite d'être rapportée. L'empereur, ayant à sa disposition quelques centaines de mille francs, débris de sa grande fortune, désira les mettre à l'abri des événemens; après en avoir distribué une partie entre les personnes qui consentaient à le suivre, et parmi elles il avait compris Roustan et Constant, qui reçurent, l'un 50,000 francs, et l'autre 25,000, il mit le reste en dépôt entre les mains de plusieurs serviteurs dévoués. Constant se

trouva, par suite de cet arrangement, dépositaire de 100,000 francs. La veille du départ, l'empereur, voulant réunir les sommes qu'il avait ainsi disséminées, demanda à Constant les 100,000 fr. dont il l'avait chargé; celui-ci les rendit : mais, comme il s'était figuré que cette somme était un don de l'empereur, et non pas un dépôt, il manifesta vivement son mécontentement devant M. Pailard, qui était de service, se plaignant que sa majesté lui eût repris ce qu'elle lui avait donné quelques jours avant; il ajouta que son intention n'était plus de suivre l'empereur, comme il l'avait résolu d'abord [1]. Toutefois Constant demanda le secret à M. Pailard, fit emporter les effets qu'il avait au château, et le soir

[1] L'éditeur ne pouvait s'opposer à ce que mademoiselle Avrillon rendît ici, dans toute leur vérité, les impressions fâcheuses que l'abandon de Constant fit naître dans l'âme de l'impératrice; mais il croit aussi de son devoir de rappeler aû lecteur que M. Constant, dans ses Mémoires, explique sa conduite d'une manière différente, et qui n'a rienque d'honorable. (*Note de l'éd.*)

venu, après avoir assisté, comme de coutume, au coucher de l'empereur, il lui remit la montre de voyage et la clef du secrétaire de sa majesté, et lui fit ses adieux.

Vers minuit, l'empereur, qui ne dormait pas, fit demander Constant; M. Pailard, à qui sa majesté communiqua ses ordres, eut l'air de le faire chercher; il envoya même un exprès à sa campagne, située à peu de distance de Fontainebleau; mais l'exprès revint, en annonçant qu'on n'avait pas trouvé M. Constant, et que sa chambre était dégarnie d'effets. L'empereur alors devina la vérité; il dit à M. Pailard : « Monsieur, je vous somme sur « l'honneur de me dire toute la vérité, » et celui-ci rapporta à sa majesté la conversation qu'il avait eue avec Constant. L'empereur fut accablé de tant d'ingratitude; il était dans ce moment assis sur son lit, et, laissant tomber sa tête dans ses mains : « Cette con- « duite est infâme, s'écria-t-il à plusieurs « reprises; et c'est un homme que j'ai com- « blé de bienfaits! Ma position est affreuse!

« Un serviteur que je croyais dévoué, car j'ai « tout fait pour me l'attacher, m'abandonne « le jour de mon départ ! et je reste à la merci « de gens que je ne connais pas ! » L'empereur savait que Sénéchal, Pailard et Hubert ne devaient pas le suivre.

Roustan, dont la conduite à cette époque fut digne de rivaliser avec celle de Constant, était un des serviteurs les plus favorisés de sa majesté. Ce Mameluck, que l'empereur avait acheté en Égypte, joignait à ses fonctions celles d'arquebusier de sa majesté ; c'était lui qui chargeait son fusil à la chasse. En voyage, il couchait auprès de la porte de la chambre de l'empereur, et, dans l'occasion, faisait le service de valet de chambre. Roustan était un homme sans aucune espèce d'éducation, mais d'un caractère très-doux, et qui avait semblé jusque-là d'un dévouement aveugle à l'empereur : aussi son changement subit excita-t-il une vive surprise. Il avait plus de crédit que bien des grands personnages de la cour ; il avait obtenu pour lui un bureau de loterie,

et recevait souvent de bonnes gratifications.

Roustan quitta Fontainebleau en emportant les 25,000 fr. dont l'empereur l'avait gratifié, et tous les effets qui lui appartenaient; il avait, quelques jours avant, obtenu un congé de vingt-quatre heures, pour faire ses adieux à sa femme : c'est alors qu'il fit dire qu'on ne devait plus compter sur lui, et qu'il ne pouvait suivre l'empereur. Sa majesté, en apprenant cette nouvelle, se contenta de hausser les épaules : c'était tout ce que méritait une pareille conduite.

MM. Pailard et Hubert, voyant l'affreuse position de l'empereur, s'offrirent de l'accompagner à l'île d'Elbe, et d'y rester jusqu'à ce que sa majesté eût choisi quelqu'un pour les remplacer. M. Pailard revint le premier de l'île d'Elbe : comme il devait passer par Gênes, sa majesté le chargea de lui envoyer de cette ville divers objets dont elle avait besoin, et entre autres des plantes; elle le chargea également de plusieurs lettres pour Paris, et, dans le nombre, il y en avait une pour l'im-

pératrice. Mais M. Pailard, pendant son court séjour à Gênes, lut au café, dans un journal, la nouvelle de la mort de l'impératrice; il renvoya alors à l'empereur sa lettre, à laquelle il joignit un exemplaire du journal, et ce fut de cette manière que Napoléon apprit la mort d'une femme qu'il avait tant aimée, et dont il avait reçu tant de preuves de tendresse.

Un incident que je vais rapporter vint nous distraire des pénibles impressions auxquelles nous étions tous en butte à La Malmaison. Le lendemain de l'entrée de Louis XVIII à Paris, c'est-à-dire le 5 mai, M. de Lawœstine, aujourd'hui général, vint déjeûner à La Malmaison chez sa majesté, et nous fit, d'une manière extrêmement spirituelle, surtout très-amusante, le récit des triomphes de Louis XVIII; tout ce qu'il y avait de grotesque dans le royal cortége, assemblage de contrastes si bizarres et si tranchés, apparut vivant et plein de sel dans cette piquante conversation. A chaque

instant les convives éclataient de rire, au point que sa majesté, craignant sans doute que quelqu'un ne fût là pour observer la manière dont elle recevait les plaisantes communications de M. de Lawœstine, les priait, tout en pouffant de rire elle-même, de reprendre leur sérieux.

Le même jour il se passa, à La Malmaison, une tout autre scène qui nous jeta dans une profonde surprise. Nous vîmes arriver, revenant de Paris, M. de M***, intendant général de la maison de sa majesté, décoré du ruban blanc; il se présenta ainsi devant l'impératrice. « Comment! s'écrie sa majesté, « avec un étonnement mêlé d'une bien juste « indignation, comment, monsieur de M***, « vous portez ce ruban? » M. de M*** voulait s'excuser, et, bien embarrassé de sa contenance, il allégua, en balbutiant, que ce ruban était un signe de ralliement. « Bah! bah! « monsieur, reprit l'impératrice, n'auriez- « vous pas dû laisser cela chez mon suisse! »

Aussitôt que l'empereur Alexandre sut

que l'impératrice Joséphine était arrivée à La Malmaison, il s'empressa de venir faire une visite à sa majesté; il fut pour elle on ne peut plus aimable. Lorsque dans la conversation il parlait de l'occupation de Paris par les alliés, et de la position de l'empereur Napoléon, c'était toujours avec un langage parfaitement mesuré; il n'oublia jamais un seul instant qu'il parlait devant celle qui avait été la femme de son ennemi vaincu. De son côté, l'impératrice ne cachait point au czar le tendre sentiment, la vive affection qu'elle conservait à l'empereur Napoléon. Alexandre, à part l'empire des convenances auquel les souverains doivent être soumis comme les autres hommes à l'égard des femmes, Alexandre avait certainement dans l'âme quelque chose d'élevé et de magnanime, qui ne lui aurait pas permis de dire un seul mot capable d'insulter au malheur; au reste, l'impératrice n'avait qu'une seule prière à lui faire, c'était relativement au sort de ses enfans.

Sa majesté avait la bonté de me parler de ce qui avait été l'objet de ses conversations avec l'empereur Alexandre, dont la visite fut promptement suivie de celle des autres princes alliés. Elle me répéta plusieurs fois que ce qui avait le plus irrité l'empereur Alexandre était que l'empereur Napoléon, en parlant de lui, l'avait désigné sous la dénomination de barbare du Nord; il avait cela fort à cœur, et tout en ayant vu avec une vive douleur la détestable présence des étrangers dans le cœur de la France, on ne saurait, sans la plus extrême injustice, trouver que l'expression de Napoléon convînt à celui qui en était l'objet. L'empereur Alexandre tint, lors de cette première invasion, une conduite parfaite, et certes, à cet égard, on peut bien lui rendre une justice que lui rendit l'impératrice Joséphine.

Le roi de Prusse et les princes ses fils vinrent assez souvent faire leur cour à sa majesté; plusieurs fois même ils dînèrent à La Malmaison avec elle; mais l'empereur

Alexandre vint beaucoup plus fréquemment. La reine Hortense était toujours près de sa mère, quand elle recevait les souverains, et l'aidait à faire à ces illustres étrangers les honneurs de La Malmaison, qui leur parut un séjour charmant et dont ils admiraient les beaux jardins, et surtout la serre : la vérité est qu'il y en avait peu en Europe qui pussent lui être comparées, pour la diversité et la rareté des plantes qu'elle contenait. Ils admirèrent aussi la galerie de tableaux, que sa majesté avait fait construire à la suite de la petite galerie qui servait de second salon ; elle était ornée de chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, et contenait aussi de belles statues, dont plusieurs étaient dues au ciseau de Canova. On remarquait, parmi ces sculptures, une statue en pied de l'impératrice Joséphine, par M. Bosio [1] ; elle était d'une parfaite ressemblance.

Après avoir visité plusieurs fois La Malmai-

[1] L'empereur Alexandre se souvint, par la suite, des objets d'art qui l'avaient le plus frappé à La Malmaison ; lorsque la mort nous eut enlevé la bonne im-

son, l'empereur Alexandre témoigna le désir de voir aussi le château de Saint-Leu, dans la vallée de Montmorency, et qui appartenait, comme l'on sait, à la reine Hortense; ce château est situé dans la plus belle position possible. A cette époque, le prince Eugène était à Paris, où il était venu voir sa mère, immédiatement après avoir conduit sa femme et ses enfans à la cour du roi de Bavière, son beau-père. Les événemens l'avaient contraint de quitter la résidence de Milan et l'Italie, où il s'était maintenu tant qu'il lui avait été possible de lutter contre le nombre des troupes autrichiennes, qui l'accablèrent. Il était important pour lui de se trouver avec les souverains alliés.

Ce fut dans ces circonstances que la reine Hortense invita l'empereur Alexandre à venir passer une journée à Saint-Leu. Elle dé-

pératrice, il donna l'ordre d'acheter, pour son compte, la plupart des choses qui furent vendues. Le prince Eugène a fait sortir de France tous les tableaux, qui sont sans doute dans le palais de sa veuve, à Munich.

sirait beaucoup que sa mère pût venir l'aider à en faire les honneurs, mais sa majesté était déjà fort souffrante; comme je l'ai dit, depuis les derniers événemens je remarquais chaque jour une diminution progressive de la bonne santé, qui lui était revenue plus brillante que jamais depuis deux ans. Elle se plaignait souvent à moi d'un malaise général; elle éprouvait de temps à autre une sorte de faiblesse, d'anéantissement, sans ressentir cependant de vives douleurs. Elle me disait quelquefois : « Je ne sais ce que j'ai, « mais je ressens par momens des accès de « tristesse à en mourir. » Ces premiers symptômes s'étaient manifestés dès les derniers jours de notre séjour forcé à Navarre : j'épiais tous ses mouvemens, je tâchais de découvrir la cause de ce changement dans la santé de sa majesté; je lui demandais s'il ne lui était pas survenu quelque nouveau sujet de chagrin; elle m'assurait que non, et je tâchais de lui faire voir la cause de son mal dans les variations de la température. Elle prenait

quelques petites infusions ordonnées par les médecins; puis quand sa toilette était faite et qu'elle était entrée dans le salon, elle oubliait son mal pour ne s'occuper que de la société.

Tel était l'état dans lequel se trouvait sa majesté, lorsque arriva le jour où l'empereur Alexandre devait aller à Saint-Leu. La veille, la reine Hortense fit tant d'instances auprès de sa mère, que celle-ci, quoique ses malaises fussent plus grands qu'ils ne l'avaient encore été, ne put résister aux prières de sa fille. L'impératrice, m'ayant fait appeler, me dit qu'elle m'emmènerait avec elle, et me recommanda de faire préparer tout ce qui était nécessaire pour le voyage.

Ici, je dois dire toute ma pensée sur les motifs qui déterminèrent l'impératrice à faire cette démarche, que l'on a si diversement interprétée; quoi que ses ennemis, assez acharnés pour outrager jusqu'à ses cendres, aient pu prétendre à cet égard, sa majesté éprouvait une inexprimable répugnance à se trouver encore une fois

en présence des vainqueurs de Napoléon, surtout pour avoir encore une fois à leur faire les honneurs du logis. On s'est épuisé en qualifications injurieuses sur sa conduite de ce jour-là : or, je suis une femme, je ne l'ai pas quittée dans ce pénible voyage, et je n'ai vu en elle, je le déclare, qu'une mère inquiète, alarmée, que sa sollicitude entraînait un peu trop loin peut-être; mais, que ne peut-on pardonner à des motifs aussi sacrés que l'étaient les siens? Seule maintenant, isolée au milieu de la France, à peine protégée par l'amour du plus volage des peuples, faible roseau survivant au chêne que la foudre venait de déraciner, elle n'avait qu'une pensée où rien de personnel n'entrait; car y a-t-il eu dans le monde une femme moins égoïste que Joséphine? L'empereur tombé, elle n'avait plus qu'à mourir; mais ses enfans, qu'allaient-ils devenir? Exilés, proscrits sans doute, peut-être dépouillés de leurs biens, faudrait-il les voir demander un asile aux étrangers, aux ennemis de la France, eux

les enfans, eux les fils adoptifs de l'empereur Napoléon? Cette terrible perspective effrayait la bonne mère, et je le demande à toutes les mères qui liront ces mémoires, quand de ces farouches vainqueurs, le plus grand, le plus honorable venait à elle la supplier, pour ainsi dire, de lui laisser protéger sa famille, devait-elle ne continuer à voir en lui qu'un ennemi, refuser ses généreuses propositions, et jeter ainsi le sort de ses enfans aux chances d'un avenir incertain? Et si je m'adresse seulement aux mères pour justifier la conduite de l'impératrice, c'est qu'à elles seules je reconnais le droit de la juger. La première femme de Napoléon, l'impératrice divorcée, n'était plus un personnage politique; elle n'avait plus de couronne à respecter, plus de sceptre à garder pur du contact des vainqueurs: c'était une veuve qui voit le tombeau ouvert sous ses pieds, et qui, dans sa détresse, demande à ceux qui lui survivront de tendre à ses héritiers une main secourable.

D'ailleurs sa majesté, pensant avec raison

que Louis XVIII une fois rentré en France, il devenait impossible qu'elle y restât, avait déjà songé à s'assurer, hors de France, un asile pour elle et pour ses enfans : Prégny-la-Tour, sur les bords du lac de Genève, était le lieu qu'elle avait choisi. Sa maison était déjà composée de la manière la plus modeste : son secrétaire des commandemens, son médecin, sa dame d'honneur, deux dames, deux femmes de chambre et deux valets de chambre, devaient en former tout le personnel ; mais, avant de prendre ce parti extrême, il fallait à sa majesté une haute protection.

N'était-ce donc pas assez de cette considération toute-puissante pour faire surmonter à l'impératrice son aversion et justifier, de la plus honorable manière, la démarche où elle allait s'engager ? Je plains de tout mon cœur les honnêtes gens qui la blâmeraient d'avoir agi ainsi, et je leur souhaite que jamais rien ne puisse, un jour, mettre leurs sentimens paternels à une si rude épreuve.

L'empereur Alexandre à Saint-Leu. — Malaise de l'impératrice. — Derniers ordres. — Mon départ pour Paris. — M. Leroy. — Le pont de Neuilly. — Mort de l'impératrice. — Derniers instans. — Symptômes. — Autopsie. — Souvenirs de M. Horau. — L'empereur et Corvisart. — Conversation de l'empereur avec M. Horau. — Dévouement du jeune Alexandre de Sainte-Catherine. — Madame de La Rochefoucauld. — Cérémonies funèbres. — Chapelle ardente. — M. de Gernittheffz. — Funérailles de l'impératrice. — L'ameublement de la chambre à coucher de La Malmaison. — Transport à Munich. — Anniversaire. — Tristes réflexions. — La duchesse de Leuchtenberg. — Ma visite. — Médaille du prince Eugène. — Charles X et la princesse Louise. — Aimable accueil. — La maison d'Orléans. — Les grandes eaux. — Le collier de saphirs. — Conclusion.

XXXV.

L'Empereur Alexandre étant attendu pour le déjeûner, le lendemain de grand matin nous nous mîmes en route, et l'impératrice supporta ce trajet sans trop de fatigue. Après le déjeûner, on fit une promenade en calèche dans le parc, par un temps froid et humide;

au retour de la promenade, sa majesté, qui se trouvait très-mal à son aise, me fit appeler. Comme elle n'avait fait qu'assister au déjeûner sans y rien prendre, je lui préparai de l'eau de tilleul avec une légère infusion de fleurs d'oranger; elle éprouva alors une de ces atteintes mélancoliques dont j'ai parlé plus haut, et se trouvant plus souffrante qu'elle ne l'avait encore été, elle se jeta sur son lit tout habillée. Je dois dire toutefois qu'encore alors je ne pus rien remarquer chez sa majesté qui annonçât l'imminence d'une maladie grave, et pourtant je n'étais pas sans inquiétude.

L'heure du dîner approchant, il fallut que sa majesté fît un grand effort sur elle-même pour descendre au salon; elle y resta jusqu'au moment du dîner, mais, ne voulant rien manger, elle remonta dans sa chambre, et je trouvai ses traits bien plus sensiblement altérés qu'ils ne me l'avaient encore paru. Je ferai observer ici que ce refus de rien prendre ne pouvait pas être pour moi un symptôme alarmant, car toutes les fois que sa majesté se

sentait le moins du monde indisposée, elle observait une diète rigoureuse : c'était un des principes de médecine du docteur Corvisart, qui disait qu'en s'abstenant de toute nourriture quand on était incommodé, si l'on avait le germe d'une maladie dangereuse, on pouvait par là l'empêcher d'être mortelle. Hélas ! la destinée avait prononcé sur le sort de l'impératrice !

En venant à Saint-Leu ce jour-là, sa majesté n'avait pas assez consulté ses forces et avait trop obéi au penchant maternel. Sa fille l'avait tant pressée ! mais je dois dire que la reine Hortense, en sollicitant sa mère de venir chez elle, était loin de supposer qu'elle fût dans un état si près de devenir dangereux.

Le soir, l'impératrice eut encore le courage de faire sa toilette et de descendre au salon, où était resté l'empereur Alexandre. Sa majesté ayant amené avec elle les demoiselles Deslieux, on fit de la musique ; enfin la mère et la fille firent chacune de leur mieux pour bien accueillir le souverain qui pouvait alors exercer une si

puissante influence sur le sort de leur famille. Au surplus, la reine Hortense n'avait, non plus que sa mère, aucun effort à faire pour recevoir parfaitement; aucune maîtresse de maison n'a, je crois, été plus douée qu'elle de cet instinct de bon accueil, de cette grâce de réception, qui charment ceux qui en sont l'objet, quels que soient leur rang et leur position dans le monde. Ses soins et ses attentions ne se bornaient pas à la personne principale qu'elle recevait; ils s'étendaient à tous ceux qui l'accompagnaient. Pour ma part, et si je me cite ici, c'est parce que l'on est sûr de ne pas se tromper en parlant de ce que l'on a éprouvé, deux fois seulement j'ai accompagné l'impératrice à Saint-Leu, et chaque fois, la reine a eu la bonté de s'enquérir de ce que je pouvais désirer et de me procurer quelque distraction.

L'empereur Alexandre étant retourné à Paris, l'impératrice remonta dans sa chambre, où l'on m'avait fait préparer un lit. La nuit se passa assez bien; sa majesté dormit d'un

sommeil calme, et le lendemain, après le déjeûner, nous revînmes à La Malmaison. Ce jour-là elle me parut beaucoup mieux, et elle dîna à table comme à son ordinaire, de sorte que je crus que son indisposition de la veille était passée. Comme mon service finissait, je demandai à sa majesté, en la couchant, si elle avait quelque commission à me donner pour Paris, car c'était la formule que j'avais adoptée pour annoncer à sa majesté que mon tour de service était expiré. Lorsque je pris ses derniers ordres, elle voulut bien m'adresser les paroles les plus aimables... Hélas! que j'étais loin de penser que j'entendais pour la dernière fois ce son de voix si doux, ces mots si bienveillans qui la rendaient l'objet d'une juste adoration...

Le vendredi suivant, je sus d'une manière indirecte que sa majesté était très-enrhumée et qu'elle éprouvait des douleurs à la gorge; comme sa majesté y était assez sujette et que cela n'avait ordinairement pas de suite, je n'en fus pas autrement inquiète, l'ayant,

comme je l'ai dit, laissée beaucoup mieux. Mais le dimanche, jour de la Pentecôte, comme je me disposais à sortir, on me dit que M. Leroy, le marchand de modes, demandait à me parler. Comme il n'était jamais venu chez moi, même dans le temps où mes fonctions m'avaient mise plus particulièrement en rapport avec lui, je fus fort étonnée de sa visite et je me hâtai de lui demander quel était le motif qui me procurait l'honneur de le voir. Alors il me dit qu'il arrivait de La Malmaison, que sa majesté était très-malade; ce fut, je dois le dire, avec tous les ménagemens convenables que M. Leroy en vint à me parler des graves et sérieuses inquiétudes que la dernière nuit avait causées aux médecins de sa majesté. Il ajouta que le mal avait fait des progrès tellement rapides, que mes compagnes craindraient des reproches de ma part, si elles ne m'en faisaient avertir, et qu'il était chargé par elles de me prévenir, dans le cas où il arriverait quelque malheur.

A peine M. Leroy fut-il sorti de chez moi,

que sans perdre un seul instant je fis prier une dame de mes amies de vouloir bien me prêter sa voiture, et je partis aussitôt. Tout le long du chemin je rencontrai une grande quantité de voitures et des hommes à cheval qui allaient comme le vent. J'éprouvai je ne sais quels funestes pressentimens, et une indéfinissable torpeur, dans l'impossibilité où j'étais de savoir la cause de ce mouvement que je craignais de trop bien deviner. Comme j'étais près du pont de Neuilly, ayant reconnu la voiture d'une personne de ma connaissance se dirigeant vers Paris, je m'élançai vers la portière de la voiture et fis signe à son cocher d'arrêter. Je demandai à cette personne comment allait l'impératrice : « Retournez « chez vous, me répondit-elle, sa majesté « n'existe plus. » Ce que j'éprouvai à ces mots foudroyans est une de ces impressions que nul langage humain ne saurait peindre. Étais-je morte ou vive? je n'en sais rien. Sans réflexions, sans idées, poussée par un instinct machinal, je continuai ma route,

priant le cocher de me mener avec la plus grande vitesse.

Au moment où j'entrais par une grille du parc, j'aperçus le prince Eugène, la reine Hortense et ses enfans qui sortaient par une autre, se rendant tous à Saint-Leu. Dans l'avenue qui conduit au château, je rencontrai madame Gazzani qui retournait à Paris, et je dois dire à cette occasion que la conduite de madame Gazzani fut parfaite avec l'impératrice, tant depuis le divorce qu'après les funestes événemens de la fin de mars.

Aussitôt que je fus descendue de voiture, je montai dans l'appartement de l'impératrice. Elle était sur son lit. Ses femmes l'avaient changée de linge; on lui avait mis un peignoir et un bonnet du matin, et l'on avait étendu sur elle un couvre-pied. Jamais la mort n'a plus extraordinairement ressemblé à la vie; dans cet état, sa majesté avait tout-à-fait l'air d'une personne endormie; elle était pâle, mais ses traits étaient restés les mêmes; pas la moindre contraction sur son

visage, si ce n'est une légère flexion aux deux coins de sa bouche, qui rappelait avec une incroyable vérité son souris habituel. Je pris sa main que je baisai avec un respect religieux; sa peau avait conservé toute son élasticité et la chaleur naturelle n'était pas encore disparue. Je ne pus pas verser une seule larme en contemplant ces restes inanimés; j'étais trop écrasée sous le poids de la douleur. Nous étions là stupéfaits, nous regardant sans avoir la force de nous parler; il me semblait à chaque instant que le poids accablant qui pesait sur ma poitrine, allait m'étouffer; enfin dans la journée, d'abondantes larmes se firent passage, et je pus interroger les personnes qui avaient assisté sa majesté durant ses derniers momens. Ce sont les détails recueillis de la bouche même de M. Horau, que je vais reproduire ici.

C'était le mardi que l'impératrice avait quitté Saint-Leu pour revenir à La Malmaison. Comme je l'ai dit, ce jour-là sa majesté dîna à table; elle ne paraissait point mal por-

tante, seulement elle se ressentait plus qu'à l'ordinaire des fatigues du voyage : autrement, serais-je partie ? Ce fut quand elle était étendue là, morte et déjà froide, qu'on m'apprit que, le soir de ce même mardi, l'impératrice avait éprouvé de vagues frissons, des nausées fréquentes, symptômes sinistres d'une vive et profonde douleur de poitrine. Sa majesté passa une nuit horriblement fatigante, et le lendemain matin, une éruption miliaire se manifesta sur tout son corps, principalement aux bras et sur la poitrine ; cette éruption dura vingt-quatre heures et disparut aussi subitement qu'elle était venue. La nuit du mercredi au jeudi fut plus mauvaise encore que la précédente, et la journée tout entière se passa dans l'agitation la plus violente, avec des redoublemens de fièvre, une oppression suffocante, et surtout une faiblesse comme jamais l'impératrice n'en avait éprouvé. Le soir du jeudi, M. Horau, médecin ordinaire de sa majesté, lui trouvant la langue embarrassée et toute la tête entre-

prise, comme si elle eût été dans l'ivresse, lui fit appliquer sur le cou un large vésicatoire qui produisit un assez bon effet. M. le docteur Bourdois, et M. Lasserre, médecin de sa majesté la reine Hortense, furent appelés en consultation par M. Horau; le résultat fut que ces messieurs approuvaient le traitement prescrit jusqu'alors par leur confrère, et qu'ils se trouvaient d'accord sur celui qu'il convenait d'adopter pour l'avenir.

La nuit du jeudi au vendredi fut un peu plus tranquille que ne l'avait été celle du mercredi au jeudi; cependant la voix de l'impératrice était altérée, sa parole brève, son pouls faible et vacillant. Dans la journée du vendredi, il y eut moins d'agitation que la veille; mais l'oppression était devenue plus forte, et M. Horau s'aperçut avec inquiétude que l'arrière-bouche prenait une couleur pourpre très-foncée. Le soir, la fièvre devint terrible, et la nuit fut très-mauvaise.

Le lendemain, samedi, en dépit de tous les remèdes employés, on vit les traits de

l'impératrice s'altérer sensiblement; l'oppression allait toujours en augmentant. La couleur pourpre de l'arrière-bouche devint plus foncée; le pouls se faisait à peine sentir. M. Horau fit appliquer un vésicatoire sur la poitrine, mais il n'y avait plus possibilité de conjurer la mort qui s'avançait; dans la nuit, l'état de sa majesté s'accrut d'une façon désespérante, sa respiration n'était plus qu'un douloureux sifflement. Ce fut une longue et déplorable agonie jusqu'au dimanche à midi, où l'impératrice rendit le dernier soupir à l'âge de 52 ans. Le même jour, à onze heures, elle s'était confessée et avait reçul'extrême onction; l'avant-veille, l'empereur de Russie avait envoyé son médecin à La Malmaison.

L'ouverture du corps de sa majesté fut faite par M. Béclard, chef des travaux anatomiques de la Faculté, et par M. le docteur Cadet de Gassicourt, en présence de M. Horau. On trouva tout l'intérieur de la trachée-artère dans un état d'inflammation extrêmement prononcé; la membrane qui tapisse la

surface interne de ce conduit était de couleur pourpre et se déchirait facilement; le milieu de la face antérieure de la cavité du larynx présentait un point gangréneux large de quatre à cinq lignes; les bronches, jusque dans leurs dernières ramifications, étaient remplies d'un liquide écumeux et sanguinolent; les poumons, fortement gorgés de sang, étaient adhérens à la plèvre; tous les autres organes étaient parfaitement sains.

Il résultait de tout cela que l'infortunée Joséphine était morte d'une angine gangréneuse.

M. Horau me rappelait dernièrement, avec douleur, tous les efforts qu'il avait faits pour empêcher sa majesté de se lever le jour funeste où elle reçut les princes de Prusse. « Ce fut alors, me disait-il, que, pour la « première fois de ma vie, j'entendis l'impé- « ratrice proférer des paroles qui pouvaient « m'être désagréables. A mes instances réité- « rées, aux observations que la prudence me « dictait, sa majesté répondit par ces mots :

« *Vous devriez sentir, M. Horau, qu'il n'y a* « *pas moyen que je fasse autrement.* » Hélas! le soir même, à neuf heures, elle demanda son médecin, et de ce moment elle ne se releva plus.

La nouvelle de la mort de Joséphine fut un coup terrible pour l'empereur; car il portait à la compagne de ses premières comme de ses plus hautes gloires un profond et sincère attachement. Long-temps après, sur la terre d'exil de Sainte-Hélène, il parlait encore de sa pauvre Joséphine, et dans des termes bien autres, j'en ai l'assurance, que ceux qui déparent certaines pages du Mémorial. Quand il revint de l'île d'Elbe aux Tuileries, l'un de ses premiers soins fut de faire demander le célèbre Corvisart, et il y avait un ton de reproche bien douloureux dans sa voix lorsqu'il lui dit en l'apercevant : « Corvisart, vous avez donc laissé mourir « ma pauvre Joséphine? » L'illustre médecin eut à peine la force de répondre qu'il n'avait pu soigner sa majesté, étant lui-

même dangereusement malade à cette époque?

Quelques jours après le retour de Napoléon, M. Horau fut attaché à sa personne, au même titre qu'il l'avait été à la personne de l'impératrice, c'est-à-dire en qualité de médecin ordinaire; dans l'une des premières visites qu'il fit à sa majesté, il s'engagea entre l'empereur et lui une conversation que je vais rapporter, et qui me paraît bien capable de faire apprécier jusqu'à quel point Joséphine était digne de tous les regrets du héros. Je reproduis fidèlement le dialogue tel qu'il m'a été dicté par M. Horau lui-même.

« Vous n'avez pas quitté l'impératrice pendant sa maladie?

— Non, sire.

— Quelle a été la cause de cette maladie?

— L'inquiétude... le chagrin.

— Vous croyez? »

L'empereur appuya sur ce mot; sa voix s'altéra; il regarda fixement le médecin, et continua ses interrogations en étouffant un soupir.

« A-t-elle été long-temps malade? a-t-elle beaucoup souffert?

— La maladie a duré une semaine, sire. Sa majesté éprouvait peu de souffrances.

— S'est-elle vue mourir? a-t-elle montré du courage?

— Un signe que me fit sa majesté, lorsque déjà elle ne pouvait plus s'exprimer, ne me laissa aucun doute qu'elle ne sentît sa fin approcher; elle m'a paru l'envisager sans faiblesse.

— Bien! bien!... dit l'empereur avec attendrissement, en se rapprochant vivement de M. Horau. Vous dites qu'elle avait du chagrin... quel chagrin? d'où venait-il?

— De ce qui se passait, sire; de la position de votre majesté.

— Ah! elle parlait de moi, donc?

— Souvent... très-souvent... »

Ici, l'empereur passa la main sur ses yeux où roulaient de grosses larmes. « Bonne femme! dit-il avec une triste expression; bonne Joséphine! elle m'aimait vraiment,

celle-là, n'est-ce pas? Elle était Française!...

— Oh! oui, sire, et elle vous l'eût prouvé, si la crainte de vous déplaire ne l'eût retenue; au moins, elle en avait conçu l'idée.

— Comment cela? qu'aurait-elle fait?

— Elle dit, un jour, qu'impératrice des Français, elle aurait traversé Paris, à huit chevaux, toute sa maison en grande livrée, pour aller vous rejoindre à Fontainebleau, et ne plus vous quitter.

— Elle l'aurait fait, monsieur; elle était capable de le faire! »

L'empereur s'arrêta sur cette dernière exclamation, il s'essuya les yeux, et fut assez long-temps absorbé dans ses réflexions; puis, les yeux encore humides, avec un reste de tremblement dans la voix, quoiqu'il s'efforçât de sourire, il reprit la conversation interrompue, en s'étendant complaisamment sur les plus petits détails de la maladie de l'impératrice, sur les personnes qui l'entouraient à l'heure de sa mort, sur la douleur de ses enfans. M. Horau m'a dit qu'il était impossible

d'exprimer tout ce qu'il y avait de sensibilité dans son langage, d'attendrissement dans ses regards, de douleur dans sa pantomime.

Si l'on a mentionné différentes fois des traits d'ingratitude de la part de serviteurs que l'empereur avait comblés de bienfaits, je dois dire aussi que sa majesté reçut des preuves d'un admirable dévouement dans plusieurs circonstances; et la conduite du jeune Alexandre de Sainte-Catherine pendant les cent jours mérite d'être rapportée. La mère de ce jeune homme, madame Sainte-Catherine d'Audiffredy, parente de l'impératrice, était morte bien jeune à Paris en accouchant de sa dernière fille; son mari avait un tel chagrin du divorce, qu'on a toujours pensé que cette nouvelle, apprise en Espagne sans ménagement, l'avait saisi au point d'être la cause de sa mort. L'impératrice s'était chargée des trois orphelins avec une bonté toute naturelle; la petite fille avait été élevée et nourrie sous ses yeux à La Malmaison. Elle avait remarqué le jeune Alexandre, de-

vinant ce que son caractère et son dévouement promettaient; ce jeune homme fut bien heureux d'être nommé, dans les cent jours, page de l'empereur, et, après la bataille de Waterloo, il le suivit à La Malmaison, et coucha en travers de la porte de sa chambre tout habillé tout le temps que l'empereur y fit séjour, sans que les instances les plus vives pussent le décider à prendre un repos si nécessaire à son âge. Il suivit l'empereur sur le *Bellérophon*, s'y conduisit en homme d'un âge mûr, et protesta avec tant de feu et de véhémence contre la conduite injuste que les Anglais tenaient à l'égard de l'empereur, que l'on ne voulut jamais le laisser accompagner sa majesté à Sainte-Hélène; on consentit seulement à lui donner un passe-port pour la France, mais ce fut à la Martinique qu'il se rendit : à peine âgé de dix-huit ans, il mourut dans ce pays de la fièvre jaune.

Pendant la douloureuse journée que je passai auprès des restes de l'impératrice, beaucoup de personnes vinrent à La Malmaison

pour faire à sa majesté leurs tristes et derniers adieux. Au nombre de celles dont l'affliction me parut la plus profonde, je remarquai madame de La Rochefoucauld, qui avait l'air abîmé par la douleur. Elle baisa la main de sa majesté. Cela me frappa d'autant plus que je n'avais pas revu une seule fois madame de La Rochefoucauld depuis le divorce. Je ne pourrais toutefois affirmer qu'elle resta tout ce temps sans venir à La Malmaison, mais je n'en ai jamais été informée, et jamais non plus je n'ai entendu l'impératrice parler d'elle.

Pendant les vingt-quatre heures que le corps de l'impératrice resta dans son lit, je ne la quittai pas. Au bout de ce temps, on l'enleva pour en faire l'autopsie et l'embaumement, ce qui eut lieu dans la pièce servant d'antichambre à la chambre à coucher. Lorsque cette triste opération fut terminée, on plaça le corps dans un cercueil de plomb que l'on enferma ensuite dans une caisse de bois de chêne, et le tout fut provisoirement mis

sur deux tréteaux dans la chambre de sa majesté. On l'entoura d'un grand nombre de cierges qui furent continuellement renouvelés. Le corps de l'impératrice resta ainsi jusqu'au lendemain. Une foule immense se succéda sans cesse, apportant à celle qu'elle regrettait l'hommage de son pieux respect. Tous les rangs étaient confondus. Les prêtres des communes environnantes passèrent les jours et les nuits en prières jusqu'au jour fixé pour l'inhumation. Tous les matins on disait dans la chapelle du château des messes où toutes les personnes de la maison s'empressaient d'assister, et que l'on écoutait avec un recueillement religieux. C'était du fond de notre cœur que nous priions Dieu pour la femme excellente qui nous causait de si légitimes regrets. Certes, s'il est une autre vie, si le bien que l'on fait dans ce monde trouve sa récompense dans un autre, quel être s'est présenté devant Dieu avec plus de titres à la faveur céleste?

Pendant que le corps de l'impératrice restait, comme je viens de le dire, exposé dans sa chambre, on disposa en forme de chapelle ardente l'antichambre où se tenaient ordinairement les valets de pied. Cette pièce fut entièrement tendue en noir, et décorée, conformément à l'usage, de symboles funèbres. Toutes les personnes qui se présentèrent furent admises à jeter de l'eau bénite sur le cercueil, et il y vint un grand nombre de personnages de la plus haute distinction. M. de Gernitcheffz y vint envoyé par l'empereur Alexandre, dès le premier jour de l'exposition du cercueil; il n'était que le précurseur de son maître, qui l'avait chargé de témoigner le désir qu'il avait de baiser la main de l'impératrice Joséphine. Toutefois, l'empereur ne vint pas, M. de Gernitcheffz lui ayant dit que le corps était déjà enfermé dans le cercueil, ce qui surprit beaucoup Alexandre. Ce monarque pensait que l'usage était le même en France qu'en Russie, où les restes des personnes souveraines demeurent expo-

sés à visage découvert, jusqu'au moment de les déposer dans la tombe.

A l'instant où l'impératrice avait cessé d'exister, jusqu'au jour de ses funérailles, c'est-à-dire pendant six jours, nous ne quittâmes pas un seul instant le corps de sa majesté. Deux d'entre ses femmes y restaient continuellement, la nuit aussi bien que le jour.

Le sixième jour seulement, le corps de l'impératrice fut déposé dans un caveau de l'église de Rueil, au-dessous d'une chapelle, près de l'endroit où l'on devait lui ériger un monument. La triste cérémonie des funérailles eut lieu avec tout l'appareil que les circonstances purent permettre. Le cœur et les entrailles de sa majesté, enfermés dans une boîte de vermeil, étaient portés séparément; le cœur, posé sur un coussin noir, était porté par un valet de chambre, revêtu d'un long manteau de deuil et précédant le cercueil. Le prince Eugène avait fait faire un grand nombre d'invitations pour assister aux

derniers honneurs rendus à sa mère ; la plus grande partie des personnes invitées s'étaient rendues au château, d'où elles allèrent processionnellement, à pied et la tête découverte, jusqu'à l'église ; personne ne monta dans les voitures de deuil, qui suivirent à vide. Ce cortége, extrêmement nombreux, suivit l'avenue du parc.

Le prince Eugène était tellement accablé par la douleur que lui causait la perte de sa mère, qu'il fut hors d'état de paraître à cette lugubre cérémonie. Les enfans de la reine Hortense y assistèrent, conduits par madame la comtesse d'Arberg qui les tenait par la main. Certes, il lui fallut tout son courage pour remplir ce dernier devoir qu'elle accomplit jusqu'à la fin, n'ayant quitté La Malmaison que le soir des funérailles. A l'occasion de cette douloureuse cérémonie, il faut encore que je relève dans les mémoires de mademoiselle Ducrest une erreur trop grave pour la laisser subsister : cette demoiselle dit que la reine Hortense assista aux obsèques de

sa mère; et là-dessus, induite sans doute en erreur par des personnes mal informées, ou qui auront voulu abuser de sa crédulité, elle bâtit un roman lugubre, raconte comme quoi la reine Hortense se jeta sur la tombe de sa mère. Tout cela est de pure invention; la reine Hortense était dans un état qui ne lui aurait pas permis d'assister à une pareille scène de douleur ; l'usage ne voulait pas qu'elle y fût; enfin, elle n'y était pas.

Un grand nombre de personnages marquans de l'ancienne cour de l'empereur Napoléon, s'empressèrent de rendre les derniers devoirs à l'impératrice. Il y avait beaucoup de dames, parmi lesquelles je remarquai madame de Lavallette et la princesse d'Aremberg; l'empereur Alexandre s'y fit représenter par M. de Sacken; ce fut le clergé de la cathédrale de Paris qui officia; on chanta une grand'messe en musique, et l'offrande fut très-productive. L'église de Rueil était entièrement tendue en noir; trop petite pour contenir toutes les personnes invitées, on avait

été obligé d'en interdire l'entrée aux habitans, qui, certes, se joignaient bien de cœur aux regrets des assistans; la garde nationale du lieu était sous les armes, ainsi que quelques troupes stationnées dans le canton. Tout le long de la marche, pour se rendre du château à l'église, des tambours, recouverts de crêpes, faisaient entendre un son lugubre auquel se joignait le bruit des cloches de tous les villages environnans. Durant la messe, les tambours recommencèrent leur roulement : pendant tout le temps que dura cette cruelle cérémonie, j'étais dans une telle atonie morale, que je ne sentais rien; mais quand le corps de sa majesté fut descendu dans le caveau, quand je vis le cercueil s'enfoncer sous la terre, j'éprouvai un frisson tel que je crus que j'allais m'évanouir, et je serais infailliblement tombée si je ne m'étais appuyée contre un pilier de l'église; tout le monde, autour de moi, fondait en larmes; moi seule, je ne pleurais pas, car je souffrais trop pour pouvoir pleurer. Ceci n'est point une hyperbole;

dans les courts intervalles où les chants religieux cessaient de se faire entendre, on n'entendait que des sanglots; ils éclatèrent surtout au moment où chacun alla jeter de l'eau bénite sur le cercueil.

Le cœur et les entrailles de sa majesté furent provisoirement déposés dans le même caveau que son corps. Le prince Eugène et la reine Hortense désiraient beaucoup ériger un monument à la mémoire de leur mère, mais ils éprouvèrent bien des obstacles de la part d'un gouvernement dévot, avant de pouvoir réaliser leur pieuse intention. Enfin, le monument a été terminé, et ce n'est que douze ans après la mort de sa majesté, en 1826, que ses restes ont pu y être déposés. Ce monument est placé près de celui où reposent les restes de M. de Tascher, oncle de sa majesté, qu'elle-même lui avait fait ériger, et dont, en 1816, on a fait disparaître les inscriptions. Quant au monument funéraire de l'impératrice, il est d'une grande beauté, quoique fort simple; l'artiste chargé de l'exécu-

ter, M. Cartellier, y a représenté sa majesté de grandeur naturelle, en costume de cour et agenouillée sur un coussin; la figure est très-ressemblante. Rien d'ailleurs n'est plus touchant que la simple inscription gravée sur le marbre, on y lit :

A JOSÉPHINE.

EUGÈNE. — HORTENSE.

Aussitôt que la lugubre cérémonie des obsèques de l'impératrice fut terminée, chacun de nous s'empressa de regagner Paris. Pour moi, j'étais si pressée de m'éloigner de ces lieux de douleur, que je revins dans une des voitures de deuil qui s'étaient rendues à Rueil pour l'enterrement. J'étais dans un état de stupeur dont on ne peut se faire une idée que quand on l'a soi-même éprouvé, et je tombais de fatigue, ce que l'on concevra facilement, puisque j'avais passé plusieurs jours et plusieurs nuits près des restes de sa majesté. Pendant long-temps, chaque fois que je m'endormais,

je ne voyais autour de moi que des images de mort. Mon mari étant absent, je fus obligée de faire coucher une jeune personne dans ma chambre, car je n'aurais pu rester seule; enfin, je vis mon existence tout-à-fait changée, non pas sous le rapport que l'on pourrait croire : je puis affirmer que l'intérêt ne fut pour rien dans mes regrets; et d'ailleurs la bonne impératrice ne m'avait-elle pas, à l'époque de mon mariage, assuré un sort indépendant? Mais c'est une triste chose que l'isolement; je n'ai pas d'enfans, et je ne crois pas qu'il y ait de bonheur réel dans ce monde pour une femme qui n'est pas mère!

Nous aimions trop l'impératrice, sa mémoire avait trop de force dans nos cœurs, pour qu'il nous fût possible de borner à cette unique solennité religieuse l'expression de nos regrets : il fut donc convenu entre nous que, deux fois par an, le 19 mars, jour de Saint-Joseph, et le 29 mai, jour anniversaire du décès, nous nous réunirions dans l'église de

Rueil, afin de prier en commun pour l'âme de notre auguste bienfaitrice. Les frais de ces deux services funèbres devaient être faits par nous, et ils le furent jusqu'à l'année 1820 ou 1821 : à cette époque, le prince Eugène, instruit de notre pieuse cotisation, voulut y mettre un terme, par une fondation à perpétuité, mais seulement pour le bout de l'an. Je dois dire que ce service du 29 mai a toujours été religieusement suivi par toutes les personnes, parentes, alliées de sa majesté, ou ayant fait partie de sa maison, qui se trouvaient à Paris, ou même à quelque distance, dans ce jour triste et sacré. Quant à la messe que nous avions instituée pour la Saint-Joseph, se trouvant à peine distante de deux mois du service anniversaire, peu de personnes y venaient, de sorte qu'elle ne tarda pas à tomber en désuétude.

L'ancien valet de chambre de l'impératrice, M. Frère, s'est, de lui-même, chargé de toutes les démarches que nécessite, chaque année, la cérémonie funèbre, et il s'en ac-

quitte toujours avec un louable et pieux empressement.

Pendant long-temps, au sortir du service, nous allions visiter La Malmaison et nous recueillir au milieu des souvenirs attendrissans que, de toutes parts, ce séjour désert élevait dans nos âmes. Les appartemens avaient conservé leur distribution et leur aspect; nous retrouvions là nos chambres d'autrefois, nos promenades, nos habitudes, et presque notre bonheur d'autrefois. Je pleurais en parcourant ainsi, le plus lentement possible, ces lieux où s'étaient écoulées les plus belles et les plus douces années de ma vie, et je ne saurais dire combien il y avait pour moi un triste plaisir à pleurer!

Quelques mois après la mort de sa majesté, on avait cru bien faire en enlevant les meubles et la tenture de la chambre à coucher, pour les envoyer à Munich. L'ameublement de cette pièce, que sa majesté avait fait disposer pendant son premier séjour à Aix, avait coûté environ cinquante mille francs. La tenture

ainsi que les siéges étaient de casimir amaranthe brodé en or. Les rideaux du lit et des croisées étaient de quinze-seize blanc et de mousseline lamée en or, de la plus grande richesse; la couchette et les siéges étaient de bois sculpté et doré; la couchette surtout était de la plus grande magnificence. Entre les deux croisées se trouvait une grande table recouverte d'un tapis de velours bleu, et la superbe toilette que la ville de Paris avait offerte à l'impératrice à l'occasion de son couronnement; sa majesté avait fait faire, pour la recouvrir, un voile en dentelle d'Angleterre.

On pensait que le prince Eugène serait satisfait d'avoir dans son palais la reproduction, autant fidèle que possible, de la chambre où son adorée mère avait rendu le dernier soupir; mais son altesse impériale se plaignit que l'on eût ainsi touché, sans son ordre, à des objets qu'il regardait comme sacrés : il fit reporter à La Malmaison ce qu'on lui avait envoyé; la chambre de l'impéra-

trice y fut en conséquence rétablie, jusqu'à la mort de l'excellent prince. Alors, comme on sait, le roi de Bavière, tuteur des enfans, se vit obligé de mettre en vente un domaine improductif, et dont l'entretien coûtait fort cher. Les meubles de la chambre à coucher firent une seconde fois et définitivement le voyage de Munich.

Cette visite de tous les ans, à La Malmaison, m'a inspiré plus d'une amère réflexion ; elle m'amenait toujours à songer combien ce qui tient à l'homme est fragile, comme ce qui vient de lui! D'année en année, je voyais cette habitation, jadis si brillante et si fraîche, dépérir, se détériorer, tomber en ruines, tandis que, d'année en année, la mort ou l'oubli retranchait un ou plusieurs assistans à la cérémonie funéraire; et lorsque enfin des acquéreurs indifférens se sont partagé en lots le domaine de Joséphine, lorsque des objets qu'elle avait touchés, qui lui avaient servi, qu'elle avait chéris peut-être, ont été publiquement exposés et mis à l'encan, comme

dans une vente sur la place du Châtelet, il m'a semblé, qu'on me le pardonne, que c'étaient autant d'outrages à la mémoire de la bonne impératrice. J'aurais voulu que tout cela pût rester, et que, puisqu'il fallait de l'argent pour le conserver, on laissât au temps la triste tâche de détruire une à une ces précieuses reliques.

Parmi les personnes les plus exactes et les plus assidues au religieux rendez-vous du 29 mai, je dois citer M. le comte de Lavalette, qui s'y est toujours trouvé très-ponctuellement depuis son retour d'exil jusqu'à sa mort. M. le marquis de Tascher, pair de France, y vient aussi très-exactement; il y accompagnait, cette année, madame la duchesse de Bragance, que j'ai eu l'honneur de voir avec lui, et qui pleurait beaucoup. J'ai su que l'année dernière, tandis que le choléra me tenait éloignée de Paris, la duchesse de Bragance était venue en grand deuil, accompagnée de la jeune reine de Portugal, dona Maria. Madame Henri Tascher et sa demoiselle se rendent aussi très-

fidèlement à Rueil, excepté lorsqu'elles se trouvent ne point habiter Paris à cette époque de l'année. Madame la princesse d'Aremberg n'y a jamais manqué, tant qu'elle a vécu. J'ai vu également madame Vallier de Saint-Alphonse, cette jeune personne mariée par l'impératrice, dont j'ai eu l'occasion de parler dans un de mes derniers chapitres, s'acquitter de ce devoir de reconnaissance; je ne me souviens point d'avoir jamais vu avec elle madame Pourtalès, son amie, qui fut mariée en même temps qu'elle par sa majesté. Je n'ai jamais rencontré non plus personne du service d'honneur de sa majesté, à l'exception de M. Guitry, qui y vint une fois pour accompagner sa femme.

C'est surtout au dernier anniversaire, après deux ans d'absence au lieu d'un, que j'ai été frappée de la diminution du nombre des personnes que j'avais l'habitude de rencontrer! La mortalité a été si grande en 1832!

Je parlais, tout à l'heure, de madame la duchesse de Bragance. J'appris que sa mère,

madame la duchesse de Leuchtenberg, venait d'arriver à Paris pour assister à ses couches : j'allai aussitôt lui offrir l'hommage de mon respect; elle m'accueillit avec beaucoup de bonté. Son altesse me fit l'honneur de me dire qu'elle se souvenait très-bien de moi, et de s'informer de tout ce qui pouvait m'être intéressant; et lui ayant témoigné le désir d'être présentée par elle à l'impératrice, sa fille, la duchesse me fit observer qu'à cause de son accouchement très-récent il serait difficile de la voir; elle m'engagea fort à revenir, et me donna un jour auquel je n'eus garde de manquer. Cette fois, l'impératrice voulut bien me recevoir; elle était avec sa mère. J'ai rarement vu de plus belle et plus gracieuse personne que l'impératrice du Brésil. La duchesse me la fit examiner avec un véritable orgueil de mère, me demanda ce que je pensais de sa taille, de sa tournure. En me parlant ainsi, madame la duchesse de Leuchtenberg me fit penser à l'impératrice Joséphine, type si touchant

et si beau de l'amour maternel ! Ensuite, je demandai à l'impératrice du Brésil des nouvelles de la petite princesse, j'exprimai combien j'aurais de plaisir à la voir ; l'impératrice eut la bonté d'aller elle-même la chercher ; elle l'apporta dans ses bras, et comme il faisait très-froid, elle l'avait recouverte d'un châle de cachemire blanc. Quand elle eut levé le voile qui me cachait la jeune princesse, je crus voir un amour : il est impossible d'imaginer une plus jolie tête d'enfant. Comme j'en témoignais mon admiration, la duchesse me dit, et ce sont ses propres paroles que je reproduis : « Vous pouvez dire, ma« dame, que vous avez vu les trois généra« tions. »

Je restai quelque temps encore chez les princesses, et madame la duchesse de Leuchtenberg me raconta sa visite au tombeau de l'impératrice avec don Pédro. La duchesse de Bragance n'avait pu être du voyage, parce qu'elle n'était pas encore rétablie, et que d'ailleurs la saison n'était point favorable.

J'ai gardé un très-gracieux souvenir de cette conversation. La princesse daigna me faire cadeau, en la quittant, d'une médaille représentant son mari; la figure était d'une ressemblance parfaite; ce présent me fit un plaisir extrême.

Une des personnes les plus sincèrement attachées à l'impératrice Joséphine, était sans contredit madame la comtesse de Guitry; toutes les fois que sa santé chancelante le lui permit, elle vint pieusement à Rueil s'agenouiller et prier avec nous, et pour elle il y avait deux motifs, car les cendres de son père reposaient à côté de celles de l'impératrice. Un jour, elle m'engagea à aller la voir en ajoutant : « Je suis bien malheu-« reuse! » et elle élevait au ciel ses beaux yeux pleins de larmes. Des raisons particulières m'empêchèrent long-temps de me rendre à son invitation; enfin je pus le faire. En apercevant la comtesse, je restai frappée du changement terrible que si peu de temps écoulé avait opéré dans sa personne; elle n'é-

tait plus que l'ombre d'elle-même; elle portait au moins dix ans de plus que son âge. Madame de Guitry me présenta sa petite famille, qui consistait en quatre enfans de la plus grande beauté, trois garçons et une demoiselle; ce fut un grand plaisir pour moi d'embrasser ces jolis enfans, que leur bonne mère élevait avec le plus grand soin. Cette éducation à faire et sa grande piété, aidaient la comtesse à supporter les chagrins dont elle était abreuvée. Elle est morte l'année dernière d'une longue et douloureuse maladie, qu'elle supporta avec une admirable résignation. Sa mort, que j'appris en revenant à Paris, me fut extrêmement sensible.

En 1830, l'église de Rueil reçut la visite de la grande duchesse de Bade. Son altesse était venue à Paris pour consulter les médecins; elle avait amené avec elle sa fille aînée, la princesse Louise, qui était une fort jolie personne. La grande duchesse descendit à l'hôtel des Princes, rue Richelieu. Dès que j'appris son arrivée, je m'empressai, comme bien

on pense, d'accourir à l'hôtel : j'étais si impatiente de la revoir ! Elle était occupée lorsque je me présentai; en attendant qu'elle pût me recevoir, j'entrai chez madame de Walsh, sa grande maîtresse, qui m'accueillit de la façon la plus aimable. Nous nous embrassâmes avec plaisir. Madame de Walsh me fit mille complimens; elle m'assura que la grande duchesse serait très-contente de me voir, qu'elle parlait de moi très-souvent, qu'elle n'avait point oublié les complaisances que j'avais eues pour elle dans son enfance dans un temps où, disait-elle, elle avait besoin de tout le monde. Je causai long-temps avec madame de Walsh; elle me parla des émotions qu'avait éprouvées la grande duchesse en revoyant la France, des souvenirs doux et cruels qu'elle y était venue chercher. Toutes les personnes qui lui étaient chères et lui avaient rendu jadis la vie heureuse, avaient disparu. La plupart étaient mortes; tout enfin avait dû lui sembler bien changé. Nous causions ainsi, quand

on vint me dire que la grande duchesse était visible, et qu'elle m'attendait. Je ne saurais peindre tout ce qu'il y eut de touchant dans cette entrevue : je pleurai de joie en revoyant la grande duchesse, qui me permit de l'embrasser et me parla avec une bonté charmante. Elle confirma elle-même ce que m'avait dit sa grande maîtresse, en m'assurant qu'elle avait le plus grand plaisir à me retrouver ainsi; elle me parla de la famille de l'impératrice, qu'elle avait l'occasion de voir assez souvent à Bade, pendant la saison des eaux. Elle me présenta sa fille, la princesse Louise, qui ressemble beaucoup à son père, d'une fort jolie taille, blonde, et charmante de physionomie. Elle s'est mariée peu de temps après son retour à Bade, et a épousé le fils de Gustave III.

La grande duchesse nous raconta qu'elle avait été présentée, ainsi que sa fille, à Charles X et à la famille royale; qu'elle avait éprouvé un serrement de cœur bien violent en entrant aux Tuileries, et que la duchesse

d'Angoulême l'avait reçue dans la même pièce et à la même place où se trouvait l'impératrice Joséphine, quand eut lieu sa première entrevue avec le grand duc de Bade. On pense combien ce rapprochement dut éveiller de douloureux souvenirs dans l'âme de la grande duchesse. La famille royale avait été très-gracieuse à son égard, surtout Charles X, qui fit mille questions à la princesse Louise sur sa manière de passer le temps à Paris, et lui demanda, entre autres choses, si elle était allée à Versailles, et si elle avait vu jouer les eaux?

Sur la réponse négative de la grande duchesse, le roi eut la courtoisie de lui dire qu'il serait très-fâché qu'elle s'en allât de Paris avant d'avoir joui de ce spectacle sur la beauté duquel tout le monde était d'accord; qu'elle n'avait qu'à choisir le jour qui lui conviendrait le mieux, et qu'il donnerait des ordres pour faire jouer les eaux ce jour-là. Tout cela fut ponctuellement exécuté.

Les princesses furent ensuite invitées à

dîner chez le roi, et cette seconde entrevue ne se passa point moins gracieusement que la première. Elles furent également très-bien reçues par le duc et la duchesse d'Orléans, et dînèrent plusieurs fois au Palais-Royal. La saison n'était pas encore assez avancée pour que la famille d'Orléans pût aller s'établir à Neuilly : le duc, tenant beaucoup cependant à faire voir aux princesses de Bade cette délicieuse propriété, invita la grande duchesse et sa fille à venir y déjeûner un jour; ce qui eut lieu. Presque toute la journée fut employée à parcourir et à admirer ce séjour vraiment enchanteur.

A propos du duc d'Orléans, je me rappelle un fait consigné dans les Mémoires de mademoiselle Ducrest, et que je crois devoir réfuter ici. Cette demoiselle dit que l'impératrice remit au prince Eugène la parure de saphirs dont j'ai parlé en son lieu, pour la donner à la vice-reine : le fait est inexact; cette parure échut, dans sa part de la succession de sa mère, à la reine Hortense qui en-

voya à Paris une personne de confiance pour s'en défaire. La parure fut présentée à la duchesse d'Orléans; le duc s'y trouvait et ne souffrit pas qu'on la marchandât, en disant: « Souvenons-nous que nous avons été mal-« heureux. »

La grande duchesse, ses devoirs de position une fois remplis, s'occupa d'un autre plus grave et plus triste; elle voulut aller aussi visiter le tombeau de l'impératrice, de cette seconde mère, qui lui avait prodigué tant de tendresse et tant de soins. Son altesse choisit, pour se rendre à Rueil, le jour de Saint-Joseph, jour qui, pendant tant d'années, avait été pour La Malmaison un jour de fête et de joie, et qui n'est plus à présent qu'un jour de deuil et de larmes. La grande duchesse entendit la messe dans l'église de Rueil. La vue du tombeau de sa majesté lui fit verser beaucoup de larmes, et les pauvres de Rueil ont gardé le souvenir de ce pieux pélerinage de la princesse Stéphanie.

En causant ainsi avec la grande duchesse,

je lui fis part de l'intention où je me trouvais de publier mes *Mémoires*, et des arrangemens que j'avais déjà pris à cet égard avec M. Ladvocat. Elle approuva fort ma résolution, et me dit qu'elle les verrait paraître avec le plus grand plaisir.

J'ai eu l'honneur de voir plusieurs fois son altesse durant son séjour à Paris; et pour dire un mot de son physique, j'ajouterai que, bien qu'elle eût perdu la fraîcheur que je lui avais vue jadis, elle me parut encore très-jolie femme : sa taille s'était formée; elle avait pris un léger embonpoint qui lui seyait à ravir, et lui donnait une fort agréable tournure.

Enfin, je terminerai ce rappel de mes souvenirs en disant que je n'appris le voyage à Paris de la duchesse de Saint-Leu que par les journaux, comme tout le monde. Son second fils l'accompagnait; et ce fut parce qu'il tomba malade, qu'elle fut obligée de s'arrêter à Paris, au moment même où elle apprenait la mort de son autre fils, le prince Napoléon. Moi qui avais été témoin de son déses-

poir, lors de la mort du premier de ses enfans, je ne songeai qu'avec peine à tout ce que son cœur de mère dut souffrir alors! Il faut avoir connu la reine Hortense, pour savoir jusqu'à quel point l'amour maternel s'éleva dans son âme; je le sais, moi!

On pense bien que la duchesse de Saint-Leu ne voulut point être venue en France sans aller au tombeau qu'elle et son frère avaient fait élever à la meilleure des mères et des amies. Elle y vint donc sous le plus sévère incognito; cependant quelques anciens serviteurs de l'impératrice, retirés à Rueil, la reconnurent; mais le respect les empêcha d'en rien témoigner.

Voilà mes souvenirs, voilà ce que je sais, ce que j'ai vu. En livrant ces Mémoires au public, je n'ai point voulu seulement céder aux conseils de mes amis, et subir l'influence d'une époque si féconde en confidences historiques ou littéraires, mais acquitter un devoir de conscience, mais apporter à l'his-

toire future des grandes époques que j'ai parcourues, des grands hommes que j'ai connus, ma modeste part de matériaux; mais surtout élever, que l'on me passe le terme, mon monument aussi à la mémoire de ma bienfaitrice bien-aimée, l'impératrice Joséphine!...

Je crois devoir à la mémoire de l'impératrice Joséphine la réfutation du fait suivant avancé par M. de Las Cases dans le Mémorial de Sainte-Hélène, vol. 7, p. 151 et 152:

« Napoléon énumérait tout ce que pouvait « avoir reçu l'impératrice Joséphine, con- « cluant qu'avec un peu d'ordre et de régu- « larité seulement, elle aurait bien dû laisser « peut-être 50 à 60 millions. »

Cette assertion avait paru aux héritiers de l'impératrice prodigieusement exagérée. M. Lavallette, dans l'intérêt de la vérité, comme dans celui de la famille de l'impératrice, crut devoir prendre des renseignemens

précis à cet égard, et pour les obtenir il s'adressa à M. Ballouhey, ancien secrétaire des dépenses de l'impératrice Joséphine, qui s'empressa de les lui fournir. Il résulte de ces renseignemens, dont on ne saurait contester l'authenticité, que l'emploi des sommes touchées par M. Ballouhey, pendant environ sept ans (c'est-à-dire depuis le 20 juin 1804 jusqu'à la fin de l'année 1809, époque du divorce), pour le compte de sa majesté, et s'élevant, d'après le résumé qui en a été fait, à 5,354,435 fr. 44 cent., est constaté par des comptes dûment arrêtés, et qui prouvent jusqu'à l'évidence que l'impératrice ne faisait point d'économies. Il est d'ailleurs bien connu qu'il entrait dans les goûts de sa majesté d'être plus grande et plus généreuse encore que ses moyens ne le lui permettaient.

Il sera facile de se convaincre de l'authenticité du résultat mentionné plus haut par des vérifications aux archives du trésor de la couronne, et par l'examen des comptes dont M. Ballouhey a les doubles en sa possession.

FIN DES MÉMOIRES.

(1re Lettre

Madame J'ai reçu votre lettre
depuis avec de la surprise dans
un lieu qui n'était pas du tout
de ma sphère bien pendant ce qui
me rendra plus heureux que sur
de devenir un de vos adjudants
et passer sur tous les objets agréables
qui environne votre auguste personne

Je redoute devenir importun
en quelque sorte que celui je voudrais
m'éloigner. Si d'un tout assuré
offrir ce petit vers mystérieux
hommage dans l'espoir avec
bienveillance dans quelques jours
la raison de vous offrir de la
faire encore plus

(2e lettre)

(adresse).

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

APR 24 1925